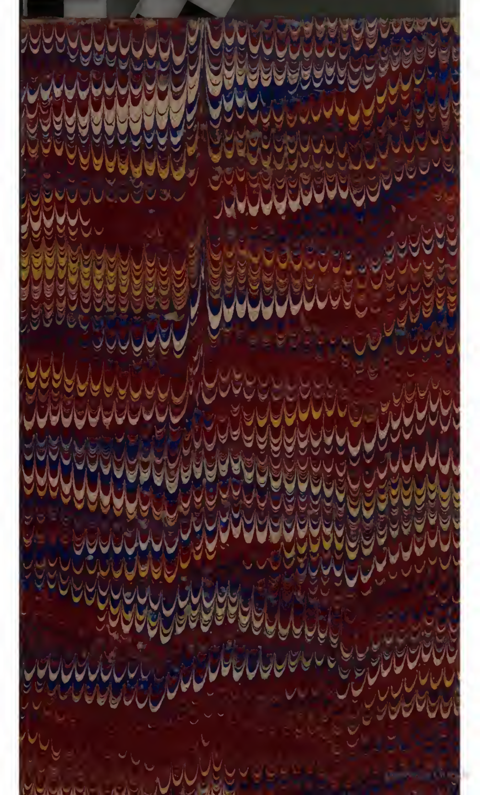
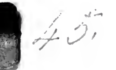








NOUVELLES
HISTORIQUES

PAR LE CHEVALIER

LOUIS DURANTE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN, DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE CHAMBÉRY ET D'AUTRES CORPS SAVANS ÉTRANGERS.



TURIN

IMPRIMERIE FAVALE

1834.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout et même dans la Fable.

BOILEAU, Art Poétique.

Au Chevalier
LOUIS ANDRIOLI

Autres fois c'était une grande affaire qu'une dédicace. Un ouvrage quelconque, même un traité sur le tric-trac, *n'osait se donner au public, s'il n'était accompagné de ce passe-port, entouré de vignettes: le soin le plus important pour un auteur consistait à se choisir un patron, capable, par son rang et par ses dignités, de lui donner un bon coup d'épaule, et souvent, malgré le peu de rapport de l'esprit du Mécène avec ses titres pompeux, il n'appréciait pas moins l'avantage de pouvoir en couvrir, en lettres majuscules, le frontispice de son livre.*

Cet encens intéressé passait alors pour une monnaie de bon aloi, également recherchée par les Crésus du jour, que par les écrivains avides de protections.

Aujourd'hui ce n'est plus la même chose: la révolution, qui a bouleversé les mœurs publiques, n'a pas épargné non plus les dédicaces. Ceux, qui dominent le faîte de la société, sont devenus modestes, et l'ambition de figurer à la tête d'un volume, lors même qu'il serait relié en tranches dorées, n'est plus une ambition.

L'écrivain, abandonné à ses seules ressources, se morfondrait vainement à la porte des grands, qu'il n'obtiendrait pas la grâce de leur faire savourer ses offres les plus mielleuses.

D'un autre côté les imprimeurs, quoique plus intéressés et moins complaisans, ne reculent plus d'effroi, lorsqu'on leur présente des manuscrits, qui ne commencent pas à la première page par un titre de Monseigneur. *Sans entrer dans l'examen des motifs, qui ont ruiné la mode des épîtres dédicatoires, je laisse aux spéculateurs de*

leur plume, de s'écrier douloureusement: oh tempora! oh mores! *Puisque je n'écris que par délassement et d'après mon cœur, c'est lui seul que je consulte en adressant cet essai au meilleur de mes amis.*

C'est bien peu de chose ce que je vous offre, o mon cher Andrioli; *ce sont des simples bluettes, cueillies au hasard, peu dignes, il est vrai, d'être mêlées aux lauriers poétiques du chantre sensible et gracieux de* Segurana, *mais auxquelles pourtant un attachement réciproque peut donner quelque prix. C'est un doux sentiment de patriotisme, qui m'engage de préférence à vous chercher, à vous choisir, sans autre prétention que celle de pouvoir confondre mon ame avec la vôtre, et y verser son sincère épanchement; c'est un tribut d'estime, que je vous apporte, comme un de vos concitoyens, qui ne sait ce qu'il doit le plus apprécier en vous, ou les dons de l'esprit et du cœur, qui brillent sans vouloir paraître, ou les chauds sentimens, qui vous animent pour notre commune patrie, ou les tendres souvenirs qu'elle*

vous inspire sans cesse, malgré l'éloignement, les longues années et les vicissitudes bizarres du sort, qui vous en séparent.

Ne craignant pas d'essuyer un refus, je viens en toute confiance demander l'appui et le suffrage de votre amitié, ennoblie par vos vertus et forte de votre propre mérite. Ces titres sont à mes yeux infiniment préférables à ceux que l'ambition, ou l'opulence arrachent à la roue capricieuse de la fortune.

C'est avec ces sentimens, pleins de franchise, que je serai toute ma vie

Nice, le 3 *Mars* 1834.

Votre affectionné Ami
Louis Durante

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

On a sagement observé que les romans gâtent l'esprit et corrompent le coeur; rien en effet de plus dangereux, surtout lorsque la fougue de la jeunesse l'emporte sur le calme de la raison, que ces peintures idéales sans aucune réalité, ces inventions capricieuses et bizarres, qu'on se forge à bon plaisir, ces tableaux enfin colorés avec art pour exciter les passions, inspirer les emportemens, ou les langueurs de l'amour, et répandre les extravagances, les erreurs et les préjugés. Les écrits romanesques peuvent d'autant plus avoir une influence fatale sur l'éducation, que malheureusement des plumes habiles, sacrifiant les leçons de

l'histoire au faux goût des brillantes chimères, savent leur donner un air de vraisemblance et de vérité, et prêter aux personnages d'emprunt le langage de la nature.

C'est ainsi que les productions bâtardes de la littérature moderne ont fait quelques fois la fortune de leurs auteurs, et qu'on a vu la jeunesse sacrifier à la lecture de ces séduisans colifichets l'étude des sciences solides, de la religion et de la morale. La corruption et le mauvais goût en ont été les résultats; les lecteurs passionnés des romans ont savouré, comme dit le Tasse, les poisons présentés à leur curiosité dans une coupe vermeille, aux bords entourés de miel, avec la différence, que, au lieu de servir de remède aux maladies humaines, ils ont desséché le coeur et tué l'esprit.

L'ancienne littérature grecque et romaine ne connaissait pas le genre romanesque: les fables mythologiques, qui ont fourni tant de sublimes beautés aux poëmes d'Homère et de Virgile, avaient le but moral de relever partout la puissance divine, pour

mieux faire sentir la faiblesse et la misère humaine; leurs traditions sont historiques, et peut-être que, si nous pouvions assez percer les secrets de la vénérable antiquité, nous trouverions la véritable clef du sens ingénieux qu'elles renferment.

La jeunesse du tems de Socrate et de Pytagore n'avait d'autre désir que de s'instruire par les connaissances historiques et philosophiques, et dans les écoles de la superbe Rome, aux jours même de sa plus grande corruption, on ne lisait avidement que les écrits d'Horace, de Lucain, de Tite-Live, de Ciceron, de Virgile, d'Ovide et de Tacite.

Les romans ne commencèrent à exercer leur empire sur l'imagination qu'après l'invasion des Barbares dans le midi de l'Europe, lorsque ces cruels dévastateurs eurent replongé les peuples conquis dans la désolation de l'esclavage et les ténèbres de l'ignorance; voilà leur source obscure. Pour briser la pesanteur du joug il n'y eut d'abord d'autre étude que celle des armes; on se souciait fort peu d'apprendre à lire

et à écrire; l'essentiel pour un homme de condition c'était de bien manier la lance et l'épée, de dompter un cheval fougueux, et d'acquérir les forces et l'adresse du corps pour mieux disputer la victoire.

La longue domination des Maures en Espagne, leurs incursions continuelles et leur commerce avec les pays voisins, tels que la France et l'Italie, y introduisirent le goût romanesque de la littérature arabe, mélange de merveilleux, de galanterie et d'enthousiame chevaleresque.

C'est à la suite de la fameuse expédition de Charlemagne contre les Sarrazins de la Catalogne et de la funeste bataille de Ronceval, que les exploits du Paladin Rolland enfantèrent le premier roman écrit, auquel on puisse donner ce nom.

La langue romance, employée alors pour conserver le souvenir de ce fait d'armes demi-fabuleux, fit donner ce titre à ces sortes d'ouvrages; les aventures valeureuses et les infortunes de ce Paladin, quoique entortillées dans un dédale d'événemens extraordinaires, absurdes et incroyables,

firent grand bruit dans le monde et excitèrent un vif intérêt, surtout parmi le beau sexe, plus faible et plus crédule, quoique plus spirituel et plus aimable: il n'y eut pas princesse, châtelaine, ou dame de quelque considération, qui ne se montrât empressée de donner son suffrage à cette curieuse chronique; vinrent après les trouvères et les troubadours, qui exploitèrent les mêmes sujets; mais, le siècle commençant à se polir davantage, ils eurent l'adresse de mêler aux récits des faits chevaleresques les galanteries et les sentimens tendres et passionnés; alors le genre romanesque présida aux tensons et aux cours d'amour; ils inventèrent ensuite les sirvantes, qui ouvrirent le champ aux sels d'une fine critique et aux traits malins de la satire.

Le règne littéraire des troubadours commença sous le ciel généreux de la Provence et du Languedoc, où la vivacité de l'esprit fut toujours en rapport avec la beauté du climat, et finit par s'étendre dans toute l'Europe civilisée, en prenant les nuances des différentes localités; c'est à la langue

riche et délicate des troubadours que la langue italienne dut sa douceur et son harmonie, et la française ses graces et sa fraîcheur.

Les romans marchèrent à la suite de ces fondateurs et restaurateurs des lettres modernes, en se mêlant à l'histoire de toutes les nations; sous ce rapport leur influence eut son côté utile; peu a peu cependant on s'écarta de ce qui pouvait se considérer comme instructif, pour se jeter dans les fadeurs, les fatras et les bavardages; il en sortit le roman de la Rose, galimatias informe, dans lequel tout est sacrifié aux puérilités d'un amour ridicule et languissant; on oublia les grands caractères pour ne tracer que des fantômes ennuyeux; on les appela héros de roman, parcequ'ils perdaient leur tems dans les soupirs et dans les larmes, et s'endormaient dans les sentimens outrés, aussi bien que les lecteurs.

Cette étrange production d'un esprit languissant et malade servit long-tems de modèle aux auteurs, qui s'embourbèrent sur la même route; on continua de bailler aux soupirs soporifiques de Clélie, ou de

s'extasier aux fanfaronades pédantesques d'Agésilas, jusqu'à ce que l'ingénieux Montagne se servit de la complaisance de son siècle pour fronder, dans son Gargantua, les vices, les ridicules, et le mauvais goût.

Plus vifs et plus malins, les Espagnols trouvèrent dans le Dom Quichotte de Cervantes un genre de composition plus piquant et plus original, et les plumes licentieuses de l'Aretin et de Casti donnèrent en Italie une direction toute immorale aux ouvrages romanesques, qui jusqu'alors n'avaient offert que de savantes fadaises, ou des morsures déguisées.

Les imitateurs ne leur manquèrent pas; les romans obscènes se répandirent avec succès dans un siècle où l'irréligion et les mauvaises moeurs avaient fait des pas de géant. Partout la débauche et l'impiété trouvèrent des panégiristes, et cette dégoutante épidémie couvrit la société, qu'on appelait forte et instruite, de plaies incurables, de putréfaction et de gangrène. Vint ensuite le genre pastoral et philosophique; on voulut se rapprocher de la nature, de

sa simplicité et de son innocence; chacun essaya à sa guise de donner dans les romans des leçons de sagesse, de raisonnement et de libéralisme. On exhuma d'un côté les plus beaux sentimens de l'antiquité, qu'on habilla à la moderne, et de l'autre on alla chercher au milieu des champs et des bois des personnages, qu'on fit parler comme les plus rusés citadins.

Ces rêves de la philosophie ne furent pas tous innocens; tout en affectant l'amour de la vertu, le zèle du patriotisme et la générosité philantropique, ils sapèrent l'édifice social, en inspirant le matérialisme, les abstractions et la licence.

Je n'entrerai pas dans l'analyse des ouvrages encore plus détestables, qui eurent pour but de corrompre entièrement la morale publique; ils sont à la portée de tout le monde, et, depuis le Gilblas de Santillane jusqu'aux ordures de Faublas et aux débauches de Lovelace, il n'y a presque personne parmi les jeunes gens, qui ne se soit abreuvée à ces sources impures, et n'en ait fait ses délices, à préférence des

productions guindées de madame Lafayette, qui dans les *Batuecas* s'est amusée a créer un pays de sauvages au centre de l'Espagne civilisée, et même des contes moraux de d'Alambert, dogmatisant d'après les leçons de son maître Voltaire et de ses disciples encyclopédistes.

Les Anglais, livrés à la réflexion et à la froideur sentimentale, ne tardèrent pas à faire l'épreuve des romans mélodramatiques et lugubres; imitateurs des anciens Bardes, ils vouèrent leur culte aux pleurs et à la mélancolie: en opposition aux romanciers français, qui avaient façonné des doucereux Amadis, ils ont essayé de marcher sur les traces du fabuleux et inimitable Ossian. On cite aujourd'hui Walter Scott comme le coryphée de ce genre, et (chose étonnante!) ses nombreux admirateurs, non nationaux, se montrent plus empressés à lire ses rudes productions, toutes de la même couleur, que les pages douces et sublimes du Thélémaque et les voyages élégans et instructifs d'Anacharsis.

Le siècle, dans lequel nous vivons, a pris, comme de raison, beaucoup plus de goût pour les romans politiques et liberticides: la raison en est toute simple.

Depuis que le prétendu libéralisme a ouvert le volcan funeste des révolutions et détruit toutes les institutions de l'ancienne sagesse, il n'en est pas moins démontré par l'analyse rapide de l'histoire des romans, à toutes les époques de l'ère moderne, que l'idéal et l'invention ont toujours exercé une influence constante et soutenue au-dessus des réalités historiques, et trouvé la route de captiver, ou au moins d'intéresser vivement le coeur humain; j'ai donc pensé, puisqu'il est impossible d'étouffer le goût romanesque, qui semble inhérent aux inclinations que l'homme, en naissant, reçoit de sa propre nature, lors même qu'on a prétendu le plus la perfectionner, qu'il pourrait devenir utile d'introduire un genre mixte, dans lequel, en empruntant un sujet vrai et positif, tiré des grands tableaux de l'histoire de tous les peuples, et à différentes époques, on tracerait la peinture réelle des

vices, des vertus et des passions éclatantes, qu'elle nous offre sur la route rapide des âges divers, en leur donnant les couleurs naturelles, qui lui sont propres, avec le secours de l'art et de l'imagination.

Je me suis flatté que cette nouvelle méthode pourrait offrir le triple avantage d'instruire et former l'esprit sur des faits historiques et irrécusables, qui méritent d'être généralement connus; de tourner et disposer le coeur aux généreux sentimens d'humanité et de bienfaisance, et d'inspirer le dégoût des passions violentes, qui le vicient et le tyrannisent.

J'ai donné à cet écrit le titre de *Nouvelles Historiques* parceque les sujets n'ont rien d'inventé que les accessoires: il a fallu les nuancer avec les couleurs assorties aux divers personnages mis en scène. Les lecteurs jugeront si j'ai saisi leur ressemblance.

Quel que soit le sort réservé à mon ouvrage, je puis au moins espérer que tous ceux, qui professent des sentimens religieux, honnêtes et délicats, me rendront la justice d'avouer, qu'en m'éloignant de la route

suivie par mes nombreux et divers dévanciers, je n'ai rien écrit de contraire à la pureté de la foi, à la saine morale et aux véritables intérêts de la société. Ce suffrage pourra me consoler si le succès ne couronne pas mes efforts sous le rapport littéraire.

ELOI

NOUVELLE PREMIÈRE

Le sujet traité dans cette première Nouvelle est entièrement historique : nous avons seulement mêlé les couleurs du tableau, en les puisant dans les terribles ouragans de mer qui, à deux époques différentes, ont couvert les rivages de Nice et de la Ligurie de ruines et de naufrages.

ELOI.

NOUVELLE I.

Les vertus sublimes n'éclatent pas toujours dans les rangs les plus élevés de la société; on les trouve plus souvent encore près de l'homme moins éloigné de sa pureté primitive, et combien son charme est plus doux à cette source naturelle, sans aucun mélange de prétention, ni d'orgueil! C'est comme la modeste violette, qui laisse à peine entrevoir sous son humble feuillage la délicatesse de ses appas.

Pourquoi se donner aussi tant de peines à chercher des réputations illustres dans les vieilles annales des autres peuples, lorsque nous pouvons en célébrer des récentes, parmi nos concitoyens, même dans les conditions inférieures? N'est-ce pas une double jouissance d'ajouter au récit des actions nobles et généreuses des peintures touchantes, qui flattent l'esprit national et inspirent les sentimens patriotiques? Tel est le but, que je me propose en offrant aux lecteurs le tableau suivant, puisé dans un fait historique,

arrivé a Nice, il y a peu d'années, dont le fond n'a rien d'idéal.

Oh ma belle patrie! reçois cet hommage, que je t'adresse dans mes loisirs champêtres! Si, plus jeune, ton amour m'inspira assez de forces pour fouiller dans tes archives dispersées, et mettre au jour ta noble origine et ton antique splendeur, ne dédaigne pas que, arrivé au déclin de l'âge, je te consacre ce faible essai de mon attachement, au-dessus de l'oubli et même de l'ingratitude!

Laurent et Silvestre nacquirent dans une simple cabane de pêcheurs, non loin de la fraîche fontaine de Limpia, qui a donné son ancien nom au port de Nice. Élevés dans les mœurs, les goûts et les habitudes dans cette intéressante classe du peuple, que les révolutions de plusieurs siècles n'ont pu changer, ils puisèrent dans l'exemple de leurs parens laborieux une foi pure et sincère, une fidélité inaltérable au souverain, la constance dans les fatigues de la pêche, la sobriété, qui conserve et accroit les forces du corps, enfin l'amour de leur état, exempt de toute autre ambition.

Voisins de demeure, accoutumés, dès leur plus tendre enfance, à partager les mêmes plaisirs et les mêmes jeux, soit lorsque la mer, soulevée par les vents, roule en hiver son écume

sur le rivage; soit lorsqu'en été son calme imposant invite la jeunesse à folâtrer dans son sein, ou à disputer d'adresse et d'agilité en plongeant sous ses fraîches voûtes, ils s'étaient pris de la plus tendre amitié l'un pour l'autre; de ce sentiment, vrai beaume du coeur humain, qui ne connait ni le raffinement de l'art, ni les déguisemens de l'imposture, hélas, devenu si rare dans le siècle, où nous vivons! Silvestre aimait son ami avec toute la franchise d'un coeur, qui se donne de lui même; Laurent n'avait ni peine, ni bonheur qu'il ne voulût partager avec son camarade chéri. Une barque et des filets composaient toute leur fortune; quand la mer secondait les voeux de l'un, l'autre en éprouvait la même joie, et ne manquait pas d'avoir une part à ses profits; si le sort ne lui avait pas été favorable; c'était des deux côtés un assaut de pure générosité, un échange mutuel de véritables jouissances.

Afin de resserrer encore davantage les liens des deux ames, déjà si étroitement unies, ils épousèrent deux soeurs également bonnes et vertueuses; l'amour du travail, et des mœurs irréprochables formaient toute leur dot. Parmi les marins de vieille trempe l'ambition et la cupidité n'y sont pour rien dans le choix d'une compagne; toutes leurs convenances consistent

à former des nœuds avoués par le cœur, et que la probité des deux familles soit entière et sans aucune tache; ce culte désintéressé, rendu à l'honneur, fait honte aux calculs d'un orgueil avide, qui chaque jour, parmi les riches et les grands, marchande les mariages, impose silence aux scrupules les mieux fondés, et nivelle au poids de l'or toutes les disproportions.

L'hymen des deux amis fut béni du Ciel; Silvestre devint père d'un enfant nommé Eloi, et l'épouse de Laurent lui donna à peu de distance une fille appelée Thérèse. Élevés dans un double ménage de paix et de bonheur, ces enfans grandirent dans les vertus, dont ils avaient l'exemple, et lorsque les roses de leur printems furent écloses, ils conçurent l'un pour l'autre une inclination agréable aux deux familles.

Eloi à dix-huit ans était déjà fort comme un Hercule; il unissait à une beauté mâle et vigoureuse la sensibilité, la franchise et la loyauté du cœur; la mer semblait être son premier élément; ses bras nerveux se montraient fiers de prouver leur adresse, lorsqu'ils frappaient les flots du double aviron, ou qu'animés par l'espérance ils soulevaient les filets heureux; on l'avait vu lutter de la rame contre les vagues, poussées par le vent contraire, et se montrer habile à les briser avec le timon, malgré leur

violence et leur courroux. Dans le calme comme dans la tempête, l'image chérie de Thérèse ne cessait d'être sa boussole, et sitôt qu'après les fatigues de la nuit l'aurore ramenait au rivage, sa barque chargée de poissons; son premier sourire et sa première offrande étaient pour sa douce amie. Thérèse avait un an de moins; vive, folâtre, et fraîche comme on peint les nymphes de Thétis, personne ne joignait plus de graces à plus de simplicité. Souvent assise sur le gravier de la mer, pour réparer les mailles des filets, elle animait ses doigts agiles par des chansons ingénues, que la classe des pêcheurs conserve comme une espèce de tradition, et que, composées dans le doux langage des troubadours, n'ont rien perdu de leur ancienne délicatesse. Ses compagnes n'entendaient jamais sa voix sans en être jalouses, et les jeunes marins se cachaient derrière les bateaux enfoncés dans le sable pour en savourer toute la mélodie. Si son cher Eloi tardait trop d'arriver, alors elle ne chantait plus, et ses yeux impatiens se promenaient mélancoliques sur l'étendue de la plage accusant son indifférente lenteur. Etait-il auprès d'elle? le coloris de la pudeur trahissait aussitôt le secret de sa joie. Chaque printems revenait pour elle entouré de riantes illusions. Quel bonheur aux jours de fête de chanter sur

le rivage l'hymne du mois de mai, de serrer sa main timide dans celle de son amant, et de danser autour d'un arbre, couronné de fleurs, des rondes animées par un plaisir pur et folâtre! La nuit arrivait trop vite pour suspendre ces jeux innocens, et toujours les bienfaits d'un sommeil, que ne trouble aucun remords, préparaient son ame aux douceurs du lendemain.

Laurent et Silvestre n'attendaient qu'une heureuse pêche pour consacrer leurs profits à cette union désirée. Eloi comptait les jours avec une vive impatience; Thérèse ne cessait d'adresser au Ciel ses prières pour le prompt accomplissement de ses tendres voeux. Hélas! Il leur réservait encore une bien rude épreuve!

On était arrivé au mois de décembre, dans la saison où le climat de Nice offre ses charmes les plus doux : un air pur, dans lequel se jouent encore les zephirs, lorsqu'à l'entour les frimas exercent leur tyrannie; un horison presque toujours sans nuages; un soleil majestueux, versant ses rayons les plus salutaires; la surface de la mer, à peine ridée, répercutant leur éclat sur le contour gracieux de ses bords; les prés, qui n'ont pas dépouillé leur parure; la rose, l'oeillet, le jasmin et l'essaim délicat des autres fleurs étalant en plein air leurs suaves appas; les verts orangers chargés de pommes d'or,

réalisant, pour ainsi dire, les prodiges des jardins fabuleux des Hespérides; l'arbre de Minerve couronnant les cimes et les sinuosités pittoresques des collines, courbant ses rameaux mélancoliques sous le riche fardeau de ses fruits; les diverses nuances de feuillages; lauriers, carroubiers, philarias et cyprès mollement balancés et entremêlés, sans jamais craindre le courroux de l'hiver; enfin je ne sais quel charme inexprimable dans cet ensemble, auquel une foule d'illustres et savans étrangers chaque année consacrent leurs pinceaux, tout cela forme un enchantement, qu'il est plus facile d'admirer que de peindre.

C'est aussi l'époque où la pêche est abondante; tous les élémens semblent vouloir concourir par leurs dons à ces séduisantes beautés de la nature.

Le mariage d'Eloi et de Thérèse était prêt à s'accomplir. Leurs pères la veille n'avaient pas voulu renoncer à l'espoir, que paraissait leur offrir une mer propice; leurs bateaux lancés sur l'élément infidèle ne tardèrent pas à voguer vers l'embouchure du Var et de prendre le large. Eloi cette fois-ci n'est point avec eux pour jeter et tendre les filets; il est occupé des préparatifs de la nôce; il doit songer au bouquet nuptial, au repas, aux danses d'usage, qui ne manquent jamais de signaler l'ivresse d'un si beau jour.

Le soleil s'était couché avec tout son éclat; ses feux mourans laissaient derrière les montagnes de la Provence les traces riantes de sa course majestueuse; la pourpre et l'incarnat couvraient, à sa chûte, l'azur des cieux, et remplaçaient peu a peu les diamans et les rubis parsemés autour de son char; seulement vers les masses bleuâtres de l'Estérel on apercevait quelques nuages groupés, qui d'abord n'annonçaient rien de sinistre, mais qui, se développant insensiblement, étendirent leurs sombres replis poussés par le vent vigoureux du sud-ouest; bientôt quelques éclairs sillonnèrent par intervalle ces masses devenues plus épaisses; la lune se couvrit d'un crêpe funèbre ; les ministres d'Eole, s'élançant sur leurs ailes orageuses, commencèrent leurs rudes combats; un lugubre murmure sortit tout à coup des profondeurs de l'abyme, et les vagues soulevées donnèrent le signal d'un effroyable ouragan.

Soudain quelle scène d'horreur a succédé au calme délicieux de la soirée! Aux éclats redoublés de la foudre, à la profonde obscurité de la nuit, aux sifflement des vents déchainés, aux torrens de pluie, qui se précipitent du sein des nuages entr'ouverts, la mer mugissante élève toujours plus ses ondes furieuses; d'énormes tourbillons les poussent et les brisent les

unes contre les autres, tandis que le souffle de la tempête disperse au loin leur écume amère. Les tritons, les dauphins, les monstres tyrans des eaux, aux nageoires les plus intrépides, s'enfoncent et se cachent au profond du gouffre: Neptune seul ose promener ses pas de géant sur le vaste empire des naufrages, et son trident indomptable semble n'avoir plus d'autre puissance que celle des bouleversemens et des ruines. Tantôt les vagues jaillissent en montagnes ondoyantes comme pour défier les cieux, semblables à l'Étna rugissant; tantôt elles se creusent en immenses sillons, comme pour entr'ouvrir le fond de leurs cavernes ténébreuses. On dirait que les ressorts, qui balancent le système de l'univers, se sont brisés, et que l'heure de la destruction a sonné à la voix formidable de Celui, qui vainquit le chaos, et qui dispose à son gré des astres et des tempêtes.

Les rivages ébranlés tremblent sous les chocs des masses écumantes; leurs contours envahis semblent ne pouvoir en soutenir le poids. Le Var et le Paglion s'élancent de leurs antres sauvages, et précipitent leurs eaux débordées de la cime des Alpes pour y mêler leurs tributs orageux: des arbres déracinés, des murailles renversées, des débris amoncelés les uns sur les autres étalent de toutes parts ces irrésistibles fureurs.

Dans le désordre subit de la nature on n'entend que les cris inutiles du désespoir, et les angoisses déchirantes des victimes. Infortunés pêcheurs, que peuvent vos fragiles barques contre l'inexorable courroux de l'ouragan! Qui pourra vous soustraire au gouffre entr'ouvert, vous arracher aux flots, dont la rage se joue des rochers les plus escarpés, sape les remparts profonds et renverse les moles orgueilleux! Espérez pourtant; votre pieuse confiance dans l'assistance du Ciel ne sera pas vaine; la main de Celui, qui lance ou enchaîne à son gré les plus terribles fléaux, va bientôt exciter l'héroïsme de la piété filiale, et vous rendre aux rivages, qui paraissent vous repousser pour jamais.

Tandis qu'au plus fort de la nuit la violence de l'orage et le débordement de la mer répandent l'alarme et la désolation dans toutes les familles des marins, Eloi, pâle et consterné, frissonne à l'idée du péril, qui menace son père, son ami, et ses compagnons de pêche. Leur apporter des secours est le premier mouvement de son coeur; adieu douces pensées d'amour et d'hymen; tendres soins et préparatifs de bonheur! Hélas! son ame s'entoure des plus funestes images; elle n'est plus capable d'aucun autre sentiment, que de sacrifier, s'il le faut, sa vie pour conserver celle de l'auteur

de ses jours. Il accourt au rivage, bravant les torrens de pluie et les foudres, qui grondent sur sa tête; ses pas égarés s'enfoncent dans les contours des sables, que vomissent les vagues furieuses; ses yeux sont impuissans pour découvrir les barques errantes sur le terrible élément; seulement à la lueur des éclairs il en découvre par intervalles leur épouvantable horreur, et cette vue redouble son désespoir. Tantôt il pousse des cris aigus pour essayer de se faire entendre; mais les seuls mugissemens de la mer et les frémissemens des autans déchaînés lui répondent. Tantôt il s'efforce d'allumer des feux pour éclairer cette scène de désolation; mais une vague monstrueuse ne tarde pas à se rompre sur la plage et à rouler dans ses tourbillons ces inutiles apprêts. Oh nuit épouvantable! Qui pourrait trouver des couleurs assez fortes pour peindre tes horreurs! Le jour enfin parut, et vint éclairer le tableau le plus terrible à la fois et le plus imposant. Mortels orgueilleux, que vous êtes petits devant la colère des cieux!

Le vent du nord commençait à dominer sur ses fiers rivaux; ses ailes chargées de frimas, chassaient devant lui les épaisses nuées; elles fuyaient plus rapides que l'aigle, lorsqu'il traverse les cimes orageuses des Alpes; à l'aide

de son souffle impétueux on voyait du côté de l'orient quelques rayons d'une consolante clarté, et ceux du soleil naissant s'entr'ouvrir un demi-passage à travers les flancs ténébreux des brouillards groupés sur le reste de l'horizon; la pluie avait cessé, mais on entendait encore les éclats du tonnerre retentir au loin à mesure que la tempête s'éloignait, en grondant, vers les bords opposés de l'Afrique.

Quel spectacle, grand Dieu, s'offrit alors aux regards de toute une population consternée! C'était le moment, où la mer était parvenue au comble de son courroux. Une écume jaunâtre couvrait sa surface bouleversée; on eût dit que cette vaste plaine, si attrayante et si vermeille le jour précédent, s'était transformée en effroyables montagnes, poussées contre les cieux par des nouveaux Titans, et que les eaux, élancées du fond de l'abyme, avaient brisé leurs mystérieuses barrières pour dévorer les rivages inondés. Les obstacles semblaient surtout irriter leur rage; on les voyait se précipiter en masses épouvantables contre les rochers, qui bornent l'entrée du port, et leurs chocs furieux jaillir en pyramides écumantes jusqu'au sommet des ruines, où l'antique château, jadis boulevard de l'Italie, élève encore son illustre donjon; plus terribles que les foudres des Français et des

Ottomans, dont l'orgueil fut confondu devant ses tours belliqueuses, on admirait ces colonnes gigantesques frapper sans cesse les restes de leurs crénaux, et retomber en cascades majestueuses sur les vagues inférieures, infatigables à redoubler les mêmes assauts. Tout-à-coup on aperçoit deux bateaux de pêcheurs, que le courant impétueux pousse de ce côté; on distingue les malheureux, qui les guident, lutter en vain au milieu des ondes entr'ouvertes, et courir à un naufrage certain; un moment on les voit soulevés sur leurs cimes frémissantes, et soudain tomber et disparaître dans leurs flancs élargis comme si le gouffre allait les engloutir. Chaque chûte fait craindre qu'elle ne soit leur dernière, et parmi la foule pressée le long du rivage tous les cœurs palpitent chaque fois d'épouvante et de pitié. La consternation s'accroît aux gémissemens lamentables d'une jeune fille, qu'un groupe de femmes éplorées s'efforcent de retenir; la pâleur de la mort répandue sur son visage n'en efface pas la beauté; son sein est tout meurtri; sa tête échevelée, ses gestes convulsifs, ses bras tendus vers l'implacable élément semblent vouloir lui ravir sa proie. Ses yeux pleins de larmes, tournés vers le ciel, implorent sa miséricorde; sa voix étouffée par les sanglots ne peut pousser

que des soupirs déchirans. C'est Thérèse! Elle a reconnu la barque de son père et celle du père de son amant; un jeune marin est auprès d'elle; les cheveux hérissés, les regards égarés, le front inondé de sueur, tout en lui fait paraître le même désespoir; sa voix pourtant retentit au milieu du tumulte; on l'entend fatiguer les échos épouvantés de ses cris de douleur: *du secours! du secours! c'est mon père! c'est mon père!* Il n'excite, hélas, que la compassion et des larmes stériles! Qui oserait s'exposer à une mer si orageuse? On croit qu'aucun effort humain ne puisse triompher de ses transports furibonds; il n'y a qu'un miracle du ciel capable de seconder des voeux si téméraires. Eloi, abandonné de tout le monde, n'a plus d'autre appui que dans le Dieu de ses pères, qu'il apprit à implorer et bénir dès sa plus tendre enfance; il l'invoque avec toute l'ardeur de sa foi: « O ma chère Thérèse, s'écrie-t-il, joins tes » prières aux miennes! Si les hommes ne » peuvent rien pour nous, nos larmes pourront » fléchir le divin Sauveur, qui donna son propre » sang pour nous racheter du péché; sa bien- » heureuse mère intercédera pour nous, et » m'assistera dans la sainte entreprise qu'elle » m'inspire. Je veux sauver mon père et le » tien, ou périr. Un cable! un cable! si j'ar-

» rive jusqu'à leurs bateaux ce sera le plus » beau jour de ma vie ; si les vagues m'en» traînent, le ciel, ma douce amie, sera ma » récompense, et bénira mon amour au delà » du tombeau ». En disant ces mots il saisit une main de Thérèse, qu'il mouille de ses larmes, et arrache ses habits pour se jeter à la mer : elle lui répond par un silence sublime, qui tout en exprimant son effroi semble l'encourager à cet héroïque dévouement. Envain ceux qui l'entourent s'efforcent de le retenir, en lui montrant le danger, auquel il va s'exposer; il ne veut plus rien entendre ; un espoir surnaturel brille dans son courage ; un cable ! un cable ! voilà sa réponse: on le plaint, on l'admire, on est forcé de consentir à sa généreuse détermination. Eloi s'est saisi d'une longue ficelle d'entremail ; il l'attache au cable, sa dernière espérance; il lie fortement l'autre bout à une cailloux, qu'il serre dans sa main droite, et, après avoir fait le signe de la croix, il s'avance intrépide au devant de la première vague ; laisse briser son premier choc, et disparait aussitôt sous son énorme voûte, en prononçant encore ce dernier mot : adieu Thérèse ! Elle tombe évanouie tandis qu'un long murmure d'effroi circule le long du rivage, plus lugubre que celui de l'ouragan. La foule tremblante et

éperdue fixe ses yeux immobiles sur le vigoureux nageur qui se perd dans les masses ondoyantes, dont l'impétuosité et la fureur semblent avoir redoublé; un froid saisissement parcourt la multitude; les plus expérimentés n'espèrent pas que le succès puisse couronner ce pieux effort.

Dans ce moment le curé du port arrivait processionnellement au bord de la mer, apportant le signe auguste et révéré de la rédemption. Il venait bénir dans leurs instans extrêmes les victimes de l'ouragan : un peuple entier se jette à genoux pour unir ses ferventes prières à celles du bon pasteur; soudain quel prodige signale la bonté céleste! On remarque un changement rapide de vent, une diminution sensible dans la violence des vagues : les fragiles barques, qu'elles avaient poussées près des écueils, s'éloignent d'un naufrage imminent, et sont de nouveau poussées en pleine mer dans une direction moins périlleuse. A ce premier bonheur succède un long cri de joie. Eloi, après avoir nagé long-tems entre deux eaux sans être apperçu, reparaît enfin sur leur surface écumante, comme l'astre désiré, que l'Arabe invoque au milieu des sables amoncelés du désert; on le voit élever son bras nerveux et lancer l'heureux cailloux, qui doit triompher des élémens conjurés; on l'aperçoit lui-même abordant le

bateau de son père, tandis que la ficelle propice roule rapide et porte le même secours à la barque voisine. Bientôt le cable du salut est arrivé et attaché aux deux bords. Mille bras à l'instant le saisissent au rivage et malgré la résistance des flots, courroucés de se voir enlever leur proie, les traînent sur la plage. Des hymnes pieux, mêlés aux plus bruyantes acclamations, célèbrent la délivrance inespérée de ceux, dont le trépas, quelques minutes auparavant, paraissait inévitable, et annoncent aux plus éloignés la consolante certitude, que Laurent, Silvestre et leurs compagnons d'infortune sont rendus aux embrassemens de leurs familles éplorées. Qui pourrait assez exprimer l'alégresse universelle, les transports d'amour de Thérèse, les torrens de joie de son amant, couronné d'un si beau laurier! Tout le monde s'empresse autour des victimes rendues aux douceurs de la vie; chacun se fait gloire de leur apporter les prompts secours que réclament leurs forces épuisées; il n'y a qu'un sentiment d'admiration pour le jeune héros, qui vient de s'immortaliser par un si beau dévouement. Il suffit de dire, en peu de mots, que cet événement mémorable fut un sujet de fête pour tous les habitans; que chacun oublia les pertes et les dégats particuliers, causés par l'ouragan, pour ne s'oc-

cuper que de sa fin heureuse, et que le nom d'Eloi vola de bouche en bouche, comblé de bénédictions et d'éloges, au-dessus des plus hautes renommées de courage et de piété filiale.

La mer se calma insensiblement; bientôt le ciel ne tarda pas à se parer de pourpre et d'azur, zephir à reparaître sur ses aîles légères, et la nature à reprendre son sourire gracieux avec tous ses charmes. Sous un climat aussi riant que celui de Nice, ces horreurs passagères ne laissent pas de longues traces du courroux des élémens, et leur souvenir même s'efface presqu'aussitôt pour faire mieux briller, par un merveilleux contraste, les douceurs et les beautés de ce petit coin de terre, regardé comme le jardin de l'Europe.

L'hymen couronna la tendresse d'Eloi et de Thérèse; ils couleront de longs jours dans la paix et le bonheur de leur état, comme Philémon et Baucis; ils auront des enfans héritiers de leur piété et de leurs vertus.

La Grèce et Rome eussent élevé un monument au courage héroïque d'Eloi; dans notre siècle, si vanté par de faux philantropes, il n'y a que quelques ames sensibles, qui lui décernent des couronnes.

MAHOMET II.

NOUVELLE DEUXIÈME

L'Histoire des Chevaliers de S.t-Jean de Jérusalem, par l'Abbé Vertot, où se trouvent rapportés les événemens du siège et de la prise de Constantinople par le fameux sultan Mahomet II, au mois d'avril 1448, *a fourni les matériaux de la Nouvelle II; il n'y a que les détails qui soient d'invention.*

MAHOMET II.

NOUVELLE II.

Il y a de belles horreurs dans le moral de la nature humaine, comme dans le physique. Que le ciel se couvre d'affreux nuages et les coups redoublés de la foudre retentissent au milieu des éclairs; que les vents déchaînés se livrent une guerre acharnée, et sur les cimes sourcilleuses des monts fassent plier le front superbe des noirs sapins; que les torrens sauvages précipitent leurs bonds indomptés à travers les rochers suspendus sur les abymes, ou que l'Océan en courroux, soulevant ses vagues furibondes, envahisse les rivages épouvantés, ces tableaux imposans, en jetant l'effroi au fond de l'ame, frappent aussi nos regards d'admiration par l'éclat majestueux de leurs mâles beautés; de même les passions violentes qui tyrannisent le coeur des hommes, malgré leurs terribles emportemens, ont quelquefois une empreinte séduisante de grandeur au milieu de l'horreur et de l'épouvante qu'elles inspirent.

C'est avec ce caractère d'élévation et de férocité que parut sur la scène du monde le sultan Mahomet II. Il monta sur le trône sanglant d'Amurat son père à la fleur de ses ans, et avec toutes les passions de cet âge impétueux; des moeurs barbares, une ambition ardente, une ame de feu, un courage indomptable et cruel, portèrent l'effroi de son nom de l'orient à l'occident. Doué de tous les présens de la nature, favorisé de bonne heure par la fortune, il unissait à l'ardeur de l'âge et à la fougue des passions tout ce qui constitue un grand capitaine; l'inspiration du génie, des vues immenses, l'enthousiasme de la valeur, l'amour insatiable de la gloire.

Dès qu'il eut serré dans ses mains redoutables le sceptre de plomb, que les tyrans asiatiques font peser sur les populations gémissantes, il tourna ses regards avides sur la capitale de l'Orient, et résolut d'en faire sa conquête.

L'empire grec tombait alors en ruines; ce n'était plus le colosse qu'avait élevé le génie du grand Constantin; il ne lui restait de son antique splendeur que le souvenir imposant de sa gloire passée. La dépravation des moeurs publiques, les faiblesses d'un gouvernement efféminé et les abus d'un pouvoir avili avaient répandu partout l'oubli des sentimens patriotiques et l'esprit de

licence et de révolte. Un autre Constantin régnait sur les rives du Bosphore; mais le superbe diadème, attaché à son front, ne couvrait plus qu'un fantôme d'empereur.

Quoiqu'il n'eût pas entièrement oublié que le sang des Paléologues coulait dans ses veines, des vils flatteurs et des lâches courtisans l'avaient plongé au sein d'un luxe fastueux et d'une honteuse indolence. Quelle barrière pouvait-il donc opposer à un ennemi aussi actif, aussi terrible que Mahomet? Le redoutable sultan ne tarda pas de paraître sous les murs de Constantinople avec une armée de trois cent mille combattans et un flotte immense. L'empereur n'avait à lui opposer que six mille grecs mal armés, et quelques mercenaires, plus avides de pillages, que décidés à défendre les remparts de la cité. Ses habitans, muets de terreur, au lieu de rappeler l'héroïsme de leurs ayeux, ne songèrent qu'à mettre en sûreté ce qu'ils avaient de plus précieux, ou à se soustraire au danger par la fuite.

Au milieu de la consternation générale, Constantin se rappela qu'il était empereur, et montra que tout noble sentiment n'était pas éteint dans son ame: à la tête d'une poignée de braves, on le vit accourir aux postes les plus périlleux, les encourager par son exemple et repousser

pendant quarante jours tous les assauts des Musulmans.

Furieux d'une si longue résistance, Mahomet assemble l'élite de ses janissaires, leur reproche la honte de ne pouvoir vaincre un si faible ennemi, leur montre les richesses, qui doivent être le prix de la victoire, fait déployer le grand étendard du croissant, et se mettant à leur tête: « enfans du prophète, dit-il, suivez-moi; je vais vous ouvrir le chemin du triomphe ». On se précipite sur ses pas; de tous les côtés on attache les échelles aux murailles, personne ne veut rester en arrière lorsque le fils d'Amurat marche le premier; le farouche sultan, semblable à la foudre, renverse tout ce qui se présente devant lui, et bientôt les Grecs, écrasés par le nombre, forcés de plier devant ce torrent impétueux, sont poursuivis dans l'immense enceinte de la cité, où ils s'efforcent envain de lui opposer le courage du désespoir. Au sein d'un horrible carnage s'élèvent des tourbillons de flammes, qui dévorent les superbes palais et les temples magnifiques de la reine de l'Orient; la mort circule de rue en rue et se reproduit sous les formes les plus affreuses; l'impitoyable glaive du vainqueur n'épargne ni le sexe timide, ni la vieillesse vénérable, ni l'enfance au berceau; les soupirs déchirans des victimes, les supplications

et les larmes des mères ne sont plus entendues; la cité envahie ne retentit que des cris furieux d'une soldatesque effrénée, ivre de sang et gorgée de pillage. Entraîné par cet épouvantable tourbillon, Constantin avait été poussé jusqu'aux portes de son palais, où avec quelques serviteurs fideles il voulut encore essayer de se défendre; les Grecs sur les ruines de leur capitale incendiée se rappelèrent un moment les exploits de Thémistocle et la gloire des dix mille.

L'empereur fait paraître un courage digne d'un meilleur sort; après avoir tué de sa main nombre de janissaires, ne pouvant plus résister à une lutte trop inégale, il ne veut pas survivre à son infortune, et se jetant au plus fort de la mêlée tombe enfin percé de mille coups, et par ce trépas glorieux rachète la honte d'un règne, consacré aux plaisirs et à l'indolence.

Mahomet admira lui-même l'héroïsme de ce malheureux prince; son ame par intervalles se laissait aller aux émotions généreuses, et la bravoure guerrière, dont il faisait son culte, fléchissait toujours son caractère cruel. Il ordonna de respecter les restes de son ennemi; leur fit rendre les plus grands honneurs funèbres, et voulut qu'on épargnât les prisonniers, qui avaient combattu à ses côtés.

Cependant cet hommage rendu à la valeur n'avait pu arrêter l'effusion du sang; déjà plus de quarante mille habitans de toute condition avaient été passés au fil de l'épée sans pouvoir lasser la fureur des Musulmans. Qui pourrait tracer sans frémir l'horrible tableau que présentait l'enceinte désolée de Constantinople? Ici sur des ruines fumantes gissent des monceaux de cadavres mutilés, parmi lesquels se trouvent confondus le riche superbe avec le pauvre, dont auparavant il avait méprisé la misère : là des épouses outragées déplorent une funeste beauté, et des mères arrachées aux embrassemens de leurs enfans détestent les jours de leur fécondité malheureuse : plus loin des vierges éperdues cherchent envain à se soustraire à la brutalité des soldats ; les ministres vénérables des autels sont traînés dans le sang et dans la fange; les temples sont profanés, les maisons pillées, les meubles brisés, et les victimes, étendues aux portes de leurs foyers, fixent encore avec leurs regards mourans les décombres, qui les environnent, en exprimant l'effroyable stupidité de la terreur. Ainsi après les horreurs du naufrage, qui vient de briser le vaisseau sur les rochers de l'Océan, les pâles matelots, prêts à s'ensevelir dans le gouffre des vagues, tournent encore leurs yeux à moitié éteints vers les

rives fortunées, où fut le berceau de leur enfance, où ils ont laissé les objets de leur tendresse, hélas! qu'ils ne reverront plus.

Mahomet avait déjà franchi la grande porte du palais impérial, lorsqu'il rencontra sur les degrés une jeune vierge qui, les cheveux épars et les vêtemens déchirés, vint implorer sa clémence en embrassant ses genoux: c'était la princesse Irène du sang des Paléologues. Poursuivie par des soldats, dont la brutalité menaçait sa pudeur, elle précipitait ses pas égarés vers la demeure de l'empereur, espérant d'y trouver un asyle. Jamais plus rare beauté n'avait frappé les regards du sultan. Dans la fleur de l'âge, parée de tous les attraits de son sexe, elle était semblable à la rose naissante, qui, lorsque la tempête gronde, courbe sa tige fragile sous ses timides feuillages. La candeur de sa figure céleste, l'abondance de ses pleurs, le désordre de ses habits donnèrent à ses charmes un pouvoir, que n'avait pas eu le courage de Constantin. Mahomet s'arrête tout à coup devant cette beauté éplorée, comme frappé d'enchantement. Tel le coursier sans frein dans son élan impétueux fixe ses pieds immobiles sur la terre, inondée de son écume, à la lueur inattendue d'un éclair qui jaillit à sa vue.

« O vous, lui dit Irène, d'une voix entrecoupée
» par les sanglots, dont la puissance, fatale aux
» Chrétiens, triomphe aujourd'hui de leur
» courage, épargnez une infortunée sans dé-
» fense, qui implore votre humanité; ne souf-
» frez pas davantage que votre victoire soit
» souillée par d'infames violences et des meurtres
» inutiles; rendez-vous digne des faveurs du
» sort en respectant le malheur. Je vous en
» conjure par votre propre gloire et par les
» cheveux blancs de mon père, qu'on a chargé
» d'indignes fers! Si vous chérissez la mémoire
» du votre, faitez voir que le cœur de Mahomet
» n'est pas entièrement fermé à la pitié ».
A ces mots elle tombe évanouie et le sultan, qui la contemple dans cet état touchant, éprouve au fond de son ame une vive émotion, qui jusqu'alors lui avait été inconnue.

Soudain, par ses ordres, le carnage cesse de toutes parts; les torches incendiaires sont éteintes, et les pillards, gorgés de butin, rentrent dans le devoir: c'est l'évanouissement d'une femme, qui a produit ce miracle. Le calme renait au sein de cet effroyable tumulte comme lorsque la robe d'Iris se déploie au plus fort de la tempête à travers les nuages amoncelés.

Par les soins du sultan la princesse est transportée au palais de son père; celui-ci, rendu

à la liberté, la presse contre son sein; ses caresses et ses douces larmes la rappellent à la vie. Elle ouvre ses paupières languissantes, elle se retrouve dans les foyers de ses ayeux auprès de ce qu'elle a de plus cher au monde, entourée d'une foule de serviteurs, empressés à lui prodiguer leurs hommages: elle foule la pourpre étendue à ses pieds; des couronnes et des guirlandes de fleurs sont suspendues sur sa tête; les plus suaves parfums de l'orient embaument l'air, qu'elle respire, et les sons d'une musique tendre et mélodieuse ont succédé aux clameurs délirantes, aux cris du désespoir et aux fanfares guerrières. Qu'on s'imagine sa surprise, lorsque, ouvrant les yeux à la lumière, elle contemple ce magique changement. Est-ce une illusion trompeuse qui égare ses sens? Aurait-elle traversé le fleuve de la vie pour habiter le séjour délicieux que le ciel promet à la vertu? Telles sont les idées qui se présentent d'abord à son imagination éblouie; enfin elle sent aux battemens de son cœur que l'existance lui a été rendue. Elle reconnait son père; elle ressent la douceur de ses embrassemens, elle goûte toute la joie d'une heureuse réalité. Bientôt un murmure de respect se fait entendre: un jeune guerrier, dans tout l'éclat de la magnificence orientale, traverse la foule

tremblante ; c'est Mahomet, ivre d'amour et d'espérance. Il vient déposer ses lauriers aux pieds de la beauté; ce n'est plus ce redoutable ennemi, dont le regard terrible et le fer ensanglanté inspiraient naguère la terreur; c'est un prince empressé à faire éclater sa tendresse. Ses traits, animés par le coloris de la santé, expriment une beauté noble et mâle; ses yeux remplis d'une volupté douce et gracieuse, son front haut et déridé, sa taille aisée et majestueuse, dessinent un souverain, qui n'est plus à craindre, un vainqueur prêt à rendre les armes. Il fait un signe de sa main; à l'instant tout le monde se retire pour le laisser seul avec la princesse. « Jugez, lui dit-il, du pouvoir » de vos charmes, puisque Mahomet a désarmé » sa colère et retracté le serment de détruire » de fond en comble cette orgueilleuse cité. » Vos pleurs ont touché mon ame ; il n'y a » rien que vous ne puissiez espérer de ma » générosité ; mais je dois en recevoir le prix; » et si les faveurs de celui, qui fait trembler » l'Europe et l'Asie, peuvent flatter votre » orgueil, ne vous refusez pas au sort heureux, » qui vous attend, et comblez mon triomphe » en répondant à ma tendresse. »

Le sultan accompagna sa déclaration d'un doux regard, dans lequel brillait le feu de ses désirs.

Irène lui répondit avec dignité : « J'avais
» cru, seigneur, qu'en épargnant les restes
» misérables de cette population vous n'aviez
» écouté que la voix de l'humanité et la noblesse
» de vos sentimens ; que, mettant votre orgueil
» à faire éclater la clémence sur le char de
» la victoire, vous eussiez ambitionné de re-
» hausser l'éclat de vos lauriers par l'attribut
» le plus doux de la puissance, celui de protéger
» le malheur. Eh quoi, sublime sultan ; ac-
» corderiez-vous seulement aux faibles attraits
» d'une femme ce qui doit être l'élans d'un
» cœur généreux ? N'auriez-vous qu'une gran-
» deur d'ame intéressée, en exigeant un prix,
» auquel vous ne pouvez prétendre sans ob-
» scurcir votre propre gloire ? Songez que
» l'Orient et l'Occident ont les yeux fixés sur
» vous. Qu'on ne dise pas que Mahomet n'est
» devenu humain que pour satisfaire un caprice
» passager. Héros des Musulmans, montrez-vous
» audessus des faiblesses vulgaires, et joignez
» à l'éclat de votre fortune celui des vertus,
» qui seules assurent une véritable renommée. »

Ce noble langage n'avait jamais frappé les oreilles du sultan : ne connaissant que les plaisirs faciles du sérail et les soumissions empressées de ses esclaves, il ne s'attendait pas à une résistance exprimée avec tant d'élévation.

Chaque mot d'Irène retentissait au fond de son cœur avec une force secrète, qui, tout en blessant sa fierté, plaisait à son amour et l'enivrait d'admiration; et pour la première fois de sa vie un respect involontaire enchaînait son caractère impétueux, toujours prompt à éclater à la moindre résistance.

Enhardie par le premier succès, la princesse ajouta: « fils d'Amurat, ce n'est ni la puis-
» sance, qui vous environne, ni les trésors
» de l'orient tombés en vos mains, qui pour-
» raient m'inspirer pour vous de tendres sen-
» timens; ce serait Mahomet lui-même devenu
» humain et bienfaisant. Mon cœur alors ne
» serait point insensible à votre hommage; mais
» en quels lieux et sous quels auspices oserais-
» je y répondre? Est-ce dans ce palais en-
» sanglanté de mes ancêtres, où règne la terreur,
» et sur les marches du trône de ma famille
» que vous venez de renverser? Au milieu
» des décombres encore fumantes de cette ca-
» pitale, près des temples du Dieu de nos
» pères, indignement profanés par vos impi-
» toyables soldats, entourée de tant de victimes
» et de Chrétiens réduits à une affreuse captivité,
» verra-t-on la fille des Césars se livrer à un
» amour parricide? Tandis que les ministres
» des saints autels répandent le sang des martyrs,

» pouvez-vous espérer que, rebelle à mon propre
» sang, insensible à tant d'adversités, je sois
» capable de partager votre tendresse? Ah! si
» mon lâche cœur pouvait s'oublier à ce point,
» il ne serait pas digne de vous! Je sais que
» la force et la violence peuvent triompher
» de ma volonté; mais alors vous ne seriez
» plus à mes yeux qu'un tyran barbare; mon
» ame, indignée de vos attentats, n'éprou-
» verait qu'un sentiment d'horreur, et la fin
» de cette vie flétrie me délivrerait bientôt
» de la honte, à laquelle vous m'auriez livrée.
» Sultan, il y a une autre route pour régner
» sur mon ame; que vos bienfaits et vos vertus
» me forcent à une tendre reconnaissance »!

Ces paroles s'étaient à peine échappées de sa bouche vermeille, que les roses de la pudeur ajoutèrent au vif éclat de sa beauté; elles firent dans le cœur de Mahomet une impression profonde. « Ta douce voix, s'écria-t-il, a pénétré » tous mes sens d'une flamme inconnue: » j'ai cru entendre l'ange du Prophète m'ou- » vrir la route du ciel. Oui, je respecterai » ta vertu; je saurai me rendre digne de » toi ». Il la quitte à l'instant; assemble son Divan, et ordonne qu'on repare promptement les ruines de Constantinople; que les Chrétiens soient rendus à la liberté, et à

leurs paisibles occupations sous la protection des lois; que leurs propriétés, leur commerce et leur culte soient respectés, et qu'un firman, proclamé dans la cité conquise, fasse connaître sa volonté souveraine, en annonçant que la tête du premier téméraire, qui oserait l'enfreindre, sera sur le champ abattue.

Ce changement imprévu étonna les Musulmans; mais, accoutumés à une aveugle obéissance, tous s'inclinèrent sans murmure devant cet ordre suprême. On vit en peu de jours la reine du Bosphore réparer ses sanglans désastres; les douceurs de la paix succéder au tumulte des armes; le commerce et l'industrie rouvrir les sources des prospérités publiques; et les Grecs oublier, à l'ombre d'un gouvernement vigoureux, le sceptre brisé de l'ancien souverain.

Toujours plus épris de la beauté d'Irène, Mahomet l'entoura d'hommages, et étonna les fiers Ottomans par un changement total de ses mœurs et de ses habitudes. On ne le voyait plus s'abandonner aux voluptés du sérail, ni se livrer aux transports de son ambition; doux, indulgent, empressé à répandre les bienfaits, il semblait avoir oublié dans les soins pacifiques les lauriers des combats et la gloire des conquêtes. C'est alors que la princesse, touchée

d'un amour si délicat répondit à ses tendres vœux. Amant fortuné, le sultan laissa prendre à l'objet de sa flamme un empire absolu sur son cœur; elle devint toute son existance, et le doux foyer de ses plus nobles sentimens; il parait même, qu'il avait formé le projet d'abjurer l'Alcoran, et de faire monter sur le trône celle qui régnait déjà entièrement sur son ame.

Dans ce dessein il s'était retiré à Andrinople, pour surveiller de près son armée, et épier le moment favorable de mettre à exécution ce grand projet; mais ces faiblesses d'un despote, qui jusqu'alors avait tout sacrifié à la fortune et à la valeur, excitèrent enfin des murmures même parmi les janissaires, qui lui étaient le plus dévoués. On ne parlait plus dans les casernes et dans les mosquées, que du sultan efféminé; on s'indignait que le conquérant de Constantinople oubliât ainsi son rang suprême, sa gloire et les intérêts de sa religion dans les bras d'une esclave chrétienne. Le feu de la révolte, après avoir long-tems couvé sous la cendre, menaçait une explosion terrible. Le visir Mustapha, qui veillait sur les intérêts de son maître, effrayé de l'orage prêt à éclater, se hasarda, au péril de sa vie, de l'avertir des discours séditieux, qui circulaient dans l'armée;

il le conjura de montrer son sublime front aux téméraires, qui osaient censurer sa conduite; de ménager la milice redoutable des janissaires, travaillée par des fanatiques; de lui sacrifier un amour indigne de sa gloire, et de songer à cueillir de nouveaux lauriers. Mahomet l'écouta avec un sombre silence; le visir venait d'offrir à ses yeux le bouclier qui ralluma les fureurs guerrières du Paladin captivé par Armide: une pâleur subite couvre ses traits; l'amour et l'ambition se livrent au fond de son cœur bouleversé un combat terrible, qui réveille toute son impétuosité; les assauts de ces deux cruelles furies le livrent long-tems aux violens transports de sa tendresse offensée et de son orgueil irrité. Il balance d'abord sur le parti qu'il doit prendre; mais enfin des regards sinistres, lancés sur le pacha tremblant, annoncent que le combat est terminé sans pourtant faire connaître sa détermination. « Demain, dit-il d'une voix etouffée, » lorsque le soleil aura franchi la moitié de sa » course, que mes enseignes déployées flottent » sous les remparts d'Andrinople; que toute » l'armée s'y trouve rangée en bataille; que » le grand étendard du Prophète réunisse au » centre tous les dignitaires de l'empire; là » j'irai faire entendre ma volonté suprême; et » confondre les insolens, assez hardis pour

» tourner leurs regards vers leur maître » Il dit, et d'un geste, qui glace d'effroi le pâle visir, il lui commande d'aller signifier partout cet ordre souverain.

Mustapha à peine parti, le sultan ne peut plus contenir le désordre de ses sens : la rage est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur. Tel sur les sables brûlans de l'Afrique, le lion, atteint d'une flèche empoisonnée, que le Cafre audacieux vient d'enfoncer dans ses flancs, ne pouvant arracher le trait mortel, épouvante les forêts de ses affreux hurlemens ; tel, Mahomet en proie à ses fureurs et percé dans l'endroit le plus sensible, se livre au fond de ses appartemens aux violens transports de son ame. D'un côté, comment pouvoir en arracher celle, qui fait tout le bonheur de sa vie ? De l'autre doit-il mettre une femme dans la balance du pouvoir suprême, de la renommée et de la gloire ? S'il rappelle avec délice tous les charmes d'un tendre amour, il ne peut oublier les jouissances de l'ambition couronnée de tant de lauriers ; monarque puissant et révéré, peut-il s'exposer au mépris de ses guerriers, ou doit-il, pour les complaire, leur sacrifier sa plus belle conquête ? Ce contraste de sentimens impétueux fait siffler autour de lui les serpens des Euménides : son imagination égarée

s'abandonne tour à tour aux idées les plus opposées; mais elle finit par s'arrêter à une de ces résolutions extrêmes, qu'un ame forte, mais féroce, peut seule concevoir.

La consternation et la terreur régnaient autour du sultan; la foule des esclaves attendait silencieuse dans un stupide effroi les événemens, qui se préparaient, comme on voit le calme lugubre de l'athmosphère précéder les éclats de la tempête. Irène seule, se croyant étrangère à ces transports, essayait de pénétrer le secret de son amant, en lui prodiguant sa tendresse. Hélas! elle ne savait pas quel sort affreux il lui réservait! La nuit commençait à déployer ses voiles sombres, lorsque Mahomet conduisit la princesse dans ses appartemens; jamais cette infortunée n'avait été plus séduisante et plus belle: le barbare qui déjà tenait le poignard levé sur son sein, ose encore, par une dissimulation atroce, prolonger ses illusions, et lui prodiguer les plus tendres caresses. Un doux sommeil achève de bercer la victime; des songes rians folâtrent autour d'elle dans ce temple de la volupté, tandis que la mort impitoyable attend son innocente proie, et que les graces éplorées préparent les crêpes funèbres, qui doivent bientôt entourer son cercueil.

L'aurore se levait à peine, entourée de nuages, comme le présage sinistre d'un jour de malheur, lorsque les sons aigus des trompettes, des cymbales et des clairons appelèrent aux armes les soldats musulmans. La plaine d'Andrinople se couvrit d'épais bataillons; les roulemens des chars, les hennissemens des chevaux, le balancement des javelots et des lances, les éclairs jaillissans des cimeterres épouvantaient les paisibles habitans, incertains et tremblans de cet appareil guerrier.

Dès qu'ont vint annoncer à Mahomet que ses ordres étaient remplis, une sombre pâleur ayant obscurci la majesté de son front, devant lequel tout s'inclinait, il jette un regard farouche sur Irène; appelle ses femmes, et leur commande d'employer toute leur adresse pour ajouter, si cela était possible, par la recherche et la magnificence de la parure, à l'éclat de sa beauté. Tandis qu'elles prodiguent les ornemens à la victime; qu'elles la couvrent de perles et de rubis, le sultan la contemple avec des yeux immobiles, qui expriment son féroce amour. Mille pensées diverses assiègent la princesse, émue et interdite; est-ce un fête militaire, dont son amant veut lui faire hommage? a-t-il résolu de réaliser le projet de l'hymen, dont il lui avait laissé plusieurs fois entrevoir la flatteuse

espérance? mais si tel est le but de ces grands apprêts, pourquoi ces mornes regards et ce terrible silence? Vainement elle en demande la cause; pour toute réponse le sultan lui couvre le front d'un long voile tressé de soie et d'or, la fait placer dans un superbe palanquin, ordonne qu'on la conduise au camp avec les plus grands honneurs, et, s'élançant hors du palais avec tous les signes d'un violent transport, dont il n'est plus le maître, se jette sur son cheval magnifiquement harnaché, et suivi d'un imposant cortège court l'attendre à la tête de son armée.

Les fanfares guerrières saluèrent l'arrivée d'Irène; les superbes turbans s'inclinaient sur son passage et les plus suaves parfums brûlaient à l'entour de son palanquin; un pavillon, tendu de pourpre et orné de guirlandes, la reçut sur les plus beaux tapis de l'orient, et des larges carreaux de velours, placés en haut d'une estrade, lui offrirent une espèce de trône, d'où ses yeux pouvaient se promener sur toute l'étendue de cette scène imposante. Comme le cœur lui battait de crainte, d'espérance et d'amour! Infortunée Irène! L'instant approchait d'une horrible catastrophe.

Mahomet, le front haut et menaçant, parcourt d'abord les rangs pressés des janissaires. Ses

regards d'aigle semblent défier les plus hardis et les plus mutins; partout ils ne trouvent que crainte, respect et aveugle soumission; tant il en impose par sa presence! Alors il appelle en cercle autour de l'estrade, où Irène était assise, tous les chefs civils et militaires; il la relève de sa main, pour que chacun puisse mieux contempler sa taille majestueuse et ses formes séduisantes, et lui ôtant le voile, qui couvrait sa céleste figure, elle l'offre quelques instans à l'admiration de tous ceux, qui l'environnent. A cette vue un doux murmure d'étonnement et d'hommage se fait entendre de toutes parts, et se prolonge jusqu'aux rangs les plus éloignés des soldats. « Qui de vous, » s'écria le fier sultan d'une voix menaçante, » oserait me contester que cet ange de beauté » est digne de régner dans mon cœur? » A l'instant les chefs se prosternent, se répandent en louanges et le félicitent de posseder un si rare trésor. « Levez-vous, esclaves, reprit » Mahomet avec un air égaré, et connaissez » ce que peut votre maître ». En disant ces mots il tire son terrible damas, et, saisissant la princesse par ses longs cheveux d'ébène, il abbat d'un seul coup cette tête chérie, qui roule à ses pieds ensanglantés comme la rose naissante moissonnée par le vent orageux. Un frémissement

général d'horreur se fait entendre : les cœurs les plus endurcis sont vivement émus de pitié; ceux qui avaient montré plus de haine et de fanatisme regrettent et détestent les clameurs, qui ont causé sa perte. « C'est ainsi, ajouta » Mahomet, d'une voix terrible, qui déguisait » mal sa douleur et son désespoir, que ce fer, » qui sait couper les liens du plus tendre » amour, fera rentrer dans le néant les sédi- » tieux, qui oseraient encore lever jusqu'à moi » leurs regards téméraires ». Soudain il s'éloigne au galop de ce théâtre da sa fureur, et s'étant enfermé plusieurs jours dans l'intérieur de son palais, inaccessible à tous ceux, qui auparavant étaient admis dans sa familiarité, il s'entoure de la terreur, compagne du despotisme asiatique, laissant l'armée et les Grands de la Porte, longtems plongés dans la stupeur et la consternation.

C'est là que Mahomet auprès des objets, qui lui rappelaient à chaque instant ses félicités passées, en proie aux regrets les plus déchirans, toujours poursuivi par l'image de celle, qu'il avait tant aimée et si cruellement sacrifiée à son ambition, il dévora au fond de son ame le désespoir de l'avoir perdue. Redevenu ombrageux et barbare, il détesta les femmes et leur fatal empire; se livra à son humeur taciturne, à ses goûts sanguinaires, et s'efforça

d'oublier, tantôt dans les caprices de la tyrannie et tantôt dans le bruit des armes, les souvenirs ineffaçables de son funeste amour: les supplices recommencèrent; les chaînes de l'esclavage s'appesantirent sur les malheureux Chrétiens, dont le seul nom irritait sa plaie saignante, et les mœurs farouches du sérail remplacèrent l'urbanité galante, qui avait présidé, sous les yeux d'Irène, à ses fêtes et à ses plaisirs. Portant partout le trait aigu qui déchirait son sein; cherchant des distractions dans les soins de son armée; ne respirant plus que sang et conquêtes, il voulut, pour se consoler, entreprendre l'asservissement de l'Europe. Rhodes, le premier boulevard de la chrétienté ne put, malgré des prodiges de valeur, résister aux forces prodigieuses du conquérant; la Grèce entière devint sa proie; les côtes de l'Italie furent ravagées par ses flottes formidables, et les plus fiers potentats de l'occident tremblèrent sur leurs trônes ébranlés.

Mahomet, pendant le cours de ces sanglantes expéditions, n'oublia pas de sacrifier à Irène, toujours présente à sa pensée, les plus illustres victimes, croyant d'expier ainsi sa cruauté envers elle, et d'appaiser ses manes indignés. Sous les plus légers prétextes il fit périr peu à peu tous ceux de ses officiers, dont les

murmures audacieux avaient occasionné sa mort. La tête du fidèle Mustapha tomba la première; il n'avait pu lui pardonner d'avoir rompu un silence, qui détruisit le charme de sa vie. Les autres chefs des janissaires éprouvèrent, l'un après l'autre, le même sort; en versant leur sang, ce barbare croyait l'offrir comme une libation sur le tombeau de l'amante adorée, qu'il ne cessa jamais de porter dans son cœur jusqu'à la fin de ses jours. Bizarre et terrible contraste! Tableau effrayant de ce que peut sur des ames de feu l'emportement des passions extrêmes, telles que l'amour et l'ambition, qui les subjuguent et les entraînent, et qui sont capables de faire éclater, tour à tour, les vertus les plus sublimes, comme les crimes les plus révoltans!

IDA DE TOGGENBOURG.

NOUVELLE TROISIÈME

On trouvera le fond historique de la Nouvelle III dans les annales de la Suisse par le Docteur H. Zschokke, traduites de l'allemand par I. S. Mauget, professeur de littérature à l'Académie de Lausanne.

IDA DE TOGGENBOURG.

NOUVELLE III.

De toutes les passions, qui dénaturent le cœur humain, la plus terrible est celle de la jalousie. Fille, dit-on, de l'amour, dont les illusions passagères, mêlées de tant de tourmens, ne procurent jamais un bonheur réel, si la vertu ne tempère pas ses transports, elle empoisonne le cours de la vie, romp les nœuds, qui paraissaient les plus indissolubles, inspire d'horribles vengeances, et donne quelquefois la férocité du tigre à l'amant passionné, dont elle étouffe la tendresse. Les annales de la Suisse en fournissent un bien triste exemple.

Parmi les seigneurs puissans, qui au douzième siècle dominaient les montagnes de l'Helvétie orientale, près des bords pittoresques du lac, auquel la ville de Zurich a donné son nom, Henri, comte de Toggenbourg, issu d'une ancienne et illustre famille de la contrée, surpassait tous ses voisins par l'étendue de ses domaines et le grand nombre de ses vassaux.

Soumis seulement à l'hommage envers l'empereur d'Allemagne, son suzerain, il exerçait dans ses propres fiefs les droits de souveraineté dans leur plénitude; entretenait à sa solde bon nombre de gens de guerre, et s'était rendu redoutable aux châtelains des environs, autant par la supériorité de ses forces, que par son courage personnel dans les combats.

Une antique animosité régnait entre sa famille et celle des comtes d'Altembourg, dont les terres et les châteaux, situés à son voisinage, avaient donné lieu à des longues contestations, à des guerres meurtrières, à des représailles sanglantes; il s'en était suivi une haine féroce et irréconciliable, encore augmentée par un démêlé récent. Ainsi les hommes et serfs des deux rivaux, tour à tour massacrés et foulés par d'impitoyables soldats, barbares instrumens de l'orgueil ambitieux de leurs chefs, éprouvaient les fléaux continuels de ces funestes querelles, dont ils étaient les innocentes victimes.

Henri, jeune, ardent et avide de conquêtes, était alors en armes contre le comte Albert d'Altembourg, qui, sur le déclin de l'âge, joignait à une mâle valeur, cette opiniâtreté de caractère, que la vieillesse roidit et rend inflexible. Au moment, où les deux feudataires se livraient aux plus aveugles emportemens de

la rage et de la vengeance, l'amour opéra un rapprochement inespéré.

Albert avait une fille unique d'une rare beauté, le doux espoir de sa vieillesse, l'objet de ses plus chères affections. Un jour que le comte Henri, à la tête de ses gentilshommes, traversait la fôret de Mourri non loin de l'abbaye de Fischingen, emportant le butin fait sur les terres de son ennemi, il vit sortir de l'église une troupe de demoiselles, seulement accompagnées de quelques serviteurs; une sur-tout dans le nombre, par son port majestueux et par les hommages, dont elle était entourée, fixa particulièrement ses regards; c'était Ida, la fille du comte Albert, joignant, dans la fleur de l'âge, les charmes les plus parfaits aux vertus d'un cœur bienfaisant et pieux: toujours occupée à réparer les ravages d'une guerre d'extermination, elle était venue, comme un ange consolateur, apporter ses aumônes aux moines de l'abbaye, distributeurs de ses bienfaits; aussi le nom d'Ida volait de bouche en bouche dans toutes les vallées de la Suisse. On ne savait pas ce qui était plus admirable en elle, ou l'éclat de sa beauté, ou la générosité de son ame.

Entraîné par l'espoir d'une si belle capture, Henri pousse son cheval vers cette vierge timide; l'effroi saisit son cortège; mais elle, à l'aspect

imprévu, du farouche ennemi de son père, s'arrête devant la porte du temple, et, se confiant dans l'assistance du ciel, ose le fixer avec des yeux, où respirent les nobles vertus de son cœur. Le jeune guerrier, qui jusqu'alors n'avait éprouvé que des sentimens de haine et d'orgueil, se sent frappé à cette vue par un charme inconnu. « Seigneur, lui dit » Ida avec assurance, j'ai une trop haute idée » de votre courtoisie pour craindre la moindre » violence ou insulte de votre part; vous ne » souillerez pas la gloire d'un preux chevalier » en profitant du hasard, qui me livre à vous » sans défense: vous n'oserez pas violer ce » pieux asyle, où réside la majesté du Dieu » puissant, qui juge les princes et les rois; » je vous somme au nom de l'honneur, qui » est la première loi des braves, de respecter » en moi la fille du comte Albert, et de me » laisser un libre passage pour retourner au » château de mon père ».

A ces mots, prononcés avec dignité, Ida salua gracieusement le comte, et rejoignit ses gens sans attendre sa réponse, laissant Henri immobile, interdit et frappé d'étonnement; tel est l'ascendant de la vertu, même sur les ames les plus impétueuses! Au respect qu'elle inspira se joignit tout à coup un sentiment plus doux:

la rencontre imprévue de la belle Ida jeta dans le cœur de l'implacable Henri un trouble, dont il ne fut pas le maître; en cherchant à s'en rendre compte, il connut que l'Amour lui avait lancé un de ses traits, dont l'atteinte profonde s'accroît par l'éloignement de l'objet aimé. Depuis cet instant il n'eut plus de repos; retiré dans le château de Toggenbourg, bâti sur la sommité d'un rocher sourcilleux, ses regards étaient chaque jour fixés vers l'abbaye de Fischingen, dont les clochers gothiques s'élevaient au loin, et dominaient les bords majestueux du lac. Il contemplait avec délice la vaste et sombre forêt, où pour la première fois Ida s'était montrée à sa vue, et avait fait entendre sa douce voix : il rêvait au bonheur de la revoir, tantôt regrettant de l'avoir laissée à son père, tantôt s'applaudissant d'avoir répondu à l'appel fait à son honneur, espérant ainsi d'être moins odieux à ses yeux, et de pouvoir lui inspirer, au moins, le sentiment de la reconnaissance; passant ensuite à d'autres illusions, il s'ouvrit à l'espoir plus doux d'avoir pu fixer ses regards, et que, touchée de son respect, elle ne partageait peut-être pas toute la haine de son père; alors il se flattait du bonheur de la rendre sensible à son amour par des soins et des hommages; mais aussitôt le souvenir

de l'animosité, qui régnait entre les deux familles, des ravages, des affronts sanglans essuyés de part et d'autre, lui montrait, comme un spectre odieux, l'impossibilité d'un pareil changement, et le plongeait dans une noire mélancolie. Combien de fois il détestait en luimême les fureurs de la guerre, ses barbares succès, son farouche orgueil et la haine fatale de ses ancêtres pour la maison d'Altembourg! Seul, taciturne, s'égarant souvent au milieu des sauvages rochers, dédaignant ses armes et son fougueux coursier, on le voyait s'arracher aux jouissances de son âge, abandonner les soins de ses intérêts seigneuriaux, les plaisirs de la chasse et les fêtes galantes, qui jusqu'alors avaient été ses occupations favorites. Dans cet état de tristesse, sa santé s'était altérée sensiblement, sans que personne eût encore deviné le secret de ce changement imprévu.

Il savait pourtant que les peines de l'amour s'adoucissent dans la confiance, et qu'on n'a jamais plus besoin des consolations de l'amitié, que lorsque l'ame, entourée d'épines cruelles, ressent des secousses violentes. Il l'ouvrit à un de ses écuyers, Ernest de Hern, fidèle compagnon de son enfance, qui lui était sincèrement affectionné. Ce jeune homme jouait parfaitement du luth, et essayait souvent de

distraire son ami, plutôt que son maître, lorsqu'il le voyait plus triste et plus rêveur : ses sons tendres et harmonieux portaient dans le cœur déchiré d'Henri une douceur voluptueuse. Devenu confident de toutes ses peines, Ernest, doué d'un esprit pénétrant, et ayant reçu de la nature non seulement beaucoup d'intelligence, mais aussi un caractère doux et humain, entrevit l'espoir de fléchir le comte Albert, d'obtenir la main de sa fille pour son seigneur, et de mettre ainsi, par cet heureux hyménée, un terme aux longues calamités, qui désolaient les vassaux des deux châtelains.

Tout entier à ce noble projet, il offrit de se déguiser en Ménestrel, et de se rendre au château d'Altembourg pour sonder le terrain. « L'aimable Ida, dit-il, est trop citée par ses » vertus pour ne pas croire qu'elle applaudira » à mon projet; son cœur ne sera pas insen- » sible aux hommages d'un seigneur puissant, qui, » abaissant à ses pieds son glaive trop souvent » ensanglanté, ramenerait autour d'elle les doux » charmes et les bienfaits de la paix; avec » son appui il sera moins difficile de gagner » le comte son père; on ne résiste pas long- » tems à son propre sang, et l'on a vu plus » d'une fois le cri de la nature étouffer les

» ressentimens les plus déchaînés ». Le comte Henri approuva les projets de son écuyer. A cette époque les Trouverres étaient généralement bien accueillis à la cour des princes et des grands seigneurs ; la poësie, la musique et les jongleries formaient les principaux délassemens des longues veilles, et le gai savoir était le meilleur passeport pour forcer l'entrée des plus redoutables châteaux.

Ernest, en se mettant en route, ne s'était pas trompé sur les sentimens d'Ida. La modération et les égards respectueux du comte de Toggenbourg l'avaient vivement touchée; dans la fleur des ans, bien fait de sa personne, il unissait à l'expression d'une figure noble et régulière une taille élevée, un air martial et la fraîcheur de l'âge : elle avait senti que cet ennemi de son père, n'était pas aussi odieux qu'on avait voulu le lui persuader. A une certaine époque de la vie il est facile à un jeune cœur d'éprouver ces impressions subites, qui produisent un tendre attachement, dont la force s'accroît dans les entraves avec d'autant plus de vivacité que les causes en sont fortuites et imprévues. C'est ainsi que quelquefois une petite étincelle, portée de loin sur l'aile d'un vent capricieux, allume un rapide incendie, qu'aucune force humaine ne peut plus éteindre.

Les traits mâles du comte Henri dans l'attitude du respect étaient sans cesse présens à son admiration; elle ne savait pas encore de l'aimer; mais toutes les fois que son père se livrait à ses invectives contre celui, qu'il appelait le fléau de sa famille, elle sentait en elle-même quelque chose, qui lui parlait en faveur de ce cruel ennemi. C'est dans cette heureuse disposition, qu'elle vit arriver au château d'Altembourg Ernest sous les habits d'un Ménestrel, sans le connaître et sans se douter du but secret de son voyage.

C'était au commencement du printems, lorsque la nature entière célèbre par un concert d'amour son rajeunissement périodique. Les jardins du château, tapissés de mille fleurs, embaumaient les airs des plus suaves parfums; les arbres des forêts environnantes, recouverts d'un nouveau et plus tendre feuillage, servaient d'asyle à l'essaim folâtre des oiseaux, parmi lesquels la mélodieuse fauvette et le mélancolique rossignol chantaient les hymnes d'une innocente volupté. On voyait les zéphirs légers, éffleurer à peine les ondes immobiles du lac, les eaux limpides des ruisseaux serpenter dans les creux des vallons au sein du gazon verdoyant, et sur les cimes voisines des montagnes on entendait les paisibles échos répéter les

chansons des naïves bergères et les sons rustiques des fifres des pasteurs. Voilà aussi le moment, où, au printems de la vie, l'ame s'ouvre plus facilement aux tendres inspirations de la nature par une sécrète disposition de la loi immuable, qui règle et fait mouvoir tous les ressorts de la création.

Ida était occupée dans un coin de son parterre à composer un bouquet de fleurs, destiné pour son père, lorsque Ernest, caché derrière une charmille, saisissant son luth en tira des sons mélodieux, et chanta une romance, composée tout exprès pour faire comprendre à la comtesse le véritable motif de sa venue au château et l'amour véritable, qu'elle avait inspiré au seigneur de Toggenbourg. Ce stratagème délicat eut un plein succès: connaissant alors qu'elle était aimée et quels pouvaient être les résultats heureux des démarches de son amant, elle ne refusa pas d'avouer les mêmes sentimens. Ernest devint le fidèle confident de deux cœurs, qu'un penchant mutuel entraînait l'un vers l'autre, et l'abbaye solitaire de Fischingen fut plusieurs fois un rendez-vous, où Ida et Henri se confièrent leurs plus tendres pensées et s'engagèrent leur foi.

Mais comment se hasarder de dévoiler ce mystère à l'inflexible Albert? Un hasard favorable à leur amour vint bientôt au devant de leurs vœux.

Un parti d'Altembourgeois venait récemment d'être surpris sur les terres de Toggenbourg, au moment qu'il emmenait du bétail enlevé dans les pâturages limitrophes. Plusieurs furent arrêtés et conduits au château du comte : ils allaient être égorgés selon les loix barbares de ce tems-là lorsque l'amoureux Henri leur fit rendre la liberté et la vie; « Je pourrais, leur » dit-il, user de justes représailles, et venger » dans votre sang celui de mes vassaux que » n'épargne pas votre impitoyable maître; mais » je ne vois en vous que les sujets de la ver» tueuse Ida. Retournez auprès de votre sei» gneur ; ditez-lui que j'adore sa fille, que » c'est par elle que vous vivez, et que le comte » de Toggenbourg, vaincu et désarmé par ses » charmes, serait heureux de mettre à ses pieds » tout ce qu'il possède, et de lui consacrer » sa vie entière ».

On apprit bientôt au château de Altembourg que parmi les captifs il y avait Guillaume; fils unique de la nourrice d'Ida. Élevé auprés de la comtesse, ayant partagé les jeux et les plaisirs innocens de son enfance, il en était aimé comme un frère. Ayez pitié de votre Anna, disait l'inconsolable nourrice, en embrassant les genoux de sa jeune maîtresse, qui pleurait avec elle; sauvez mon fils; obtenez-moi sa rançon;

daignez.... Suffoquée par les sanglots, elle ne pouvait achever, et Ida la relevait en la pressant tendrement dans ses bras, comptant bien plus sur la générosité du seigneur de Toggenbourg.

Cette scène se passait dans le parc du château pendant une de ces soirées délicieuses, où l'on aime à jouir de la fraîcheur d'un beau ciel. La lune, en son plein, couvrait de ses rayons argentés les sommets des noirs sapins, allignés à l'entour de l'enceinte : du haut d'un rocher, taillé à pic, parallèle aux antiques tourettes du vaste édifice, tombaient en cascade les eaux pittoresques d'une fraîche fontaine, dont le doux murmure semblait plaindre les douleurs d'Anna. Le comte Albert, moins touché des larmes de cette mère désolée, que de ses projets de vengeance, se promenait à grands pas sans vouloir écouter sa fille, ordonnant ses apprêts de guerre pour le lendemain, et Ernest, attentif à saisir le moment favorable, accordait son luth pour porter un coup décisif. Tout-à-coup, interrompant les transports du comte, il chanta d'une voix animée les douces jouissances des sentimens généreux ; combien elles sont préférables aux sombres inquiétudes et aux regrets déchirans, qui marchent à la suite des haines cruelles et des funestes dissentions ; il célébra les bienfaits de la paix,

les voluptés de l'amour, les graces ravissantes d'Ida; il montra l'hymen couronnant son chaste front de ses plus belles roses; il le désigna comme le gage d'un long bonheur; il osa enfin peindre dans ses chants le comte Henri, désarmé, tendre lui-même la main au fier châtelain d'Altembourg, lui demander celle de sa fille, et un long cri de joie, retentissant dans toute la vallée, proclamer la réconciliaton désirée des deux familles.

A ces accords inattendus, dont le sens était précis, Albert lança sur Ernest un regard terrible : « ménestrel, lui dit-il, qui te rend » assez hardi pour faire entendre dans mon » château ces chants téméraires? Serais-tu un » de ces perfides émissaires, qui savent profiter » d'un art séduisant pour exercer l'espionnage » et la corruption au sein d'une généreuse » hospitalité? Méprisable agent de viles intrigues, » es-tu venu pour me tendre des pièges, » espérant de pouvoir me trahir impunément? » A ces mots il tire son épée, et s'avance vers lui d'un air menaçant; mais Ernest lui répond avec une noble confiance: « Calmez votre » courroux, seigneur, et connaissez mieux celui » que outragent vos soupçons: je ne suis ni » un traître, ni un perfide, je suis chevalier » et homme d'honneur; écuyer du comte Henri

» mais plus encore son ami, confident du tendre
» et sincère amour, que la belle Ida lui a inspiré,
» et voyant avec horreur les massacres et les
» dévastations continuelles qu'une aveugle haine
» fait souffrir à vos vassaux comme aux siens,
» j'ai formé le projet de mettre un terme à
» ces déplorables fureurs; de venir m'assurer
» par moi-même des sentimens de la vertueuse
» comtesse, et de négocier la conclusion d'un
» hymen, qui doit faire la félicité de vos vieux
» jours, et fermer les plaies d'une trop longue
» guerre. J'ai pris un déguisement honorable
» pour mieux servir la cause de l'amour et de
» l'humanité; une démarche brusque et ouverte
» l'eût compromise; la prudence m'a conseillé
» de ne pas heurter, tout à coup et de front,
» contre vos préventions; mais dans la circon-
» stance, fort de l'aveu de votre fille, et surtout
» de votre tendresse paternelle, j'ai dû rompre
» un silence qui pesait à mon cœur. Si les
» sentimens qui m'ont guidé ne m'excusent pas
» d'avoir déguisé mon nom, vous pouvez,
» seigneur, m'en punir, puisqu'Ernest de Hern
» est en votre pouvoir ». En parlant ainsi il
détache son épée et la présente au châtelain,
dont le front avait déjà commencé à se dérider.
Ce signe favorable enhardit Ida; elle tombe
aux genoux de son père et lui laisse lire dans

ses timides regards qu'elle ne désavoue pas les chants du ménestrel. « Eh quoi, lui dit » Albert, d'un ton plus radouci, pourrais-tu » unir ton sort au mortel ennemi de toute ta » famille, au moment même que le cruel » répand peut-être le sang des malheureux, » tombés en son pouvoir, sans épargner celui » de ton frère de lait! » Il allait continuer avec plus d'emportement, lorsqu'il fut interrompu par de longs cris de joie, qui venaient de la grande allée du parc; c'était Guillaume avec les Altembourgeois, rendus à la liberté par la générosité du comte Henri. Après s'être jeté dans les bras de sa mère, il remplit son message, célèbre les bienfaits du seigneur de Toggenbourg, rapporte ses protestations pacifiques, et, baisant la main de son maître, répand dans son ame émue, par le récit naïf de ce qu'il a vu, et de ce qu'il a entendu, un de ce doux sentimens, si naturels au cœur humain lorsque la vertu y reprend son empire. Ida, à son tour, achève de vaincre l'inflexibilité de son père, en lui racontant tout ce qui s'était passé à l'abbaye de Fischingen. Le vieillard ne résiste plus; il tend la main à sa fille chérie, et consent à remplir ses vœux. « Chevalier, dit-il, en s'adressant à Ernest, qui » contemplait avec joie cette scène touchante,

« pardonnez l'emportement, auquel je me suis
« livré dans un premier mouvement de surprise;
« je garderai long-tems le souvenir de votre
« noble procédé. Allez, retournez au château
« de Toggenbourg; dites à votre ami que le
« comte Albert consent à la paix et à le re-
« cevoir comme son gendre.

Henri accueillit avec les plus tendres transports cette nouvelle au-delà de ses espérances; il se rendit sur le champ auprès de son rival désarmé; il en fut reçu avec la plus grande cordialité; on oublia toutes les fureurs de la haine, pour se livrer aux fêtes et aux réjouissances, et bientôt il devint le plus heureux des époux.

A la nouvelle de cette prompte réconciliation, opérée par l'amour, une vive alégresse se répandit dans toute la contrée. Plus de ravages, plus d'incendies, plus de sang versé! Désormais, à l'ombre de la paix, les bergers pourront parcourir sans crainte les gras pâturages avec leur nombreux troupeaux, les laboureurs se livrer sans inquiétude à la culture des champs trop long-tems dévastés; les mères n'auront plus à pleurer la perte de leurs enfans, ni les époux l'enlèvement de leur fidèles compagnes. Voilà tout le bien, que peut produire un amour vertueux lorsque son pur flambeau éclaire les

palais des princes et les trônes des souverains. Mais ce bonheur ne peut être durable, si l'affreux serpent de la jalousie rompt, hélas, la confiance conjugale, et souille de ses funestes poisons la couche de l'hymen!

Le comte de Toggenbourg, possesseur des charmes d'Ida, goûtait dans son heureux manoir toutes les douceurs qu'il trouvait auprès de cette épouse adorée; payé du plus tendre retour et toujours plus épris de sa beauté, il mettait son bien suprême à prévenir tous ses vœux, à combler ses moindres désirs, à lui prodiguer ses soins et sa tendresse, lorsque tout à coup une infernale furie se glissa dans son cœur, et amena une épouvantable catastrophe.

Ernest, l'ami fidèle, dont le dévouement avait fait son bonheur, n'avait plus quitté le château. Chéri du comte, il partageait l'estime, l'attachement et la confiance vertueuse d'Ida, qui ne pouvait oublier tout ce qu'il avait fait pour elle; elle avait conservé l'habitude de l'appeler son cher ménestrel; elle se plaisait à l'entendre jouer du luth; son sourire gracieux lui exprimait souvent sa vive émotion lorsque sa voix habile rappelait dans des romances composées tout exprès, les événemens intéressans de l'abbaye de Fischingen ou du parc d'Altembourg. Ses éloges, sa confiance, l'empressement

qu'elle faisait paraître à rechercher sa conversation alarmèrent l'ombrageux Henri ; jusques-là aucun soupçon n'avait encore offensé la vertu de la comtesse, qui l'aimait éperdument; néanmoins il sentait, malgré lui, une épine cruelle déchirer son ame toutes les fois que le chevalier se trouvait auprès de son épouse, et qu'elle lui donnait des marques d'un attachement dicté par sa reconnaissance; ce mal empira de jour en jour, sans pourtant oser laisser entrevoir ce commencement de jalousie; en cachant le poison, qui le dévorait, Henri devint rêveur, taciturne et moins empressé envers son écuyer, que son imagination égarée lui présentait comme un rival. Ce feu terrible et profondément comprimé augmenta en proportion de sa contrainte, jusqu'à ce qu'un hasard funeste vint exciter son explosion.

Parmi les bagues que portait habituellement Ida, il y en avait une sortout, qui lui était infiniment chère. C'était celle que Henri lui avait donnée le jour de ses fiançailles ; elle ne la quittait jamais. Un soir la comtesse ayant laissé ce fatal anneau sur sa toilette, ne le trouva plus le lendemain, lorsqu'à son réveil ses femmes vinrent pour l'habiller ; on la chercha inutilement. Une méchante pie, dont on s'amusait au château, ayant fait ce larcin, s'était envolée aux premières clartés du jour pour le cacher dans les creneaux d'une tourelle.

Ernest accoutumé à se lever de bonne heure pour jouir de la fraicheur du matin, se promenait sur les remparts, qui dominent le lac, quand il entendit criailler la voleuse, et la vit occupée à cacher quelque chose dans la fente du mur. Poussé par la curiosité, il monta au haut de la tourelle, dès que la pie eut repris son vol, et il trouva avec surprise le bijoux qu'elle avait dérobé. Charmé de cette découverte, dont il promit de s'amuser, il mit innocemment l'anneau à son doigt, attendant le lever d'Ida pour aller dénoncer le malin larron.

Sur ses entrefaites un page vint lui proposer, de la part du comte, une promenade à cheval dans la forêt de Mourri : les désirs de Henri étaient les siens; il s'empresse d'aller le rejoindre; on amène les chevaux; mais, tandis qu'Ernest porte sa main sur le pommeau de la selle pour monter le docile compagnon de ses courses, le soleil, jetant ses rayons sur le diamant fatal, en fait réfléchir l'éclat aux yeux d'Henri, qui à cette vue demeure pâle et interdit; il croît avoir vu luire la preuve de l'infidélité de son épouse et de la trahison de son écuyer; les fureurs de la jalousie égarent subitement sa raison; il feint d'avoir oublié les tablettes, sur lesquelles il s'amusait dans ses promenades à dessiner les paysages pittoresques des environs;

il retourne au palais, en disant à Ernest qu'il va les chercher et qu'il reviendra bientôt. Sa course est prompte comme l'éclair, qui précède la chûte de la foudre; son air égaré frappe d'épouvante ceux qui se trouvent sur son passage: il arrive furieux dans les appartemens de la comtesse sans se faire annoncer, et la saisissant à l'instant d'un bras forcené, « parjure, s'ecrie-t-il, le hasard vient enfin de » me dévoiler ta honte et mon outrage; je » viens t'en apporter le prix ». L'accès de sa rage ne lui permet pas d'en dire davantage; frémissant d'indignation, incapable de se soustraire à la frénésie aveugle, qui le domine, semblable au tigre, qu'égare la soif dévorante du sang, il s'élance sur son innocente victime, la pousse avec fureur contre la fenêtre de cette même chambre, qui naguères fut le temple du plus tendre amour, et la poussant d'un bras désespéré la précipite du haut de cette élévation dans les fossés profonds du château, savourant avec une joie féroce les lamentables soupirs de l'infortunée, qui faisait toutes ses délices. Alors une sueur froide inonde ses traits décolorés; son sang bouillonne et circule dans ses veines brûlantes; l'atroce plaisir de la vengeance n'est encore accompli qu'à demi; il faut qu'il soit terrible et complet; que son prétendu rival

expie dans des tourmens affreux la trahison, dont la vue de la bague lui a persuadé la réalité; il appelle ses farouches archers; il ordonne à leur chef inhumain d'aller à l'instant se saisir d'Ernest, de l'attacher à la queue d'un cheval indompté, pour qu'il soit traîné sur les bords rocailleux du lac, jusqu'à ce que son corps soit réduit en lambeaux. Cet infortuné chevalier, ignorant l'affreux destin, qui le menaçait, appuyé contre son cheval, qui partageait son ennui, attendait sans inquiétude le retour du comte. Tout-à-coup les archers arrivent, se jettent sur lui, le désarment, le garrottent, et exécutent sur le champ la sentence de leur barbare maître, tandis que du haut d'une tour ses yeux avides de sang se procurent l'horrible jouissance de se repaître du supplice inhumain de son plus fidèle gentilhomme; tant il est vrai, que le cœur humain, livré à l'aveugle emportement de ses passions haineuses, n'a plus rien qui le distingue de la férocité de la brute!

Cependant le cheval sans frein, auquel l'innocent écuyer avait été attaché par les pieds, irrité de l'entrave que traine sa queue, dresse sa crinière, s'élance et bondit comme le taureau en fureur, et tout inondé de sueur et d'écume, précipite ses pas effrayés, et traîne la victime

à travers les ronces épineuses et les roches ensanglantées. La providence voulut encore faire triompher la vérité: la corde du supplice s'entortilla dans la racine d'un sapin abattu par le vent, le cheval redoubla d'efforts, et la rompit, et le malheureux Ernest, tout brisé et défiguré, resta délaissé sur les bords du lac, effrayé de ses gémissemens. Les archers accourent comme pour disputer ses restes mutilés; il avait encore un soufle de vie. L'aspect de ses bourreaux ranime son indignation; réunissant toutes ses forces, « barbares, leur dit-il d'une « voix expirante, faites-moi connaître au moins « quel est le crime, dont on m'accuse pour « me traiter d'une manière si horrible! »

Un ministre du ciel était accouru en même tems pour lui apporter ses dernières consolations et remplir son saint ministère: il apprit de lui le sort affreux de la comtesse, et les fureurs jalouses de son époux, trompé par la vue du fatal diamant; il eut encore le tems de faire connaître la méprise, et, déplorant la catastrophe de la vertueuse Ida, plus encore que la sienne, il pardonna le délire du comte, et rendit le dernier soupir.

En apprenant les dernières révélations de l'ami qu'il venait d'assassiner, le seigneur de Toggenbourg resta quelque tems muet de terreur

et de désespoir; les regrets et les remords déchirans lui firent voir l'énormité de l'attentat, qu'il venait de commettre; toutes les furies de l'enfer secouèrent sur lui leurs serpens vengeurs; il vit ses deux innocentes victimes, pâles et sanglantes, s'agiter frémissantes autour de lui, et lui reprocher son odieuse cruauté; il sentit la voix de la justice divine retentir au fond de son ame révoltée; tremblant d'horreur, le regard immobile, les lèvres livides, les cheveux hérissés d'effroi et de repentir, il tira, hors de lui, l'épée que l'amour et l'hymen avaient rendue pacifique, et l'enfonça dans son sein d'un bras désespéré en prononçant ces derniers mots: Ida! Ernest!

Un miracle du ciel avait pourtant sauvé les jours de la comtesse. La longue chevelure s'était prise dans les broussailles, qui tapissaient les rochers suspendus au bas du précipice, et l'avaient garantie de s'y briser. Les gémissemens attirèrent le berger, qui ce jour-là, par hasard, gardait les vaches du château, paissant non loin l'herbe des fossés: il accourut saisi d'effroi, lui prodigua son secours et l'emmena dans sa cabane sans être apperçu. La crainte de son terrible maître lui conseilla de cacher cette bonne action; il remercia la bonté céleste d'avoir pu sauver l'illustre dame, dont il avait souvent éprouvé

les bienfaits; il la fit évader pendant la nuit, ignorant les autres événemens tragiques du château, et la conduisit, sur ses instances, à l'abbaye de Fischingen.

C'est là, qu'ayant bientôt appris la fin déplorable d'Ernest et de son époux, Ida voulut renoncer au monde, pour ne s'occuper que de sa douleur; son père étant mort, elle abandonna son riche héritage à l'empereur d'Allemagne, fonda un couvent de religieuses au centre de la forêt de Mourri, et, ayant fait le sacrifice volontaire de sa beauté et de sa jeunesse, se livra aux consolations de la piété et de la bienfaisance. Elle vécut encore plusieurs années dans cette solitaire retraite, et fut long-tems citée comme un modèle de résignation et de vertu.

La tradition de cette lamentable catastrophe s'est conservée, à travers les âges, dans les montagnes de l'Helvétie; on y chante encore aujourd'hui des complaintes, qui rappellent aux cœurs sensibles et reconnaissans les malheurs et les bienfaits de la comtesse de Toggenbourg.

On voit par cet exemple, à la fois terrible et touchant, que si l'amour vertueux quelquefois élève l'ame aux plus nobles sentimens, souvent aussi l'aveugle jalousie en empoisonne les douceurs, et peut changer ses traits délicats en poignards homicides.

MARTINOFF.

NOUVELLE QUATRIÈME

Le Chevalier Dupré de S.ᵗ Maure, dans ses observations sur les mœurs et les usages de la Russie, rend justice aux sentimens paternels des anciens seigneurs moscovites en faveur de leurs serfs et au fidèle attachement de ces derniers, une fois liés à leurs maîtres par quelque bienfait.

Nous avons emprunté de son estimable ouvrage le contenu dans la Nouvelle IV, en lui donnant pourtant l'extension de détails, dont le sujet nous a paru susceptible.

MARTINOFF.

NOUVELLE IV.

Les peuples de l'antique Moscovie, régénérés par Pierre le Grand, et polis par le génie de la Sémiramis du Nord Cathérine II, marchent chaque jour à grands pas pour s'élever au premier rang de la société, par leur courage, leur bon sens, et leur patriotisme.

Si, dans le dernier conflit de l'Europe entre la légitimité et le délire de l'ambition, des écrivains, aveuglés par une basse flatterie, se sont efforcés de nous les peindre farouches et cruels, comme les anciens Scytes, d'autres voyageurs plus éclairés, en faisant justice de ces préventions, ont dû reconnaître que les mœurs et le caractère belliqueux de cette grande nation n'excluent pas chez elle l'urbanité, les sentimens élevés, délicats et généreux, et qu'on y trouve même de hautes vertus. L'anecdote suivante, faite pour intéresser tous les cœurs sensibles, vient à l'appui de ces témoignages irrécusables.

Le comte Alexis D.*** jouissait à Moscou de la considération la mieux méritée, moins à cause de ses richesses et de l'ancienneté de sa famille, que par sa probité, sa générosité, sa bienfaisance et les nobles qualités de son ame.

Issu de l'illustre Boyard Matwées, habile ministre et ami fidèle du Czar Mikaélovitsch, il mettait toute son ambition à marcher sur ses nobles traces: affable, bon, juste et passionné pour son pays; protecteur des talens, des arts et de l'agriculture; toujours empressé à secourir les malheureux, il exercait dans son palais et dans ses vastes domaines cette franche hospitalité, dont s'honorent particulièrement les nations septentrionales. Les nombreux serfs et vassaux soumis à son autorité le chérissaient comme leur père; attentif à leurs besoins, occupé à les prévenir, à faire régner parmi eux la gaité, l'abondance et une exacte justice, ils étaient heureux et contens sous le gouvernement doux et patriarcal de leur bon seigneur. Aucun ne criait à l'oppression, ni se plaignait de son sort; ce qui prouve que le système féodal tant décrié avait aussi son bon côté avant que la frénésie de l'indépendance eût agité l'Europe, et renversé ses antiques institutions.

Le comte aimait particulièrement ceux, qui étaient assidus au travail et montraient de

l'intelligence; il se plaisait à les encourager par des récompenses, à rechercher les individus de bonne volonté, que des dispositions naturelles rendaient plus aptes aux arts mécaniques ou au commerce; alors il les tirait de la glèbe et les plaçait, a ses frais, chez des maîtres intelligens pour les former à leur nouvel état; quel digne emploi des dons de la fortune! Chacun comptait ses années par ses bienfaits. Les regards habiles de cet ami de l'humanité distinguèrent, parmi ses serfs, un jeune paysan nommé Iwan Martinoff; sa vive intelligence, son amour du travail, ses mœurs douces, son jugement précoce, lui gagnèrent son affection; il le conduisit à Moscou; lui fit apprendre à lire, à écrire, à bien calculer, et lorsque son éducation fut formée il le plaça chez un honnête marchand avec quelques fonds, pour l'intéresser à son commerce. Martinoff ne trahit pas les espérances de son bienfaiteur; infatigable, prudent, probe et heureux dans toutes ses entreprises, il gagna bientôt l'entière confiance de Dimitri son associé, dont la fortune s'était augmentée par des bénéfices considérables, et celui-ci en récompense lui accorda la main de sa fille unique, la belle Paulowna.

Le comte Alexis l'avait affranchi gratuitement à l'occasion de ce mariage, mais Martinoff, libre et

riche, ne cessa jamais de se regarder comme dépendant de son seigneur.

« Je veux conserver toute ma vie, lui disait-il,
» le titre de votre serf; tant que le ciel prolongera
» la vôtre, le fidèle Iwan vous servira comme
» son maître; vous bénira, avec ses enfans, comme
» son généreux bienfaiteur et son second père ».
Alors des larmes de reconnaissance et d'amour coulaient en abondance de ses yeux, et l'ame du comte s'enivrait d'une douce jouissance. Parvenu à une longue vieillesse il dut enfin payer son tribut à la nature, au milieu des pleurs et des regrets de tous ceux, qui avaient éprouvé ses bienfaits et admiré ses vertus.

Ces hommages et ces souvenirs du cœur valent bien mieux que les superbes mausolées élevés par l'orgueil humain; le tems abat et disperse les colonnes et les marbres des tombeaux des hommes puissans, qui furent le fléau de l'humanité; mais les traditions des âges conservent impérissables les noms de ceux, qui surtout s'illustrèrent par leur bienfaisance.

Moscou rappelle encore aujourd'hui les vertus du noble Boyard, mieux que la pierre sépulcrale, qui reçut ses mortelles dépouilles; on y lit pourtant avec attendrissement l'inscription touchante, par laquelle le pieux Martinoff laissa le souvenir durable de sa reconnaissance et de sa douleur.

Le comte ne laissait qu'un fils dans la force de l'âge ; il était absent lorsque survint cette perte irréparable ; éloigné des foyers paternels par la passion des voyages, un long séjour à Londres, à Paris et dans les principales capitales de l'Italie, en introduisant dans ses goûts et dans ses habitudes des changemens contraires à son éducation primitive, l'entraîna dans les excès du luxe, de la dépense et des plaisirs frivoles. Dès qu'il apprit la mort de son père il se hâta de retourner à Moscou pour y recueillir son héritage; Martinoff s'empressa de lui présenter ses hommages et de mêler ses larmes à celles de la piété filiale; mais il dut bientôt s'apercevoir que le jeune seigneur n'avait pas les mêmes sentimens de son vénérable maître; il s'éloigna douloureusement d'un palais, où, pour la première fois, dominaient l'orgueil et le mépris pour tout ce qui n'était pas noble et élevé en dignités. Livré à son heureux commerce il perdit de vue le manoir hospitalier, qui l'avait vu naître, renfermant ses regrets et ses vœux au fond de son cœur. Cependant le comte Pierre, devenu possesseur d'une grande fortune, et libre de ses actions, oublia presque aussitôt les règles d'une sage modération, se livrant à toutes les dissipations et les folies d'un âge, qui ne veut

pas comprendre que, sans l'ordre et une juste retenue dans les dépenses, les plus grandes richesses s'écroulant insensiblement; comme on voit les eaux d'un torrent saper le rempart élevé sur ses bords et élargir peu à peu ses brèches jusqu'à ce qu'il tombe entièrement en ruine. Égaré par des flatteurs, entraîné par des faux amis, ses prodigalités n'eurent pas de bornes: un mariage capricieux acheva de préparer sa ruine. Il aurait pu se choisir une compagne dans les rangs les plus élevés, et former des nœuds proportionnés à sa fortune; mais, ne consultant que la beauté et ces agrémens de peu de durée, que le tems efface si rapidement, et qui, même dans leur éclat, ne font briller rien de solide, il préféra une jeune Française, qu'il avait connue à Paris. Nathalie avait toutes les graces, toute l'amabilité d'esprit, toute la coquetterie de son sexe. Élevée dans ces cercles brillans, où règne la mode volage, où les plaisirs, le bon ton, et les grands riens excitent tant de bizarres caprices, et causent tant d'étranges bouleversemens, son éducation ne lui avait donné aucune qualité solide pour devenir bonne épouse et bonne mère.

Elle apporta à S. Petersbourg, où le comte Pierre voulut se fixer, les travers et les usages parisiens, qui commençaient à dominer la haute

société russe au détriment de la noble simplicité des anciens Boyards. Un grand train de maison, une nombreuse livrée, des ameublemens somptueux, des riches équipages, des fêtes, des voyages fréquens, des jeux ruineux ne tardèrent pas à dissiper les biens paternels, si longtems accrus et conservés. L'orgueil, en se nourrissant d'illusions, corrompt l'ame, et creuse un précipice sur le sol même où l'on s'est habitué à ne voir naître que des fleurs. Martinoff ne fréquentait plus la maison de ses anciens maîtres; il ignorait aussi le dérangement de fortune du comte Pierre, qui lui avait souvent refusé sa porte; il n'était plus occupé que des intérêts personnels et des soins de sa propre famille.

Dimitri étant mort, et Paulowna se trouvant atteinte d'une maladie, qui exigeait un climat plus doux, que celui de Moscou, le serf, devenu riche négociant, résolut de se rendre à Odessa, dont on vantait les agrémens et la situation favorable pour les grandes spéculations.

A cette époque la Russie voyait, par les soins d'un habile ministre, s'élever au fond de la Propontide une ville naissante, et un port heureusement situé, qui fixait les regards des navigateurs de l'Europe; c'était l'entrepôt des échanges de l'empire moscovite avec les productions des arts et des manufactures de l'Italie, de la

France et de l'Angleterre ; le débouché des récoltes de la Pologne, de la Lithuanie et des autres provinces fertiles en bleds ; le magasin et le grenier, qui devait fournir aux besoins des états les plus lointains, et en cas de disette suppléer à l'excédant des populations méridionales.

Le gouvernement encourageait cet établissement de tous ses moyens, et les marchands, soit russes, soit étrangers, qui voulaient s'y fixer, trouvaient de sa part toutes sortes de faveurs, de facilités et de privilèges.

Lorsque Martinoff se mit en voyage la fortune du comte Pierre pouvait se comparer à ces tours antiques, qui offrent encore au dehors un aspect imposant et majestueux, mais dont l'intérieur est encombré de ruines. Les dettes s'étant accumulées avec les dépenses, il fallut recourir à des emprunts onéreux pour soutenir encore pendant quelque tems une apparence de richesse. Enfin les créanciers voulurent être payés; les ressources s'épuisèrent, et une grande gêne se fit sentir sous les lambris dorés. On n'a plus des amis lorsque la fortune nous abandonne : ceux qui avaient le plus profité des libéralités du comte, partagé ses fêtes et ses plaisirs, non seulement s'en éloignèrent les premiers, mais le poursuivirent encore de leurs satyres et de leurs sarcasmes. Le séjour de la

capitale, où son faste avait fait tant de bruit, lui devint insupportable; forcé de se retirer, avec son épouse, au fond d'un vieux château dans une de ses terres aux environs de Moscou, poursuivis l'un et l'autre par les regrets déchirans, quelle situation humiliante et quel pénible contraste pour des cœurs orgueilleux!

C'était dans le village même, où Martinoff avait reçu le jour, où après avoir été arraché à la glèbe par la générosité d'un maître, qui ne s'était servi de son opulence que pour répandre ses bienfaits, on l'avait vu en peu de tems courir à la fortune par le travail et par l'économie, tandis que le fils du seigneur était ruiné. Sans cesse cette idée poursuivait le malheureux couple dans leur solitude, soit lorsqu'enfermés dans leur triste donjon ils se reprochaient l'un et l'autre leurs égaremens, soit lorsque fuyant la vue de leurs paysans, bien plus heureux, ils cachaient leurs peines et leurs dégoûts au fond de la sombre forêt voisine, jadis retentissante du bruit des cors et des aboiemens des meutes haletantes aux jours de leur richesse et de leurs plaisirs.

Alors le comte Pierre croyait voir l'ombre de son vénérable père, attachée à ses pas, l'accabler de ses reproches, et entendre sa voix courroucée maudire ses erreurs, repousser ses

remords; alors regagnant son château délabré, il courait baigner de ses larmes le berceau de l'innocente Georgina, gage infortuné de son hymen, et chercher des consolations dans ses caresses enfantines; mais cette vue enfonçait encore plus l'épine dans son cœur déchiré et il s'éloignait en s'écriant: hélas! quel triste sort lui ai-je préparé! Voilà les regrets amers qui attendent les pères de famille, lorsqu'ils se laissent entraîner à la dissipation sans songer à l'avenir de leurs enfans!

Cependant malgré les privations, que le comte s'était imposées dans sa retraite, son malheur ne faisait qu'empirer et s'accroître: les fléaux du ciel se joignirent à l'ingratitude des hommes et aux usures de ses impitoyables créanciers. La grêle, l'inondation, puis la sécheresse et les incendies portèrent la désolation dans ses terres; ses serfs réduits à la misère lui demandaient du pain; il n'en avait pas pour lui même!

Dans cet état de détresse il fit présenter une requête à l'empereur, dans laquelle, en exposant ses besoins, il sollicitait son auguste munificence en faveur d'un descendant de l'illustre Matwées. Le sage et juste Autocrate répondit: « Les » finances de l'empire ne sont pas ma propriété; » Dieu m'en fit l'économe pour les employer

» aux besoins de l'état ; la veuve, l'orphelin, » le laboureur privé de ses récoltes, l'invalide, » qui versa dans les combats son sang, voilà » les objets de ma juste sollicitude ; mais le » noble, qui dévore follement sa fortune, qui » donne à ses pareils le funeste exemple de » la dissipation, qui espère dans son orgueil » échapper à son sort en invoquant de vains » titres de naissance, sans avoir rendu aucun » service, ni montré aucune vertu, celui-là ne » peut prétendre à mes bienfaits. J'accorde » volontiers des secours aux malheureux vassaux » du comte Alexis, mais rien à son fils ; il a » d'autres moyens pour réhabiliter sa fortune et » réparer son inconduite ; qu'il aille chercher » une autre existence dans les nobles rangs de » mes fidèles armées. Le champ de l'honneur » fut toujours l'asyle du gentilhomme russe ».

Cette réponse, digne de servir de guide à tous les souverains, fit sentir au comte Pierre quel était son devoir et sa dernière ressource ; il embrassa sa femme et sa fille, et il partit pour l'armée du Caucase, après avoir été forcé de vendre son dernier domaine, afin d'assurer leur existance. Un avide voisin profita cruellement de sa position, et, tout en lui accordant la faculté du rachat, ne paya ses dépouilles que la moitié de leur valeur.

Nathalie, désespérée de la séparation de son époux, se retira dans la maison de l'ancien intendant du château, qui, devenu riche par ses épargnes, s'offrit généreusement de prendre soin de sa pauvre maîtresse; mais bientôt dévorée de chagrins, se reprochant chaque jour d'avoir causé l'infortune de l'objet de son amour et de sa fille chérie, elle fut atteinte d'une maladie de langueur, qui l'entraîna au tombeau, quoique encore au printems de ses jours. Hélas! de quelles tristes images ne fut-elle pas environnée dans ses derniers momens! Qu'allait devenir la pauvre Georgina loin de son père; abandonnée à la pitié d'un serviteur de sa famille, qui prendrait soin de son enfance et de son éducation sur cette terre de misère et de douleur! La religion seule lui offrit des consolations; elle tourna ses yeux mourans vers le ciel, et, avant de les fermer entièrement, elle vit du sein de la divine miséricorde se détacher un rayon d'espérance et descendre dans son cœur maternel.

La nouvelle des désastres, dont le comte Pierre venait d'être victime fit beaucoup de bruit. Martinoff l'apprit à Odessa par ses correspondans de Moscou; cet homme vertueux en éprouva le plus vif chagrin; « Pourquoi, dit-il, sa » fierté m'a-t-elle laissé ignorer ses peines et

» ses malheurs? A-t-il pu croire que j'aie oublié
» tout ce que je dois à son père? Ce que je
» possède n'est-il pas le fruit de ses bienfaits?
» La richesse et les faveurs de la fortune ne
» m'ont pas rendu ingrat. Quelle honte pour mes
» vieux jours de vivre dans l'abondance, lorsque
» le sang de mon généreux maître languit
» dans le besoin! Remercions, ma chère Paulowna,
» remercions le ciel du bonheur inespéré
» de pouvoir acquitter notre dette; nous
» avons des capitaux au delà de ce qu'il nous
» en faut; quel plus noble usage que de les
» employer à secourir promptement le comte,
» et à le rétablir dans l'héritage paternel? »

La vertueuse compagne de Martinoff partage cet élans de reconnaissance; elle applaudit, elle presse sa détermination, mais ils conviennent tous les deux, par un raffinement de délicatesse, de n'agir qu'avec le plus grand secret, parceque, se disaient-ils, les bonnes actions que l'on publie perdent de leur prix, lorsqu'on les soumet à l'épreuve de l'orgueil et de l'amour propre. Quelle sublimité de sentimens! Qu'il est rare de voir la main, qui vient au secours des malheureux, se cacher à l'admiration et à la reconnaissance!

Pendant leur séjour à Odessa, Martinoff et son épouse s'étaient intimement liés d'estime

et de confiance avec un pieux ecclésiastique nommé Mikaël, dont ils avaient éprouvé la vertu et le sincère attachement; ils lui communiquèrent leur projet et le prièrent d'être l'instrument de leur bienfaisance, de manière à ne pouvoir être découverts. Le ministre de Dieu accepta avec joie cette sainte mission, et sous le prétexte d'aller visiter ses frères de Moscou, il partit muni des sommes nécessaires et crédits suffisans pour accomplir une œuvre si belle; on lui donna pour compagnon du voyage un fidèle cosaque depuis long-tems attaché au service de la maison, aussi intelligent que discret et sûr; il s'appelait Solikow; il devait agir en public, il ne pouvait être remarqué.

Parmi les peuplades errantes sur les steppes du Don la nature a produit des hommes simples, robustes et guerriers, qui joignent à un mâle caractère et à des mœurs encore rudes les sentimens les plus généreux et une constance d'attachement pour leurs maîtres, que le tems, ni l'intérêt ne peuvent leur faire oublier: aussi dévoués au service du Czar, que soumis et affectueux envers leurs seigneurs, une fois admis comme domestiques, ils sont incapables d'ingratitude, ou d'abandon.

Ce ne sont pas des serviteurs dans le genre de nos Européens; ce sont des véritables amis,

irrévocablement liés aux familles, qui les ont pour ainsi dire adoptés. Voilà pourtant ces hommes qu'on nous peint comme des sauvages cruels et féroces.

Dès que Mikaël et Solikow furent arrivés à Moscou ils se procurèrent un notaire de confiance, auquel ils donnèrent la commission de racheter le domaine du comte après s'être assurés de sa promesse qu'il agirait avec le plus profond mystère, et comme s'il en eût été chargé par le comte lui-même. En Russie les officiers publics, auquels sont confiés les secrets et les intérêts de famille, sont des hommes d'honneur et de probité, dont le ministère a quelque chose de sacré, dont la parole vaut autant qu'un contrat solennel; d'une discrétion à toute épreuve, d'une conscience, qui ne s'ouvre jamais ni par intérêt, ni par complaisance.

Quel contraste dans les pays de la grande civilisation! Le notaire exécuta fidellement son mandat; les biens du comte furent rachetés avant le terme, au grand étonnement de l'acquéreur et du public; il sollicita aussi pour la belle Georgina une place dans la maison impériale de S. Petersbourg, ou les demoiselles des nobles et de la haute bourgeoise reçoivent une excellente éducation; il fit le dépôt des sommes nécessaires pour son entretien, et

lorsque tout ce mystère de bienfaisance eut été achevé, Mikaël, ayant largement acquitté les soins et les services de l'homme vertueux qui l'avait si bien secondé, repartit pour Odessa, après avoir exigé le serment du notaire de garder un secret inviolable.

Quelle douce ivresse pour Martinoff et pour Paulowna lorsqu'ils embrassèrent au retour le vénérable ecclésiastique et le fidèle cosaque; fiers et satisfaits d'avoir rempli leurs intentions, ils pleuraient de joie; ils se félicitaient de l'heureux emploi de leur argent; ils renouvelaient chaque jour leurs pures jouissances par la noble satisfaction d'une œuvre faite sans aucune publicité; ils la regardaient comme un devoir. Cette action généreuse eut son prix; malgré que pour l'accomplir Martinoff eût considérablement diminué les fonds de son commerce, ses affaires marchèrent de prospérités en prospérités, et en peu de tems des bénéfices considérables rétablirent sa fortune au delà de son premier niveau.

Le comte Pierre était à l'armée du Caucase lorsqu'il apprit que ses domaines avaient été rachetés, et que sa fille venait d'être placée en éducation dans une maison impériale; il ne douta pas que l'auteur mystérieux de ces bienfaits ne fût le magnanime Czar, et dans l'élans de

sa gratitude il s'adressa au ministre de la guerre pour mettre aux pieds de S. M. l'hommage des sentimens, dont toute son ame était pénétrée. « Comment, disait le comte, » dans sa dépêche, pourrai-je jamais acquitter » les dons généreux de mon auguste souverain? » Ce n'est qu'en lui consacrant ma vie entière, » en versant tout mon sang pour la défense » du trône et pour sa gloire! »

Il tint parole; car peu de jours après le départ du courrier, porteur de ses remercimens, un parti de montagnards circassiens ayant fait une irruption au delà des rives du Kouban, le comte demanda à marcher contre eux, et surpris dans une embuscade tomba percé d'un coup mortel en prononçant le nom de Georgina et victoire.

L'empereur reçut à peu de distance la lettre de ce guerrier et la nouvelle de sa mort; sa surprise fut extrême, lorsqu'il apprit que ce brave s'était immolé pour lui montrer sa reconnaissance dont il n'était que trop indigne; il regretta vivement la perte de cet officier, il se reprocha de s'être montré trop sévère, s'étant aperçu par l'action glorieuse, qui venait de terminer ses jours, que le comte n'avait pas dégénéré de ses nobles ancêtres; il se promit d'en récompenser sa fille, de veiller

sur elle, de lui tenir lieu de père; mais il éprouva une vive curiosité de connaître la main bienfaisante qui persistait à rester inconnue. Il ne cessait de répéter aux courtisans admis dans sa familiarité: « Si parmi les hommes puissans, » la sensibilité du cœur ne se manifeste pas » toujours en faveur de ceux, que le sort aban- » donne, il est encore bien plus rare que ce » sentiment soit exempt de vanité, et que celui, » qui fait une belle action, ait la modestie de » ne pas la publier. »

Malgré la puissance du monarque, ses recherches furent infructueuses; Martinoff et ses confidens gardèrent un silence absolu, et le notaire, qui avait fait le rachat, tint son serment: interrogé d'ordre de l'empereur il répondit respectueusement qu'un inconnu lui avait confié des sommes considérables au nom du comte Pierre pour les employer à récupérer ses biens, et à l'éducation de sa fille, et que depuis lors il ne l'avait plus revu.

L'ange tutélaire, qui veillait sur la jeunesse de Georgina, ne la perdait jamais de vue; chaque année le directeur de son pensionnat recevait par la poste secrète de la capitale les sommes nécessaires à son entretien, sans aucune autre indication, que l'usage auquel étaient destinées: rien n'était plus facile au moyen des papiers

roubles, qui dans l'empire russe sont en circulation au pair de la monnaie. Aucun établissement aussi n'est mieux ordonné que celui de poste secrète de S.t Petersbourg; là le secret est sévèrement respecté, et le moindre des sujets peut être assuré de faire parvenir, par ce canal, ses avis, ses demandes et ses réclamations à l'empereur.

Plusieurs années s'étaient déjà écoulées, et Georgina, aussi fraîche que la rose, aussi vive et spirituelle que les Graces, était parvenue à cet âge heureux, où l'on éprouve le besoin d'aimer. Un jeune colonel de la garde impériale, le prince Dalidoff, la vit et conçut pour elle une forte passion; le czar en fut informé; il unit les deux amans, et les combla de ses dons.

Martinoff était régulièrement informé d'avance de tout ce qui intéressait le sort de la jeune comtesse: prévoyant l'époque de son mariage, il s'était occupé à lui ménager une surprise, faite pour toucher tendrement son cœur. Sa mère, l'infortunée Nathalie, s'était trouvée réduite à la détresse de vendre ses bijoux et joyaux de famille pour appaiser les créanciers les plus criards; un juif polonais, ayant spéculé sur l'infortune, chercha à les revendre, et Paulowna, favorisée plus tard par un hasard heureux, en fit l'acquisition d'un Arménien,

8

qui faisait les voyages de Moscou à Constantinople par Odessa. Ce marchand était en relation avec Martinoff; il les lui montra, et celui-ci n'eut pas de peine à reconnaître les diamans, qui avaient appartenu à la famille du comte Alexis; il pria son ami de les céder à Paulowna avec quelque bénéfice, et dès ce moment on les mit en reserve pour le présent de nôces de Georgina.

Lorsque ce généreux couple apprit que le prince Dalidoff allait serrer les nœuds d'un hymen si bien assorti, il se hâta de faire partir à tems son cosaque de confiance, auquel il remit les bijoux, avec l'instruction de se rendre en toute diligence à S.t Petersbourg, et de faire parvenir son présent à l'illustre épouse le jour même de son mariage; mais de manière à ne pas laisser percer de quelle part il venait.

L'affectueux Solikow était fait pour bien remplir sa mission; il avait entendu souvent Paulowna, sa bonne maîtresse, dire à son époux: « Quel bonheur pour nous, mon digne ami, » de pouvoir envoyer ces riches parures à la » fille, à l'unique héritière de notre ancien » seigneur; comme son sein va battre de sur- » prise et de joie lorsqu'elle reverra ces » précieux ornemens de ses ayeules; lorsque » elle se parera avec la croix de diamans de

» sa mère, avec le collier de rubis, que porta
» la digne épouse du comte Alexis; lorsqu'elle
» baisera le portrait enrichi d'émeraudes de cet
» illustre boyard, notre bienfaiteur »!

Il avait vu couler leurs douces larmes et son cœur attendri s'était promis de prendre part à ces pures jouissances.

Le moment ne tarda pas d'arriver; les nobles époux venaient de prononcer aux pieds des autels le serment mutuel de s'aimer toute leur vie : le palais du prince avait réuni sous les lambris dorés les parens et la foule des nobles conviés, empressés à leur offrir leurs vœux et leurs sincères hommages; déjà on s'était assis à la salle du festin, ornée de guirlandes et des roses de l'hymen, lorsque le portier vint avertir qu'un inconnu à longue barbe, et se disant commissionnaire, avait déposé dans sa loge un panier élégant avec cette adresse: *à l'illustre petite fille du comte Alexis le jour de ses nôces*, et qu'il s'était éloigné aussitôt sans donner aucune autre explication; c'était Solikow.

La curiosité des convives est vivement piquée: on fait à l'instant apporter le panier; l'épouse l'ouvre; quelle est la surprise générale en trouvant au milieu des fleurs un superbe écrin, qui contient des bijoux magnifiques! Le portrait du comte Alexis placé au milieu ne tarde pas à faire

connaître aux parens de Georgina que c'étaient les joyaux de la famille. Elle baise plusieurs fois ces dons précieux, qui lui rappellent tant de nobles et de touchans souvenirs, et les montrant à son époux également attendri; « Qui peut me rendre, dit elle, ces gages » d'amour dont la rigueur du sort m'avait » privée? Quel est le génie bienfaisant et » tutélaire, qui toujours invisible veille autour » de moi et me poursuit de sa générosité? » Pourquoi se cacher ainsi à ma reconnaissance » et me priver du plaisir délicieux de la lui » exprimer? Serait-ce un ange consolateur de» scendu du ciel pour effacer jusqu'aux dernières » traces des malheurs, qui ont poursuivi mon » enfance? Oh combien je serais heureuse si » je pouvais parvenir à soulever le voile, » qui couvre ce mystère d'amour! » En disant ces mots elle est saisie d'un profond attendrissement, et, se jetant dans les bras du prince, son doux regard lui exprime ce que sa bouche ne peut achever. L'assemblée partage le même enthousiasme de tendresse et d'admiration; l'heureux possesseur de Georgina et tous les convives jurent par S.t Alexandre Newski de n'épargner aucune recherche pour monter à la source de ce nouveau bienfait.

On soupçonna d'abord l'empereur; mais l'auguste czar fit connaître que ce riche présent ne venait pas de lui; étonné lui-même d'une vertu, qui persistait à se cacher d'une manière si délicate, il ordonna au chef de la police de l'empire de ne rien épargner pour découvrir un pareil prodige, et il fit promettre des récompenses à ceux, qui feraient des révélations, ou en donneraient des indices.

On s'adressa long-tems sans succès à tous les bijoutiers de l'empire et même des principales cités étrangères; enfin le juif polonais, qui avait acheté les diamans de la comtesse Nathalie, indiqua le marchand arménien, auquel il les avait revendus, et celui-ci nomma Martinoff.

Le czar fut saisi d'une noble admiration en apprenant toutes les circonstances, qui avaient accompagné le sublime procédé du généreux négociant d'Odessa: il s'étonna qu'un homme, sorti des derniers rangs de la société, eût nourri des sentimens si rares et si élevés; il ne voulut pas qu'une si haute vertu resta sans récompense. « Partez, dit il, au prince Dalidoff, faites le » voyage d'Odessa avec votre sensible épouse; » que le nom de son bienfaiteur soit proclamé » par elle comme le plus généreux des mortels; » apportez-lui de ma part le gage de ma bien- » veillance impériale; ce sont des lettres de

» noblesse et un brevet de conseiller de commerce, que je vous charge de lui remettre
» en présence des négocians assemblés. Je
» veux que cette juste récompense serve
» d'encouragement et d'exemple à tous mes
» sujets ».

Il serait inutile de dire avec quel tendre empressement le prince et Georgina se hâtèrent de remplir les intentions de S. M. Pendant le voyage, leurs vœux impatiens accusaient de lenteur les rapides chevaux; leurs ames reconnaissantes s'impatientaient de la longueur de la route. Qu'il fut heureux le jour, ou la petite fille du comte Alexis et son sensible époux confondirent leurs douces larmes dans les bras de Martinoff et de Paulowna, s'enivrant de la céleste jouissance, qu'inspirent les vertus et les bienfaits! Quels transports d'amour et de gratitude! Quels témoignages réciproques des sentimens les plus délicats! C'était d'un côté une tendresse toute filiale, et de l'autre une affection toute paternelle mêlée de modestie et de respect.

Pressés par les sollicitations et les prières de Georgina, qui ne voulait plus les quitter, Martinoff se décida à faire avec elle le voyage à S.t Petersbourg. L'empereur le reçut avec la plus grande distinction et le combla d'éloges

en présence de ses courtisans; tout le monde voulait le voir; l'entière population de la capitale célébra son héroïsme par toute sorte d'hommages; son portrait se répandit avec profusion, et les Muses moscovites, dont le midi de l'Europe ne connait pas encore la douce et touchante mélodie, lui consacrèrent des hymnes d'admiration et d'amour. Les enfans de l'ancien serf ne formèrent plus qu'une seule famille avec ceux de la fille de l'ancien seigneur: toujours simple dans ses mœurs, toujours rappelant sa première origine et les bienfaits du comte Alexis, ce riche et vertueux Moscovite consacra le reste de sa vie au service de l'état: estimé du czar, vénéré par ses compatriotes, fréquenté par les étrangers distingués, qui venaient visiter les bords de la Newa, peuplés et enrichis par le génie de Pierre le Grand, tendrement chéri par ceux, qui l'avaient adopté comme un second père, il mourut comblé d'honneurs et de bénédictions dans un âge très-avancé, en portant l'estime et les regrets de tous ceux, qui l'avaient connu.

Georgina lui fit élever un superbe mausolée dans la grande cathédrale de Moscou à côté de la vertueuse Paulowna, qui l'avait précédé au tombeau; mais le souvenir de ses bienfaits et de ses nobles sentimens se grava bien mieux

dans tous les cœurs, que sur le marbre et sur l'airain.

Dans la Russie, où les hautes vertus furent toujours l'objet d'un culte public, on cite encore aujourd'hui son nom avec vénération, et lorsqu'on veut indiquer quelqu'un commet rès-bienfaisant on dit: c'est un Martinoff! Cette expression est toute sublime.

L'ÉMIR DE RHAMLA.

NOUVELLE CINQUIÈME

Grégoire Albufarge, dans son histoire des Sarrasins, traduite en latin par Pocock, et le poëte arabe du même nom citent tous les deux avec de grands éloges la noble générosité du roi de Jérusalem Baudoin I.er, qui sauva la vie et donna la liberté à la femme de l'émir de Rhamla, que le sort des armes avait fait tomber en son pouvoir, et célèbrent également l'héroïque reconnaissance de ce chef des Musulmans, lequel alla jusqu'à trahir sa religion et les intérêts de son pays pour pouvoir acquitter la dette de son cœur.

Le fait est aussi rapporté par Michaud dans son histoire des Croisades, publiée il y a peu d'années. Nous avons rempli les accessoires d'après notre imagination, en essayant de donner à ce tableau les couleurs, qui lui sont propres.

L'ÉMIR DE RHAMLA.

NOUVELLE V.

Celui, qui appela la reconnaissance le souvenir de l'ame, n'en pouvait pas donner une plus juste et noble définition. Cet élan vertueux, puisé dans les douces inspirations de la nature, exerça toujours son irrésistible empire sur les cœurs mêmes les plus sauvages et les plus endurcis, et les délices de l'amour n'égalèrent jamais ses pures jouissances.

Le fait suivant, extrait des annales de la Syrie au tems de la seconde croisade, offrira la peinture touchante de ce beau sentiment, qui exerce tant de pouvoir sur le cœur humain.

Après de grands désastres suivis de prodiges de valeur, une poignée de preux chevaliers, délivra le tombeau du Sauveur des profanations des infidèles, et le trône antique de Jérusalem devint le prix des vertus et des exploits de Godefroi de Bouillon.

Son frère Baudoin, comte d'Edesse, lui succéda: à un courage éprouvé ce prince joignait une foi vive et sincère, l'amour de l'humanité et de la justice avec l'esprit chevaleresque de son siècle.

Au retour d'une expédition contre les Arabes au delà du Jourdain, il revenait triomphant dans les murs de Solyme, lorsque tout à coup, dans l'obscurité de la nuit, il entend des cris plaintifs, qui sortaient du milieu des broussailles voisines de la route; il pousse aussitôt son cheval de ce côté, et il ne tarde pas à découvrir une jeune Musulmane étendue sur le sable, seule et abandonnée dans les douleurs de l'enfantement. C'était la belle Zedda, l'épouse chérie de Nadir, émir de Rhamla, qu'il venait de mettre en déroute. Cette infortunée, au moment où les Chrétiens avaient pénétré dans son camp, le fer et la flamme à la main, séparée de son mari, égarée par la peur, n'avait eu que le tems de s'échapper et de se cacher dans les broussailles; là, surprise par les souffrances de son état, privée de toute assistance, et la pâleur de la mort sur le front, elle se voyait exposée à périr avec l'enfant, qu'elle allait mettre au jour, si la Providence ne lui eût envoyé un secours inespéré.

Charmé de pouvoir exercer la plus noble vertu de la chevalerie, Baudoin met promptement pied

à terre, et détachant son manteau le jette sur la Musulmane, effrayée d'être tombée dans cette situation au pouvoir de l'ennemi. « Qui-» que vous soyez, rassurez-vous, lui dit le » généreux et courtois monarque, et n'ayez » aucune crainte; les chevaliers de la croix » connaissent les égards dus à votre sexe, et » ne sont redoutables que dans les combats. » La religion et l'honneur vous mettent sous » ma sauvegarde. » On accourt à sa voix, on apporte des tapis pour la défendre de l'humidité de la terre et de l'inclémence de l'air; on lui prodigue les soins les plus empressés; on place à l'entour de ce lit de douleur des femmes esclaves, qui marchaient toujours à la suite de l'armée des croisés; on la console de toutes les manières pour hâter l'instant de sa délivrance, et lorsqu'enfin la nature eut triomphé de tous les obstacles, et que l'heureux accouchement d'un enfant mâle, tendre gage de l'hymen, lui eut rendu la vie avec l'espérance, le monarque bienfaisant fait placer la mère et l'enfant sur une de ses propres litières, et ordonne qu'ils soyent transportés, avec les plus grands égards et sous bonne escorte, jusque au château de Rhamla pour consoler Nadir de sa sanglante défaite.

Que l'on juge des transports de joie de l'émir en revoyant un épouse chérie, dont il pleurait

déjà la mort, ou l'esclavage, rendue à ses embrassemens, avec le tendre fruit de son amour! Des larmes de reconnaissance inondèrent les yeux du fier Musulman, en apprenant qu'il devait ce bienfait au roi de Jérusalem, qu'il avait combattu, et croyait son mortel ennemi.

Dans l'ivresse de son bonheur il combla de riches présens les Chrétiens venus avec Zedda, et fit remercier Baudoin, en lui prodiguant les expressions fastueuses en usage parmi les Orientaux; « Je te proclame, lui écrivit le prince » arabe, le sultan chéri du ciel, le soleil » d'occident, l'ange de la victoire. Pourquoi » ne puis-je serrer ma main dans la tienne, » et t'offrir l'encens, après celui que je dois au » prophète? Hélas si ma loi m'oblige de te » combattre, que je puisse à mon tour te ren» contrer de nouveau dans nos champs en» sanglantés, trahi par le sort, et livré sans » défense au milieu des lances et des épées! » Tu me verrais alors te faire un rempart de » mes armes, et verser jusqu'à la dernière » goutte de mon sang pour sauver tes jours. Ah! » si jamais les vicissitudes de la guerre faisaient » tomber entre mes mains ta femme, tes enfans, » ou quelqu'un de tes proches, quelle serait » ma joie et ma gloire de les couvrir des par» fums les plus précieux de l'Orient, et de te

» les renvoyer parés d'ambre et de rubis! ».
Voilà comment l'emphatique Musulman exprima sa gratitude. Étrange contraste de sentimens! La haine nationale et le fanatisme religieux ne pouvaient étouffer la voix de la nature, toujours sensible aux bienfaits.

Deux ans s'étaient écoulés depuis l'aventure de Zedda, lorsque le roi de Jérusalem vit tout à coup se former contre son peuple un orage terrible, prêt à fondre sur la cité sainte : il apprit que les émirs de la Syrie venaient d'unir leurs armes à celles du soudan d'Egypte. Des rives du Jourdain aux remparts d'Ascalon les trompettes guerrières appelaient les soldats de Mahomet à l'extermination des Chrétiens. Des nuées d'Arabes, avides de pillage, couvraient les plaines, et les Sarrasins du Nil s'avançaient en masse pour franchir les montagnes arides de la Judée. L'effroi et la consternation se répandirent dans les villes et les campagnes sans pourtant diminuer le courage des croisés, accoutumés à triompher dans les plus grands périls.

Baudoin, dont la prévision égalait la bravoure, conçut le hardi projet d'attaquer d'avance et séparément ses ennemis; de surprendre d'abord et battre les Arabes, et de tomber ensuite sur l'armée du soudan avec tout l'avantage d'une première victoire.

Il assemble aussitôt ses chevaliers, leur communique sa détermination et sa confiance, et ayant fait arborer le signe adoré de la croix, il part à la tête de l'armée en comptant sur l'assistance du Ciel.

Tandis que les émirs croyaient les Chrétiens encore occupés à préparer leur défense, ceux-ci, ayant franchi les détours des montagnes, débouchèrent tout à coup dans la plaine à la faveur de la nuit, et se jetèrent à l'improviste sur les flancs de leur armée, non loin des remparts de Rhamla.

Le camp est forcé; l'épouvante et la confusion se mettent dans les rangs des infidèles, et les Arabes, se débandant de toutes parts, livrent avec la victoire la plus complette un immense butin aux croisés. Nadir, malgré tout son courage, fut pour la seconde fois entraîné dans cette déroute. Les vainqueurs lui ayant coupé la retraite vers Rhamla il dut encore abandonner son palais, sa femme et son fils, et se sauver avec ses débris au-delà des rives du Jourdain.

La ville, ainsi délaissée par ses défenseurs et dans l'impossibilité de résister, ne tarda pas à implorer la clémence de Baudoin. Zedda, qui avait fait l'épreuve de la générosité de ce guerrier, décida les habitans de s'y confier à leur tour : elle vint à sa rencontre en tenant

dans ses bras l'enfant de l'émir. « Vous nous » avez sauvés, lui dit-elle, après une première » victoire ; vous ferez paraître aujourd'hui » la même grandeur d'ame en faveur d'une » population désarmée, des vieillards, des en- » fans, des femmes éplorées, victimes innocentes » du sort, qui a trahi nos guerriers ; votre » cœur ne sera pas fermé à nos larmes. »

Le roi de Jérusalem accorda tout a Zedda; les maisons furent épargnées du pillage, les personnes et les propriétés respectées, les mosquées mises sous bonne garde, et la femme de l'émir, reconduite dans son palais, trouva dans les nouveaux bienfaits du prince des consolations, qui adoucirent l'infortune de son sort.

Cependant sa beauté avait frappé les regards du jeune comte de Blois, aussi renommé par sa bravoure que par ses aventures galantes. Les pleurs, qu'il avait vu couler sur les lis et les roses de la Musulmane, avaient fait sur son cœur une impression dont il ne put se rendre maître. Malgré les ordres du roi il la réclama comme sa captive pour disposer de ses rares attraits.

Connaissant le caractère fougueux du prince, capable de tous les excès lorsqu'il était emporté par ses passions, Baudoin usa de prudence ; tandis qu'il paraissait vouloir se rendre à ses

désirs, il fit secrétement évader Zedda avec son fils, lui permettant d'emporter ses bijoux et ses effets les plus précieux, et prit ses mesures pour qu'elle pût rejoindre son époux en sûreté.

Le comte de Blois, trompé, éclata en menaces contre Baudoin lorsqu'il apprit la fuite de la belle Musulmane; mais ce vaillant et vertueux monarque sut si à propos employer le langage de l'honneur et de la religion, qu'il parvint à calmer son impétuosité; « Est-ce pour conquérir » des femmes, lui dit-il, que nous avons fait » marcher devant nous l'étendard de la victoire? » Eh quoi, prince; tandis que les superbes » Egyptiens s'avancent comme un torrent ora- » geux, et que les Chrétiens, vos frères, et » la cause sainte de Dieu, pour laquelle vous » avez traversé les mers, réclament la force » de votre bras, pouvais-je permettre que le » plus brave des chevaliers se laissât vaincre » par les appas d'une femme? En favorisant » son évasion j'ai voulu sauver votre gloire et » prouver aux infidèles que les chevaliers de » l'occident ne se sont armés que pour le » triomphe de la véritable foi, et pour justifier » leur devise d'honneur, loyauté et bravoure. » Marchons à l'ennemi; voilà le seul sentier, » qui soit digne de votre cœur. »

A l'instant les trompettes annoncent le départ de l'armée ; leurs sons belliqueux retentissent dans l'ame du jeune héros ; il rougit de sa faiblesse ; il jure d'en effacer la honte dans le sang des Sarrasins.

Cependant Nadir désespéré d'avoir perdu les objets de sa tendresse, par une seconde défaite, tristement assis sur les rives sablonneuses du Jourdain, fixait avec des yeux, baignés des larmes de la vengeance, les débris des Arabes, échappés au carnage, détestant la vie et maudissant la rigueur de son destin, lorsque tout à coup, à travers un nuage de poussière que le vent brûlant du midi poussait vers les bords arides du fleuve, il apperçoit venir de son côté une troupe désarmée, parmi laquelle on distingue plusieurs femmes ; « Ce sont peut-être des » pèlerins, dit-il, qui ont pris cette route dé- » tournée pour se rendre à Jérusalem. Mahomet » nous les envoie pour venger, par leur sang » et par leurs dépouilles, l'esclavage de nos » frères de Rhamla, l'infortune de Zedda et » l'innocence de mon fils ». Une fureur subite excite sa joie cruelle ; il s'élance sur son rapide cheval, compagnon de sa dernière fuite, et à la tête de quelques Arabes il court, le sabre en main, fondre sur la faible proie : quelle est sa surprise, en s'approchant, d'entendre un

cri d'amour lui annoncer Zedda! Le ciel lui rend pour la seconde fois une épouse adorée, un fils né et nourri au sein de l'adversité, mais toujours sauvé par la Providence. D'abord il ose à peine en croire ses yeux. Par quel nouveau miracle obtient-il le bonheur inespéré de revoir, de presser contre son cœur les objets, qui lui sont si chers? Quel plus tendre et plus doux transport en apprenant de la bouche de Zedda les détails des nouveaux bienfaits de son ennemi! « O Baudoin, s'écrie-t-il, n'es-tu » pas content de m'avoir vaincu dans les com- » bats? Faut-il encore que tu me forces à » chérir tes vertus, et à rougir de mes fureurs! » Depuis cet instant le farouche émir n'eut plus d'autre pensée, que de chercher l'occasion à pouvoir reconnaître les soins généreux du roi de Jérusalem, devenu son héros. Tout entier à cette idée, il envoit sa femme et son fils dans le château de Charan, alors regardé comme inexpugnable, et quittant les bords du Jourdain il se rend par des chemins détournés sous les remparts d'Ascalon auprès du soudan d'Egypte, où se préparaient de nouveaux combats, pour épier l'occasion favorable de faire éclater sa reconnaissance; elle ne tarda pas à se présenter.

Après la prise de Rhamla, Baudoin ne laissa qu'une faible garnison dans cette place, et

marcha avec toutes ses forces pour livrer bataille aux Egyptiens. Il les trouva retranchés dans une forte position, le dos appuyé aux montagnes, les flancs défendus par deux torrens, et leur ligne couverte par des abatis, qu'on ne pouvait forcer sans témérité.

Le premier choc des Chrétiens fut terrible; leur impétuosité força d'abord les obstacles, et culbuta l'avant-garde des Sarrasins; mais les bataillons placés derrière les retranchemens tinrent ferme, et résistèrent à toutes les charges; alors la défense devint aussi opiniâtre que l'attaque: on se battit corps à corps, on fit de part et d'autre des prodiges de valeur; mais dans cette mêlée prolongée les croisés inférieurs en nombre, et attaquant à découvert, perdirent l'élite de leurs plus braves guerriers. Le duc de Bourgogne et le comte de Blois, tombent percés de coups à côté du roi de Jérusalem; d'autres chefs, qui veulent les venger, éprouvent le même sort; Baudoin lui-même, couvert de sang et de poussière, est forcé de céder le terrain devant les flots impétueux de l'ennemi, qui s'élancent de tous les côtés, le pressent et l'environnent; la faulx du trépas moissonne tous ceux, qui s'obstinent à défendre l'étendard sacré; la perte de cette enseigne de la victoire devient le signal d'une déroute complette;

alors le monarque, connaissant combien sa conservation est nécessaire aux débris de son armée, abandonne ce funeste champ de bataille, et se confiant à la vîtesse de son cheval est assez heureux pour échapper au vainqueur en se cachant au milieu des hautes bruyères, dont la plaine est couverte. Il y passa une nuit affreuse, pendant laquelle les cris déchirans des blessés, et les transports de joie des impitoyables Sarrasins enfoncèrent dans son ame les traits d'un désespoir, que la seule voix de la religion put contenir.

Tout à coup des colonnes de flamme s'élèvent autour de lui : l'ennemi pour couper aux fuyards toute retraite avait mis le feu aux bruyères ; un horrible incendie, excité par le vent dévastateur de la Syrie, ne tarda pas à inonder la plaine ; forcé de quitter sa retraite, Baudoin invoqua l'assistance du Ciel, et traversant cet espace embrasé au milieu des tourbillons de fumée, dont l'air était obscurci, il parvint enfin, après avoir couru les plus grands périls, à gagner les remparts de Rhamla.

La terreur et la confusion régnaient déjà dans cet asyle naguère retentissant de son triomphe ; maintenant, vaincu et poursuivi par un ennemi victorieux, comment pourra-t-il lui résister dans une cité musulmane avec une

poignée de soldats découragés? Il se préparait pourtant à lui vendre chérement sa vie, prêt à recevoir la palme du martyre, lorsqu'on vient lui annoncer qu'un Arabe s'est présenté à une des portes de la cité, et demande à lui parler en secret; c'était Nadir. Après la déroute des Chrétiens, il avait couru sur les traces de son bienfaiteur, déguisé en simple soldat, pour le sauver, ou pour périr avec lui: ayant appris que Baudoin était parvenu à se jeter dans Rhamla, il ne venait pas pour resaisir son domaine, mais pour acquitter sa reconnaissance, en le tirant à son tour d'un pressant danger. Conduit devant le monarque, « Prince, lui » dit-il, en portant la main sur son cœur, » reconnais en moi Nadir, l'ancien maître de » cette forteresse, conquise par tes armes, » mais que ton courage ne peut plus défendre: » quelques jours suffiront pour te priver de » ce dernier refuge, et le terrible soudan » a juré sur l'Alcoran, que ta tête exposée » sur ces remparts serait l'odieux gage de son » triomphe: moi, je suis venu seul, non pour » insulter à ton infortune, mais pour obéir à » la voix du glorieux prophète qui dit: sois » deux fois généreux envers le généreux et » bienfaisant envers le bienfaisant. Deux fois » tu sauvas mon épouse et mon fils, que le

» sort inconstant des combats avait mis en tes
» mains; tu épargnas du pillage ces habitans;
» tu respectas nos mosquées et le palais de
» mes ayeux ; tes vertus ne doivent pas rester
» sans récompense ; apprends donc que mon
» cœur est aussi noble que le tien ; qu'au
» mépris de ma propre loi j'ai tout bravé
» pour t'offrir un moyen sûr de préserver ta
» tête royale, et te dégager de tout péril ».

Alors il lui confie que dans le souterrain de son palais il existe une secrète issue par laquelle on peut aboutir dans la plaine et arriver non loin des remparts d'Asur, capables de soutenir un long siège et de lui donner le tems de réorganiser son armée ; il lui propose de l'accompagner avec les siens et de s'associer à tous les risques de cette entreprise, et, pour gage de sa foi, il invoque le souvenir des bienfaits qu'il a reçu.

Muet d'étonnement le prince lui tend la main en signe de confiance ; ses regards pénétrans ont lu la sincérité de l'émir dans l'expression de son cœur ; l'impérieuse nécessité lui commande de se tirer du mauvais pas, où la perte de la bataille d'Ascalon a réduit lui et le peu de Chrétiens échappés du carnage ; il renaît à l'idée de pouvoir voler au secours de la cité sainte et à la défense du tombeau du Sauveur;

il fait avec prudence tous ses préparatifs d'évasion, en réunissant les Chrétiens capables de le suivre; il prend toutes ses précautions pour bien se défendre, dans le cas de quelque piège, et accepte l'offre généreuse du reconnaissant époux de Zedda.

Le jour touchait à son déclin; autour des murailles de Rhamla on entendait les cris barbares des Sarrasins demander l'heure de l'assaut pour s'abreuver de sang et de pillage; on appercevait, à l'aide de leurs feux allumés, leurs bataillons impatiens s'avancer près des fossés et préparer les échelles et les machines de guerre. « Hâtons-nous de partir, dit l'émir; » un plus long retard pourrait vous être funeste; » demain le soudan vous cherchera envain; » sa fureur sera trompée ». On allume plusieurs flambeaux; on descend en silence dans l'obscur caveau; on traverse des longs corridors humides, que l'art construisit dans les flancs de la colline, où s'élève Rhamla; ils semblent s'enfoncer vers les entrailles de la terre, mais ils aboutissent à une poterne, distante dans la plaine à une demi-lieue de marche; une porte de fer s'ouvre enfin devant les Chrétiens; ils commencent à respirer un air plus pur, à entrevoir la clarté du ciel jusqu'à ce que enfin ils gravissent avec les échelles, dont ils s'étaient munis, un puits,

aboutissant au milieu d'un champ de palmiers, où ils se reconnaissent sur la route d'Asur.

Lorsqu'ils sortirent du souterrain le ciel était horriblement noir et sillonné par de longs éclairs ; le soufle d'un vent orageux roulait devant eux des tourbillons de sable, et les vagues de la mer, peu éloignée, poussaient d'affreux mugissemens. « Cette tempête, dit » Nadir, est heureuse pour vous dérober plus » sûrement à vos ennemis ; les houris, protec- » trices des bonnes actions, accompagneront » le restant de votre route ; au soleil naissant » les tours et les minarets d'Asur vous offriront » les approches d'un asile assuré. »

On marcha toute la nuit dans l'obscurité en traversant avec peine des sentiers bourbeux, que la pluie rendait difficiles ; mais le danger donne des ailes, et la noble résignation du roi, suivant à pied en silence les traces de l'émir, électrisait le courage et les forces de ses compagnons d'infortune. Enfin l'orage se dissipa, et les premiers rayons du jour offrirent aux regards impatiens des Chrétiens les remparts de la ville désirée couronnant à peu de distance les rivages ombragés de palmiers, qui s'ouvrent en demi cercle au couchant de la Syrie, et repoussent les flots brisés d'une mer souvent orageuse. Tout à coup Nadir se retourne et

tendant la main à Baudoin « Tes dangers sont » finis, lui dit-il ; voilà les murs, qui doivent » te sauver, et ouvrir ton cœur à l'espérance. » Heureux d'avoir acquitté la moitié de ce que » je te dois, je ne demande, en retour, que » de me garder un profond secret ».

Il tire alors de son sein une aigrette d'émeraudes, la présente au monarque, au nom de Zedda, et le conjure d'en orner son casque, comme un souvenir de gratitude, en ajoutant : « C'est un talisman précieux, dont sa mère » lui fit présent le jour de notre hymen; elle » le portait quand ton ame s'ouvrit à sa douleur » non loin des rives du Jourdain ; elle l'avait » caché dans sa chevelure le jour que, devenue » ta captive dans Rhamla, conquise par tes » armes, tu sauvas son honneur et la rendis » à mes embrassemens. Conserve pour ta propre » défense ce signe de bonheur; il te reconduira » à Jérusalem, et si jamais l'intérêt de ta gloire, » hélas! te ramenait dans les périls des com- » bats, il pourra sauver ta tête du glaive ter- » rible des Musulmans! ».

A ces mots il se jette dans les bras du prince, le presse plusieurs fois contre son cœur, et sans lui donner le tems de répondre il s'éloigne rapidement et s'enfonce dans les broussailles voisines, en laissant le roi et les chevaliers muets de surprise et d'admiration.

Le soleil alors était arrivé vers la moitié de sa course, et à l'horreur d'une nuit orageuse et cruelle avait succédé une journée riante et délicieuse. La troupe fugitive ne tarda pas d'arriver aux portes d'Asur ; dès qu'on eut reconnu le roi de Jérusalem et les débris de ses guerriers, le peuple, auquel la renommée infidèle avait apporté le bruit de sa mort, avec les détails des désastres d'Ascalon, se livra à tous les transports de sa joie : on attribua sa conservation à un miracle ; on l'entoura d'acclamations, et après avoir remercié le Ciel de l'avoir rendu à son amour, tous les cœurs, rassurés par son auguste présence, s'ouvrirent à l'espoir d'un meilleur avenir.

Dans l'intervalle les Sarrasins s'étaient précipités dans Rhamla, le fer et la flamme à la main, étonnés de ne rencontrer aucune résistance ; ils cherchent envain leurs victimes ; ils ne trouvent qu'une populace désarmée, qui fait entendre les cris d'Allah ! Allah ! en signe de réjouissance, et qui partage leur surprise de ne plus voir un seul Chrétien. Toutes les perquisitions sont inutiles ; le farouche soudan, trompé dans son espoir barbare, attribua cet événement extraordinaire à la magie, et, dans son aveugle fureur, il fit égorger plusieurs centaines de misérables juifs, que la haîne et

le mépris des Musulmans accusèrent d'être les auteurs du sortilège.

Dès qu'on apprit à Jérusalem que le roi était sauvé, on passa de la consternation à l'espérance ; le courage se ranima, et bientôt dans toutes les cités chrétiennes de la Palestine et de la Syrie une levée de boucliers mit l'infatigable Baudoin en état de réparer ses pertes. Son premier soin fut de voler au secours de Iaffa, menacée par les armes victorieuses du soudan ; il le surprit non loin des remparts de cette ville, et après un combat opiniâtre, dans lequel quatre mille de ses plus braves guerriers mordirent la poussière, il le força à demander la paix, et lui fit un pont d'or pour rentrer en Egypte avec le reste de son armée.

Cette éclatante victoire sauva le royaume de Jérusalem d'une ruine, qui paraissait inévitable: Nadir zélé partisan de la loi du prophète en pleura de rage ; il s'accusait en secret d'avoir trahi les intérêts de sa cause, en même tems qu'il s'applaudissait d'avoir rempli un devoir sacré. Contraste sublime, qui dans l'ame ardente d'un Arabe excitait tour à tour les fureurs du fanatisme et les élans d'une vertu généreuse! Il jura de faire tous ses efforts pour s'acquitter de son devoir envers les siens, sans renoncer à ses sentimens envers le bienfaiteur de Zedda.

Rentré dans la cité sainte, Baudoin s'empressa de proposer aux émirs de la Syrie de partager les bienfaits de la paix, qu'il venait d'accorder au soudan d'Egypte ; il était tems, disait-il, de respirer après tant de combats, et la loi du Christ conseillait la douceur et la modération après un triomphe si inespéré. Au moment qu'il se flattait de réussir, l'orgueil présomptueux du fameux Tancrède, du fier Josselin de Courtenay et de Boëmond, prince d'Antioche, ralluma un funeste et terrible incendie. Ce dernier surtout, aussi connu par l'imprudence de son courage, que par ses aventures romanesques, revenu à peine d'une longue captivité, où l'avaient entraîné ses amours pour la femme de l'émir de Charan, ne voulut point entendre parler de paix ; il fit partager ses ressentimens et sa soif de vengeance aux deux autres princes ses partisans, et ceux-ci, au mépris d'une trêve qu'avait conclue le roi de Jérusalem, déployèrent leurs bannières et marchèrent contre la forteresse, où la dame de Boëmond se trouvait enfermée, pour en faire la conquête à tout prix. Cette violation de la foi d'un traité, juré de part et d'autre, enflamma de courroux tous les Musulmans de la Syrie, et surtout les Arabes, ennemis implacables des Chrétiens ; on s'indigna de la trahison et un

cri formidable de guerre retentit du fond du désert jusqu'aux rivages de la mer.

Charan était le pays natal de Zedda; ses parens l'avaient accueillie lorsque Nadir son époux avait été rejoindre le soudan sous les murs d'Ascalon; ils étaient à leur tour menacés d'un grand péril; les liens du sang, l'amour national, l'intérêt de sa religion, outragée par une perfidie, enfin la crainte de voir Rhamla nouvellement assiégée, si les croisés s'emparaient de ce boulevard de la Syrie, décidèrent l'émir à solliciter le secours du sultan de Moussoul, en lui faisant les offres les plus avantageuses.

Ce prince, dévoré d'ambition et de la soif d'étendre son empire, ne demandait pas mieux que d'avoir un prétexte pour se jeter sur la Syrie, dont il convoitait la conquête; réuni aux Arabes, sa puissance devenait formidable et le succès n'était plus incertain; il appelle aux armes ses nombreux guerriers; il entraîne à sa suite les princes de la Mésopotamie ses tributaires, et bientôt des nuées de Barbares s'élancent des rivages de l'Asie, comme un torrent impétueux, que rien ne peut arrêter.

A l'approche de ces masses redoutables le prince d'Antioche se hâta de lever le siège de Charan, et de se replier sur la Palestine, en envoyant messages sur messages au roi de

Jérusalem pour qu'il vînt le secourir de ses armes. Baudoin avait vu avec un mortel déplaisir la conduite déloyale des princes, et son autorité méconnue pouvait les punir d'avoir fermé leurs oreilles à ses exhortations et à ses conseils; mais il ne s'agissait plus d'une querelle particulière; le sort de tous les Chrétiens de la Palestine se trouvait compromis, et si les bannières des trois guerriers venaient à succomber, l'ennemi n'aurait pas manqué de compléter sa victoire par l'extermination totale des Francs. Forcé de renoncer à la paix par ces considérations importantes, il réunit toutes ses forces disponibles, et quittant, non sans un funeste pressentiment, la ville sainte, il courut à marches forcées se joindre aux troupes de Boëmond, de Josselin et de Tancrède, au moment qu'ils étaient déjà serrés de près par celles du sultan, précédées par une innumérable cavalerie. Si la voix de Baudoin eût été écoutée on aurait pu éviter le combat, se tenir sur la défensive, et ruiner en détail l'armée indisciplinée des Sarrasins; les mesures, qu'il avait prises dès son arrivée, défiaient tous leurs efforts; mais les princes, accoutumés aux actions éclatantes, et trop confians dans leur bravoure, repoussèrent les conseils du roi, et voulurent tenter le sort d'une bataille.

Rien d'abord ne leur résiste ; ils enfoncent les rangs ennemis ; ils se jettent au milieu des bataillons ouverts des infidèles ; ils les poursuivent sans précaution, et se laissent emporter par un aveugle courage ; envain Baudoin ordonne aux chefs de marcher en masse et de ne pas se séparer ; sa voix se perd dans le tumulte et les cris du carnage. Cependant des troupes fraîches débordent les flancs des Chrétiens en poussant d'horribles clameurs, et enveloppent les téméraires, qui déjà se flattaient de la victoire ; les Sarrasins cessent de fuir et les forcent à leur tour de céder le terrain ; dans ce péril une lutte s'engage entre les guerriers de Moussoul et ceux du prince d'Antioche ; le roi de Jérusalem pousse au plus fort de la mêlée, pour essayer d'assurer au moins leur retraite ; mais son cheval percé d'un coup de lance s'abat et le renverse dans un fossé ; entouré aussitôt par les Arabes, qui poursuivaient son escadron, il est forcé de se rendre prisonnier avec Courtenay, tandis que Boëmond et Tancrède, ne pouvant plus résister au nombre, abandonnent ce combat inégal, qui se termine par le massacre presqu'entier des Chrétiens. Les deux paladins eurent le bonheur de se faire jour à travers les lances ennemies et de se sauver à Antioche, n'amenant avec eux que dix cavaliers. Les Arabes conduisirent les deux prisonniers à Bagdad.

La défaite des Francs et la captivité de Baudoin comblèrent Nadir d'une double joie; « Mahomet sois loué, s'écria le Musulman; la » perfidie des Chrétiens a reçu son juste châ» timent, et tu m'offres en même tems l'heu» reuse occasion de rendre pour la seconde » fois au protecteur de Zedda ce qui peut » m'acquitter entièrement envers lui. »

Son premier soin est de prendre sous sa sauve-garde tous les Chrétiens, que les Arabes sous ses ordres avaient épargnés, surtout les femmes et les enfans, enlevés aux environs après la victoire. « Baudoin, dit-il, épargna » ceux de Rhamla; les enfans du prophète se» ront-ils moins généreux? » Il s'occupe ensuite de préparer la rançon de l'illustre prisonnier; Zedda, qui partage les sentimens de gratitude aussi vivement que son époux, vend toutes ses pierreries et ses bijoux pour mieux tenter la cupidité du calife de Bagdad, et l'un et l'autre réussissent enfin, après une heureuse négociation, à se faire remettre le roi, étonné de sa prompte délivrance.

On le conduisit au château de Rhamla; l'émir voulut le recevoir en présence de son divan; « Prince, lui dit-il avec une noble fierté, » après t'avoir délivré du glaive du soudan » d'Egypte, je viens encore de briser tes » fers; nous voilà quittes; n'attends plus rien

» désormais de ma reconnaissance : deux fois tu
» sauvas les jours et la liberté de ma femme et
» de mon fils, deux fois j'ai sauvé les tiens ;
» maintenant tu n'es plus à mes yeux que
» l'ennemi de ma religion et de mon pays ;
» dégagé de toute obligation envers toi, je
» serai dorénavant aussi empressé à te combattre,
» que je me suis montré ardent à te prouver
« ma reconnaissance. »

Nadir tint parole ; à peine Baudoin avait rejoint les murs de Jérusalem, qu'il poussa un nouveau cri de guerre contre les Chrétiens ; remporta sur eux plusieurs avantages signalés, et trouva enfin une mort glorieuse sous les remparts de la cité sainte, où l'avait entraîné sa redoutable audace. Ce monarque lui fit élever un tombeau dans le champ des palmiers, que les habitans appelèrent ensuite le champ de la reconnaissance. Il ne tarda pas de le suivre au tombeau, épuisé par ses fatigues guerrières et navré de chagrins, à la suite des pertes et des dissentions survenues entre les principaux chefs des croisés, qui déjà préparaient la ruine du royaume. Les sentimens de Zedda étaient d'une autre nature ; elle n'avait pu effacer de son souvenir les nobles vertus de Baudoin, ni partager le retour de la haine de son époux contre les Chrétiens ; le flambeau céleste de leur

religion avait lui au fond de son ame douce et sensible ; après avoir payé son tribut de larmes sur la tombe de Nadir et du roi, elle abjura les erreurs de l'Alcoran, et s'enferma dans le monastère des sœurs hospitalières de Jérusalem, où elle vécut encore plusieurs années dans l'exercice d'une piété exemplaire.

Les auteurs arabes et chrétiens de ce tems là, ont tour-à-tour célébré dans leurs chroniques les assauts de générosité des deux princes, supérieurs à leur siècle; ils ont jeté d'égales fleurs sur le cercueil du roi Baudoin, surnommé le Clément, et sur celui de l'émir reconnaissant, dont le nom est encore vénéré dans toute la Syrie.

On aime a rappeler ces traits sublimes d'humanité, à une époque surtout, où une farouche bravoure étouffait tous les sentimens généreux et tenait lieu de toute renommée, et où les plus beaux lauriers s'éclipsaient souvent au sein des haines de religion et de l'impitoyable vengeance. Dans tous les âges et à toutes les époques de la vie les ames sensibles ont toujours accordé un vif intérêt à ces tableaux touchans, dans lesquels la nature humaine se montre avec les couleurs douces et séduisantes, qu'elle puisa dans l'ame bienfaisante du Créateur; ils offrent un heureux contraste avec les emportemens des passions haineuses et ingrates, comme les rayons d'un beau soleil avec les sombres brouillards.

ALFRED LE GRAND.

NOUVELLE SIXIÈME

Chaque peuple eut son premier instituteur; l'Angleterre vénère la mémoire d'Alfred le Grand, dont le génie et le courage la délivrèrent du joug des Barbares, et préparèrent ses brillantes destinées.

Ce prince, avant de s'élever au plus haut dégré de gloire, éprouva tous les caprices de la fortune.

Assoverius-Menevensis, auteur contemporain, a écrit sa vie, et l'abbé Millot en a pris les principaux traits, avec lesquels il a peint cet illustre fondateur des libertés anglaises.

Nous devons à l'un et à l'autre le tableau tracé dans la Nouvelle suivante: le fond historique est positif; il n'y a de romanesque que les détails.

ALFRED LE GRAND.

NOUVELLE VI.

L'homme semble né pour l'agitation et pour le mouvement ; il se laisse bien plus séduire par le bruit des combats et l'éclat de la gloire militaire, que par le calme des vertus pacifiques. Voilà pourquoi les conquérans ambitieux, qui furent les fléaux de l'humanité, jouissent d'une plus grande célébrité que tant de princes sages, philosophes et bienfaisans, qui consacrèrent leur vie entière au bonheur des peuples.

Les bienfaits d'Alfred le Grand, qui délivra la nation anglaise du joug des Barbares, jeta les fondemens de sa puissance maritime, fit luire les premiers rayons d'une sage liberté, et prépara son élévation politique par des lois aussi justes que vigoureuses, sont peut-être moins connus que les exploits d'Alexandre et de César, ou les fureurs de Tibère et d'Attila. Cependant il suivit aussi avec gloire les sanglantes bannières

de Mars, mais il n'employa son héroïque courage que pour venger et délivrer son pays opprimé; et lorsqu'il eut cueilli les nobles lauriers de la victoire il ne songea plus qu'à faire fleurir, au sein de la paix, les palmes adorables de Thémis et de Minerve.

J'aime bien mieux chercher dans la vertu de cet illustre souverain le sujet d'un de mes tableaux, que dans les souvenirs guerriers de ceux, qui achetèrent leur funeste renommée au milieu du carnage, des larmes et des ruines. Le récit d'une gloire plus pure, en versant ainsi dans l'ame de mes lecteurs des jouissances préférables, pourra les intéresser davantage et les instruire également.

Vers le septième siècle la Grande Brétagne avait été conquise par les Saxons. Les princes de cette race belliqueuse mirent un terme aux déchiremens des guerres civiles, et fondèrent sur les débris de l'anarchie féodale un gouvernement stable, fort et protecteur.

La sagesse d'Ethelwolf, quatrième roi de cette dynastie, justifia les faveurs du sort; guerrier généreux et habile législateur, il mourut au comble des prospérités, laissant le trône cimenté par l'amour des Anglais à ses deux enfans Ethelrède et Alfred, ce dernier encore au berceau.

Tout annonçait un nouveau règne de bonheur, lorsque quelques années après une flotte formidable de pirates danois, sous la conduite de deux chefs Barbares, Gytrus et Wilman, poussés par l'avidité du pillage, débarquèrent à l'improviste sur les côtes de l'Angleterre, et se répandirent comme un torrent jusque sous les murs de Londres.

Ethelrède essaya envain de faire tête à l'orage; il n'avait pu prévoir une si brusque invasion; il n'eut d'autre ressource que de s'enfermer dans les remparts de sa capitale; mais ils ne purent arrêter le farouche vainqueur, et ayant été forcés après une résistance désesperée, il périt, les armes à la main, avec la foule des nobles guerriers accourus à sa défense.

La catastrophe de Londres répandit la consternation dans toute l'Angleterre; de nouvelles hordes de barbares achevèrent de s'emparer de tout le pays, et les deux chefs, s'étant partagés leur sanglante conquête, l'écrasèrent sous un joug de plomb.

Cependant la Providence divine, qui tôt ou tard punit les usurpateurs, avait conservé les jours du jeune Alfred. Le comte Robert de Devon un de ces rares courtisans, dont le dévouement et la fidélité ne cèdent ni au pouvoir, ni à la faveur, trouva le moyen de

sauver l'illustre orphelin, et de le cacher dans un vieux château, qu'il possédait dans les montagnes de l'Écosse. Ce pays avait conservé son indépendance : défendu par des rochers sourcilleux, garni de forêts impénétrables, coupé par des torrens rapides et des fleuves orageux, il devait moins le bonheur d'avoir conservé sa liberté à ces obstacles de la nature, qu'à l'excessive pauvreté de ses habitans. Malgré les sûretés qu'offrait cette retraite ignorée, le comte poussa plus loin sa prévoyance; il fit répandre le bruit de la mort du prince, dernier espoir de l'Angleterre, pour mieux endormir ses persécuteurs, et il ajouta des circonstances telles, que non seulement les Danois, mais encore les Anglais eux-mêmes n'en eurent aucun doute.

Le château de Devon était bâti sur les flancs du mont Chevriot non loin des bords sauvages de la Tuwend, triste séjour des frimats, des vents et des tempêtes. C'est là que le dernier rejeton du sang d'Ethelwolf, ignorant lui-même sa noble destinée, vécut plusieurs années, respecté et chéri du comte, comme son propre fils. Si dans cette solitude, occupé entièrement de la chasse et des exercices du corps, il ajouta aux forces d'une constitution vigoureuse, les soins généreux du vertueux châtelain n'avaient pas négligé d'orner son esprit des connaissances

nécessaires à sa position, de former, et d'instruire sa jeunesse à l'école de l'adversité, et d'exciter son courage au récit des malheurs, qui frappaient sa patrie, et de la déplorable catastrophe, dont il avait été le témoin.

A ces discours le prince éprouvait des transports d'indignation et de haine contre les barbares oppresseurs de ses concitoyens ; il s'étonnait que dans toute l'Angleterre il n'y eût pas un seul vengeur de ses rois légitimes et des droits outragés de la nation, et il s'écriait avec un noble enthousiasme: « O mon père! combien je serais » heureux d'éprouver mon bras pour la déli- » vrance de ma patrie et de verser tout mon » sang pour en chasser ces odieux étrangers ? » Avec quelle joie je verrais luire le jour, où » les cors sauvages de ces montagnes annon- » ceraient l'heure terrible de la vengeance! »

Malwina approuvait et partageait son courage: fille unique du comte, compagne d'enfance du jeune héros, son ame, malgré la différence du sexe, n'était pas inférieure à l'élévation de celle d'Alfred. La nature semblait avoir épuisé tous ses dons pour en faire une personne accomplie : une figure céleste, des yeux qui exprimaient la vivacité d'un esprit cultivé, une taille majestueuse, un cœur sensible et naïf se joignaient à un caractère capable des résolutions les plus

énergiques. Si elle brillait d'un côté par toutes les graces séduisantes de son âge, beauté, fraîcheur, sensibilité exquise et enjouement délicat, de l'autre elle montrait un élan naturel de vertu, auquel rien n'est impossible dans ses sublimes inspirations. Dans leurs courses journalières, à travers les forêts de noirs sapins, qui dans les montagnes de l'Écosse semblent braver la hache et le tonnerre, Alfred et Malwina ne cessaient de répéter les récits du comte, et de nourrir l'espoir flatteur d'une heureuse restauration. Lorsqu'ils poursuivaient le timide chevreuil ils disaient : nos ennemis fuiront bientôt devant les flèches vengeresses, comme la proie rapide qui se dérobe à nos coups : lorsque, suivant les traces fugitives du sanglier, qu'ils avaient percé de leurs dards, ils le trouvaient enfin étendu sans vie dans les broussailles, c'est ainsi, s'écriaient-ils avec transport, que les farouches Danois succomberont sur ces mêmes rivages, où les vomit le courroux de la mer. Cette conformité de sentiment resserrait chaque jour de plus en plus l'union de deux cœurs, que le ciel avait formés l'un pour l'autre. L'amour ne tarda pas à s'y glisser sous le déguisement d'une tendre amitié; si la pudeur réciproque avait épargné les avœux, leurs regards mutuels exprimaient au de-là ce qu'ils auraient pu se dire.

Le fils d'Ethelwolf n'était pas moins brillant que Malwina de jeunesse et de beauté; mais il était tombé dans une sombre mélancolie; son cœur éprouvait la passion la plus tendre pour cette compagne chérie, mais le respect que lui inspirait la noble fille de son bienfaiteur, dont il ne se croyait que le fils adoptif; la persuasion, dans laquelle on l'avait laissé d'avoir été recueilli dans le château comme un orphelin abandonné, lui imposaient le devoir vertueux de ne pas trahir sa reconnaissance, et d'éteindre une flamme, qu'il ne pouvait avouer; mais cependant, plus il s'étudiait à réprimer des feux jugés illicites, plus le trait qui l'avait blessé s'enfonçait profondément dans son ame; envain son imagination ardente essayait d'adoucir sa plaie par le désir de trouver dans les combats contre les tyrans de l'Angleterre l'oubli de ses peines secrètes : toutes les fois qu'inspiré par son courage il formait le dessein de s'éloigner, il ne trouvait jamais assez de forces pour quitter ce qu'il avait de plus cher au monde. Sa santé souffrit de ces pénibles contrastes, et il tomba dans un'état de langueur, qui allarma la sensible Malwina. L'amour l'avait percée du même trait; elle n'était pas arrêtée par la distance du rang; elle ne voyait que les vertus d'Alfred, qui lui tenaient lieu de noblesse et de fortune;

elle se confiait assez dans la tendresse de son père pour se flatter de le faire consentir à son bonheur. Mais les regards perçans du comte avaient aisément démêlé ce qui se passait dans l'ame des deux amans ; il jugea qu'il était tems de rompre un silence, qu'il ne pouvait plus garder sans danger, et il découvrit à sa fille le secret de la naissance du prince, que le ciel avait conservé, et confié à sa foi.

Cet aveu, auquel elle était bien loin de s'attendre, fut pour cet ange de vertu une source de peine et de plaisir ; elle sentit toute l'étendue de ses obligations et de son sacrifice ; elle promit un secret inviolable, et résolue à éteindre une passion sans espoir, elle n'envisagea plus dans son amant que le fils de son roi ; ses vœux, ses désirs, ses espérances n'eurent plus qu'un seul but, celui de voir Alfred remonter sur le trône de ses ancêtres. Son esprit tendu vers ce grand projet, auquel se liait la délivrance de la patrie, jugeait d'après ses propres sentimens que le sang d'Ethelwolf était capable de rétablir sa haute destinée, et qu'une résolution, quoique périlleuse, était préférable à l'obscurité d'un honteux repos.

Un événement, qui sur ces entrefaites vint porter l'effroi au château de Devon, lui offrit bientôt le moyen de réaliser ce que son cœur

héroïque avait conçu. Quoique depuis plusieurs années Gytrus et Wilman, après s'être partagés l'Angletrre, eussent affermi et consolidé leur usurpation, ils éprouvaient pourtant cette sombre inquiétude, qui marche sans cesse à la suite des tyrans, qui foulent aux pieds les droits légitimes: leur ombrageuse politique ne cessait de surveiller les seigneurs et barons du royaume, qui pouvaient conserver quelque crédit ou influence sur l'esprit de la nation; ils faisaient épier leur conduite par de nombreux émissaires, et n'épargnaient aucun soin pour veiller attentivement sur toutes leurs démarches.

Le comte de Devon vivait entièrement retiré de la cour; s'étant refusé à toutes les instances de Gytrus, qui voulait l'attirer loin de sa retraite, il inspira des soupçons; des espions le désignèrent comme l'ame des royalistes mécontens, ayant formé des rélations suspectes avec les Écossais voisins de ses terres; ce peuple courageux et fier de son indépendance pouvait devenir un ennemi dangereux pour peu qu'on le flattât d'être appuyé par un parti; il fallait donc se hâter de soumettre ces montagnards par la force des armes; chasser le comte de ses domaines, et le punir du dédain, qu'il faisait paraître pour la royauté fondée par la victoire.

Gytrus et Wilman réunirent leurs forces, et bientôt l'armée des Danois s'avança sur les bords jusqu'alors épargnés de la Tuwend.

Comment, hélas! résister à ces Barbares! Un vieux château délabré ne pouvait guère laisser l'espoir d'une longue défense. Les Écossais, retranchés dans leurs âpres montagnes, voudraient-ils s'aventurer au de-là de leurs rochers? Qu'allait devenir Alfred, dernière espérance de la nation, écrasée sous le joug étranger? Il est vrai que personne, sauf Malwina, ne se doutait qu'il fût encore en vie. Dévoiler cet important secret s'était exciter davantage la rage de ses ennemis, et exposer le jeune prince à une mort inévitable; la fuite paraissait impossible et la résistance inutile.

Au milieu de ces cruelles perplexités le comte eût volontiers sacrifié sa vie; mais abandonner aux oppresseurs de l'Angleterre sa fille, l'amour et l'orgueil de sa vieillesse; s'enfermer dans la tombe avec le désespoir de n'avoir pu sauver, après tant de soins, le dernier rejeton de ses souverains chéris, ces pensées déchirantes glaçaient son courage et le jetaient dans une sombre consternation.

Malwina partageait la douleur de son père, mais non pas son abattement; une inspiration divine semblait lui annoncer, que le moment

était venu pour rendre à Alfred ses illustres destinées. Tandis que celui-ci, bouillant de courage, annonçait la résolution de périr, les armes à la main, pour la défense du château, et que le noble vieillard, le pressant dans ses bras vénérables, s'efforçait de calmer ses trans ports, elle se présente tout à coup avec une épée nue à la main et la brandissant aux regards étonnés du prince: « Il n'est plus tems, dit-elle, » de garder un timide silence. Attendrons-nous » qu'un barbare ennemi ait escaladé ces faibles » tours déjà sillonnées par le tems, et que » nous soyons écrasés sous leurs ruines? Par- » donnez, o mon père, si la nécessité me force » à trahir votre secret. J'obéis à la voix du » Ciel, qui souvent, dans les plus grandes ca- » lamités, se plait à faire éclater son éternelle » justice. Prince, dit-elle alors en s'adressant » à Alfred, connaissez votre naissance. Dieu, » qui protège l'Angleterre, a conservé en vous » le sang auguste de nos rois, celui du grand » Ethelwolf et de l'infortuné Ethelrède votre » frère; voici l'instant de vous montrer digne » de vous aïeux; que ce glaive, que je vous » présente, devienne la terreur de nos ennemis » et le sauveur d'un peuple opprimé! Montrez- » vous et rallumez par votre présence l'amour » de la liberté et de nos rois légitimes, qui

» ne peut s'être éteint dans les cœurs anglais; ils
» sont les descendans de ces fiers Bretons, qui,
» pendant tant d'années, résistèrent à toute la
» puissance des Romains. Le même sang coule
» encore dans leurs veines; déployez votre
» royale bannière, vous les verrez accourir
» de toutes parts, inspirés par leur amour,
» armés par une juste vengeance. Les braves
» et terribles Écossais s'élanceront, à ce signal,
» hors de leurs forêts pour partager vos périls
» et votre triomphe; mon père et moi nous
» marcherons à vos côtés, et à défant de
» mon faible bras ma voix vous indiquera le
» chemin, qui conduit à la victoire. »

A ces mâles accens, prononcés avec un si noble enthousiasme, le comte verse des larmes de joie, et Alfred, vivement ému d'admiration et de surprise, ressent une violente secousse, qui frappe tous ses sens, semblable à la commotion électrique, qui par des ressorts invisibles produit un ébranlement subit sur celui, qui reçoit son atteinte.

« O ma chère Malwina, s'écrie-t-il, ta voix
» céleste est descendue au fond de mon cœur;
» elle me donne une nouvelle existance, elle
» m'ouvre une route inespérée d'honneur, de
» gloire et de félicité. Oui ton langage est le
» seul qui convienne au fils d'Ethelwolf; oui

» je serai digne de ta vertu : donne-moi ce » fer; reçu de tes mains il va devenir terrible; » je périrai, ou l'Angleterre sera vengée, où » tu recueilleras le prix de ton généreux at- » tachement. Mais que parles tu d'exposer tes » jours? Connais à ton tour, Malwina, connais » aussi un secret jusqu'ici renfermé dans le » fond de mon ame. Je t'aime de l'amour le » plus tendre : mon existance est irrévocable- » ment unie à la tienne. Si tu veux me rendre » invincible, consens à recevoir ma foi; sois » mon épouse chérie, comme tu as été jusqu'à » présent ma fidèle compagne. Qu'au moment » de tenter le sort des combats ton chaste » amour soit gage anticipé de la victoire; si » le Ciel protège mon courage tu partageras » le trône embelli par les Graces et rendu plus » cher par la bienfaisance; si je succombe » ton règne aura été dans mon cœur, et j'aurai » du moins, en mourant, la consolation de me » nommer ton époux! »

Il dit, et se jetant aux genoux du comte, il implore sa bénédiction; il le conjure de lui accorder la main de sa fille avant que les instrumens belliqueux aient donné le signal de la vengeance. Envain le délicat châtelain oppose ses refus, en montrant l'inégalité de cette alliance et le tems mal choisi pour la contracter;

le prince insiste, redouble ses prières et jure que ce n'est qu'à ce prix qu'il marchera contre les Barbares; que sans Malwina il est incapable de rien entreprendre; qu'elle seule peut changer et fléchir la rigueur du sort; que ses vertus la rendent digne du plus brillant diadème; qu'elle seule peut fixer son sort, et faire le bonheur de sa vie.

Le comte se trouvait dans une position à ne pas pouvoir refuser son consentement; les roses de la pudeur colorèrent les charmes de Malwina; l'aveu de son amant était trop conforme à sa secrète inclination, pour que son ame ne fut pas inondée de cette pure volupté, qu'inspire une passion vertueuse. Elle lui tendit la main avec un tendre regard, bien plus expressif que toute l'éloquence de la parole, et le soir même le chapelain du château reçut leurs sermens mutuels.

Cependant les Danois n'étaient plus qu'à quelques marches de la Tuwend. Le bruit des armes retentissait au loin dans la plaine au milieu des tourbillons de poussière, que soulevait le vent orageux du nord. Les paisibles pasteurs s'empressaient de fuir les rives désolées du fleuve, et de conduire leurs troupeaux dans les abris des montagnes; les laboureurs désertaient leurs chaumières incendiées, pour se réfugier,

avec leurs bestiaux, au fond des sauvages cavernes, ou dans l'épaisseur des forêts; et les vassaux du comte arrivaient à la hâte armés de faulx, de piques et de dards pour défendre le château, leur dernier asile.

Malwina de son côté, suivie d'un écuyer fidèle, courut demander des secours au valeureux Edgard, chef des Écossais de la frontière, qui s'empressa d'armer tous ses montagnards; d'autres exprès furent envoyés dans l'intérieur du pays pour donner le signal de la guerre et annoncer qu'Alfred, miraculeusement conservé par la Providence, allait marcher à la tête des royalistes contre les féroces Danois.

Le courage donna des ailes; Edgard ne tarda pas d'arriver au château de Devon avec ses premiers renforts; d'un autre côté tous ceux, qui aux environs détestaient le joug étranger, accoururent grossir les moyens de faire face à l'ennemi.

L'armée rassemblée sous les murs de Devon, était très-inférieure en nombre, mais surpassait celle des Barbares en dévouement et en courage. Le comte s'empressa de la réunir, et lui présentant le prince Alfred « Voilà, dit-il, le » dernier rejeton de cette famille auguste, à » laquelle l'Angleterre dut long-tems sa pro» spérité et son bonheur. Mes soins heureux

» l'arrachèrent au glaive usurpateur ; Je fis
» répandre le bruit de son trépas pour mieux
» attendre le jour de la vengeance ; mais il
» est plein de vie et digne du sang dont il
» est sorti. L'heure de notre commune déli-
» vrance à sonné, ainsi que celle de son
» triomphe ; jurons tous de seconder sa valeur,
» de vaincre, ou de mourir à ses côtés pour
» le rétablissement du trône légitime, pour la
» défense de notre religion, de nos lois et de
» notre liberté. Oui, mes amis, s'écria le prince,
» nous briserons le joug des Barbares, nous
» punirons leurs forfaits, nous vengerons, avec
» l'aide de Dieu, leurs sanglans outrages. Se-
» condés par votre bravoure nous rendrons le
» bonheur à vos familles, et à la patrie sa gloire
» et son indépendance. Alfred sera digne de
» vous. »

Il est interrompu par des transports de joie et des acclamations, qui s'échappent de toutes parts ; les moindres soldats se pressent pour admirer le noble front de leur jeune souverain, rendu à leur amour ; ils contemplent les traits chéris de celui, dont ils avaient pleuré la perte ; il reconnaissent une ressemblance frappante avec ceux du bienfaisant Ethelwolf, qui fut leur père plutôt que leur roi ; ils lui seront fidèles ; ils verseront jusqu'à la dernière goutte de leur sang

pour défendre une si sainte cause. Les chefs partagent les mêmes sentimens; ils remercient le comte de leur avoir confié ce dépôt précieux; ils applaudissent à l'inspiration de Malwina; ils approuvent sa juste récompense.

L'imminence du danger mit fin à cette scène attendrissante: il n'y avait pas de tems à perdre; l'ennemi s'approchait, et il fallait s'entendre sur les moyens d'éviter son premier choc et de le contenir.

Le conseil des royalistes s'assembla; les plus hardis voulaient marcher droit à la rencontre des Danois et se jeter dans leurs rangs en désespérés; ceux qui préféraient la prudence à l'aveugle témérité conseillaient de se tenir sur la défensive, de montrer la résolution apparente de vouloir défendre le château de Devon pour épier l'occasion favorable de se jeter sur les derrières des Barbares; de surprendre leur camp et de triompher du nombre par cette audacieuse manœuvre. Le valeureux Edgard balançait: les Écossais, disait-il, ne combattent pas autrement qu'en marchant de front sur le centre de leurs ennemis. Malwina prit alors la parole: « Illustre » guerrier, dit-elle, que j'aime le transport » d'un si beau courage! Comment ne pas espérer » la victoire lorsqu'on est décidé à porter de » si terribles coups; mais pourtant veuillez

» pardonner à mon zèle, si je me hasarde à
» donner un avis contraire ; gardons notre
» désespoir pour dernière ressource, sans né-
» gliger aucun des avantages de notre position.
» J'ai souvent accompagné le prince dans ses
» chasses le long de la Tuwend; il aura sans
» doute remarqué, comme moi, qu'en descen-
» dant les rives du fleuve un étroit défilé
» s'ouvre au couchant dans l'escarpement de
» deux hautes montagnes, et aboutit ensuite
» dans la plaine, où les Danois sont campés;
» ce passage ne leur est pas connu; ils négli-
» geront, n'en doutons point, de s'en assurer.
» que mon père, avec les moins vigoureux,
» s'enferme dans le château, comme s'il con-
» tenait toutes nos forces, et que nos plus
» braves, conduits par le prince et guidés par
» vous, vaillant Edgard, aillent se poster dans
» ce défilé. Aussitôt que l'ennemi se sera en-
» gagé dans les eaux bourbeuses de la Tuwend,
» tombez avec la rapidité de la foudre sur
» son dos et sur ses flancs; vous y semerez
» la confusion et le ravage ; sa déroute sera
» inévitable. »

Un génie surhumain semblait inspirer l'hé-
roïne ; ses yeux brillaient d'une flamme céleste,
et ses traits, animés d'une mâle confiance,
l'inspiraient aux guerriers, étonnés de trouver

tant de pénétration au milieu de tant de jeunesse et de tant de beauté. Tous le chefs se décidèrent pour son avis; Edgard lui-même reconnut qu'il était le plus sûr et le meilleur; mais, pour la réussite d'un plan si hardi, il était indispensable de bien connaître la position du camp des Danois, d'en explorer le point le plus faible et de chercher la route, qui offrirait le moins d'obstacles; il importait surtout de ne pas éveiller le moindre soupçon, et d'agir avec autant d'intelligence que d'habileté et de précision. Plusieurs s'offrirent volontairement pour tenter cette découverte périlleuse; mais Alfred en réclama l'honneur: il connaissait mieux que personne les détours des forêts, les gués et les sentiers des environs; parmi les jeunes pasteurs de la vallée aucun ne le surpassait en force et en agilité; il avait cultivé la langue des Bardes, il pouvait emprunter leur déguisement; il avait le plus grand interêt à réussir; il devait ainsi inspirer plus de confiance, et intéresser davantage au succès ceux, qui voulaient si généreusement combattre pour sa cause. Vainement le comte de Devon lui représenta les dangers, auxquels il allait s'exposer, en lui observant que le destin de l'Angleterre dépendait de sa vie. Irrévocable dans sa détermination, il fit usage de sa volonté souveraine

et voulut être obéi. Sa tendre épouse demanda alors de l'accompagner: « Je sais, dit-elle, que » les farouches Danois ne sont pas insensibles » aux charmes de la mélodie; ils traînent à » leur suite une foule de musiciens et de chan- » teurs, occupés sans cesse a réjouir ces cœurs » barbares, lorsque la lassitude des combats » désarme leurs bras ensanglantés. Gytrus et » le terrible Wilman passent souvent les » nuits au milieu des chants, des danses, » et de la débauche. Pourquoi n'oserai-je pro- » fiter de leurs faiblesses, en faisant servir à » l'avantage de mon époux et de mon roi et » de ma patrie les talens et les faibles attraits » que la nature m'a donnés? Vous savez que ma » voix est harmonieuse; souvent dans les soirées » d'été, assise au clair de la lune sous les » sapins, qui bordent la Tuwend, lorsque, ac- » compagnée des sons mélancoliques du luth » d'Alfred, je chantais les romances de nos » anciens Bardes, j'ai vu les bergers des en- » virons accourir pour m'entendre et me ré- » pondre par leurs naïfs applaudissemens. Com- » pagne inséparable du jeune héros, qui m'a » donné son cœur et sa foi, n'ayant plus d'autre » existence que la sienne, je ne puis, je ne » dois le quitter. Mes secours ne lui seront » pas inutiles; il aura par moi le moyen plus

» facile de remplir sa glorieuse mission. Je » pénétrerai non seulement dans le camp en» nemi, mais encore jusqu'auprès des princi» paux chefs ; je flatterai leur orgueil ; j'em» ployerai mon art à les séduire, et nous aurons » ainsi le moyen de tout voir, de tout examiner » pour vous rejoindre ensuite, et frapper un » coup décisif. »

Un nouveau murmure d'admiration se répand aussitôt dans l'assemblée; chacun convient que, puisque le prince ne veut pas renoncer à son projet, la proposition de Malwina est la seule qui, en diminuant le péril, offre les meilleures chances possibles. Mais comment consentir qu'elle aille ainsi s'exposer à la brutalité d'une soldatesque sans mœurs et sans frein ? « Ne craignez » rien, répliqua-t-elle; je couvrirai ma tête de » la couronne du laurier consacré à la Déesse » Dolla, dont ces Barbares redoutent le chimé» rique pouvoir; des vêtemens de lin, parsemés » de feuillages, me feront passer pour une de » ses prêtresses. Alfred portera dans ses mains » le thyrse vénéré, devise des jeunes ministres » du terrible Teutatès, et la Providence fera » le reste; ce n'est pas la première fois qu'elle » protégea la vertu. »

« C'est une voix du Ciel, dit le prince en » l'interrompant; il faut la suivre sur le champ

» même et nous abandonner à la confiance
» qu'elle nous inspire. »

Aussitôt on se prépare pour le voyage, on prend les déguisemens proposés, et après avoir invoqué l'aide de Dieu, reçu la bénédiction du comte de Devon, et accepté les vœux de tous les preux, émus de crainte et d'espérance, le couple illustre se met en route en même tems qu'Edgard, et sous la conduite d'un pâtre fidèle se rend à l'embuscade avec ses soldats.

Les ombres de la nuit, s'abaissant du haut des montagnes, enveloppaient déjà les cimes inégales des tristes sapins; les vents sifflaient à travers les épais feuillages des forêts, et l'horizon, couvert de sombres nuages, annonçait la tempête; tant mieux, s'écria Alfred; le Ciel veut ainsi favoriser notre marche, et nous dérober aux regards soupçonneux! Précédant la courageuse et dévouée Malwina, ils longèrent les deux rives du fleuve jusqu'à l'entrée d'un étroit passage, creusé entre d'énormes blocs de rochers, qu'il paraissait impossible de franchir au premier coup d'œil; mais plusieurs troncs d'arbres abattus par les vents orageux leur servirent de pont; parvenus sur l'autre bord, ils marchèrent à travers les hautes bruyères, en se dirigeant vers le midi, et suivant les sinuosités des collines, qui s'abaissent insensiblement vers

la plaine, où abondent les prairies et les champs fertilisés par les eaux bienfaisantes, qui descendent du haut des monts les plus reculés. L'horizon était devenu sombre; de longs éclairs sillonnaient par intervalles les détours du défilé, qu'ils se hâtaient de franchir. Bientôt le tonnerre se fit entendre avec un horrible fracas, à tout instant répété par les sauvages échos des forêts voisines: la pluie, d'abord mêlée de grêle, tomba par torrens, et ce ne fut qu'après une marche pénible que les dernières lueurs de la tempête signalèrent enfin les roches propices. La cabane d'un berger leur servit d'asile. Hélas, dit Alfred, quel contre-tems! Ces feux, qui s'allument sur nous, seraient-ils le signal de la colère céleste? Oui, lui répond sa compagne dévouée, mais pour les oppresseurs de l'Angleterre.

Cependant la tempête s'éloigne insensiblement derrière les cimes des monts: une légère clarté commence à poindre du côté de l'orient; elle annonce l'aurore d'un jour heureux; elle précède les premiers rayons du soleil, qui ne tardent pas à dorer la sommité des arbres et à caresser le tendre émail des fleurs.

Le couple fidèle se remet aussitôt en route, l'ame remplie d'une douce espérance; le chant matinal des oiseaux, les zéphirs voltigeans, les parfums qui s'exhalent des prairies, les feuillages

humides, que l'astre bienfaisant de la lumière semble parsemer de perles et de rubis, tout leur offre un délicieux contraste avec les horreurs d'une nuit cruelle; de moment en moment la plaine s'élargit, couverte de vergers et de verts sillons. Alfred et Malwina vont bientôt toucher le terme de leur course; l'approche du camp ennemi leur est déjà annoncé par le tableau de la destruction, qui l'entoure: ici des arbres renversés et des champs horriblement foulés par les chevaux; là des cabanes encore fumantes, des charrues brisées et des bestiaux éventrés; plus loin les débris du pillage, et les traces sanglantes d'une soldatesque indisciplinée. Enfin ils aperçoivent les enseignes danoises flotter au-dessus des tentes allignées; ils entendent les cris confus des Barbares, les hennissemens des coursiers et les sons aigus des trompettes, qui donnent le signal accoutumé des exercices du matin. Ils s'arrêtent sous l'arceau à demi détruit d'une rustique chapelle, où Malwina était venue souvent, dans son enfance, offrir ses innocens hommages à la Mère de Dieu, qui attirait la vénération des paisibles villageois. Quoique ce pieux édifice n'offre plus que des murs dépouillés et des décombres épars, il est toujours cher à sa foi; elle implore avec une sainte ardeur la

Reine des Anges, dont elle ne cessa jamais d'honorer le culte.

« Vierge puissante et adorable, dit-elle, toi » qui lis au fond des cœurs, protège notre » entreprise! C'est pour ta gloire et celle de » ton fils, notre Sauveur, que nous allons » pénétrer sans défense au milieu des lances » et des poignards des idolâtres; c'est pour » relever tes autels profanés, et rendre à » l'Angleterre son roi légitime, que nous al- » lons marquer la place, où les défenseurs » de ta sainte loi viendront bientôt, armés » du glaive de la victoire, planter le signe » auguste de la rédemption; sois notre guide » et notre bouclier; daigne couronner les » efforts de tes serviteurs! Nos cœurs recon- » naissans célébreront ta gloire et t'éléveront » sur ces débris un temple magnifique, pour » éterniser le souvenir de tes graces. Ah! si » jamais les décrets impénétrables de Celui, » qui dispose des peuples et des empires, en » avaient disposé autrement, fais que je sois » la seule victime; épargne au moins le dernier » rejeton d'une race auguste, l'amour et l'espoir » de l'Angleterre, le prince dont ta bonté » céleste semble avoir voulu conserver l'en- » fance pour confondre l'usurpation! » Elle se relève en disant ces mots, animée d'une

nouvelle confiance. Marchons, Alfred, ajoute-t-elle; le Seigneur sera avec nous. Ils accordent leurs instrumens, ils rajustent leur parure empruntée, et avec cette noble assurance, qu'inspire une forte détermination, ils s'approchent du camp ennemi. Aux sons harmonieux du luth et de la lyre, aux accords et aux chants suaves de Malwina, la foule étonnée des soldats accourt de toutes parts, entraînée par la curiosité; la voix sonore de la feinte prêtresse de Dolla enchaîne leur insolence; les emblèmes vénérés du Dieu Teutatès, que porte Alfred, leur commandent le respect.

Le camp des Danois, environné d'un simple fossé, autour duquel on avait entassé un vaste amas de broussailles, présentait l'aspect d'un carré-long, séparé au centre par les bagages; les fantassins étaient rangés sur plusieurs lignes de front aux façades latérales; la cavalerie couvrait les ailes, et l'intérieur était encombré des chariots et des bêtes de somme pour les transports; une haie de drapeaux traçait la séparation entre les troupes placées à la gauche sous les ordres de Wilman, et celles soumises à Gytrus à la droite; ce dernier chef, plus âgé et souverain de Londres, passait pour avoir l'autorité suprême sur l'armée, mais plus habile au maniement des affaires en tems de paix, il était inférieur

en bravoure, et se reposait sur son allié de tous les soins de la guerre. Il y avait aussi dans l'armée quelques troupes anglaises, qui oubliant ce qu'ils devaient à leur patrie et aux droits légitimes de leurs anciens rois s'étaient mises au service des usurpateurs: dans ce nombre on remarquait une foule de seigneurs et officiers, parmi ceux qui avaient le plus éprouvé les bienfaits d'Ethelwolf et de son fils, lesquels avaient trahi leur fidélité pour un honteux intérêt. Ces hommes méprisables se rencontrent toujours à la cour des rois; ils n'ont dans le cœur que le sentiment d'une basse flatterie; ils en font un indigne commerce, et incapables d'aucune générosité, lorsque la fortune abandonne le pouvoir, ils se jouent des sermens les plus solennels et ne connaissent d'autre encens que celui de l'hypocrisie dans la prospérité.

C'est par le quartier, où commandait Wilman, qu'Alfred et Malwina s'introduisirent dans le camp des Barbares; on les conduisit sur le champ en sa présence.

« Nous avons appris, lui dit le prince en » s'inclinant, par l'oracle des Dieux, auxquels » nous nous sommes voués, que les redoutables » enfans du nord se sont armés pour cueillir » de nouveaux lauriers. Nous avons expressément traversé les fertiles plaines de l'Exester,

» pour venir célébrer les exploits, que promet
» votre courage, et chanter l'hymne de la
» victoire. Daignez, seigneur, sourire à nos
» faibles talens, et veuillez aussi nous permettre
» que nous allions présenter le même hommage
» au compagnon de votre gloire, protecteur,
» comme vous, du culte de Dolla et favorable
» aux chants des ménestrels. »

L'orgueil de ce chef, sur lequel reposait toute la surveillance de l'armée, fut flatté d'entendre ces douces paroles. Malwina acheva de le séduire, en improvisant à propos une romance, avec tout l'éclat d'une voix mélodieuse et ravissante; elle chanta, en s'accompagnant gracieusement de sa lyre, la valeur triomphant de tous les obstacles, l'amour couvrant de couronnes le front des vainqueurs, et le glaive terrible de Mars moissonnant des palmes nouvelles sur les bords tremblans de la Tuwend. Le cœur vaniteux de Wilman, malgré sa cruauté, ne put se défendre d'un entraînement naturel; il voulut lui-même ménager une surprise à Gytrus; il conduisit au quartier de ce despote les deux bardes étrangers; les fit cacher derrière le pavillon royal, et voulut qu'ils attendissent le moment du repas, pour lui faire entendre leurs chants mélodieux et leurs louanges. Au signal convenu, ils célébrèrent les jouissances du

pouvoir, la gloire des combats, les douceurs de la victoire, la prise imminente du château de Devon, et l'entière défaite des Écossais, fuyant à travers leurs montagnes sans pouvoir éviter leur destin écrit dans les cieux.

Ces accords flatteurs excitèrent dans l'ame de Gytrus une vive curiosité, mêlée d'un charme inconnu; instruit par Wilman de son petit mystère, il demanda à voir les deux ménestrels; les fit asseoir à sa table, et les combla d'éloges et de présens. Chaque chef voulut les entendre à son tour; ils ne savaient pas que ces chants si doux devaient bientôt se changer en cris de rage et de désespoir.

Alfred, par ce moyen, eut tout le loisir de bien reconnaître la position du camp ennemi, de marquer la place, où son bras pourrait porter les coups les plus sûrs, de voir les endroits les plus faibles et les plus mal gardés; il apprit en même tems par l'indiscrétion des plus confians, dont il flattait l'orgueil présomptueux, que l'attaque du château de Devon était résolu dans la nuit, et il employa avec succès une nouvelle ruse pour sortir du camp, et aller se mettre à la tête des braves, qui l'attendaient dans leur embuscade.

Un bois de chênes-verts s'élevait non loin de l'enceinte, où les Danois, avides de butin,

attendaient avec impatience la chûte du jour pour traverser le fleuve, qui les séparait du château de Devon. Pour mieux assurer le succès de leurs armes, Alfred et Malwina demandent un agneau noir et une blanche génisse, qu'ils veulent, disent-ils, aller immoler à Dolla dans ce bois solitaire; on y consent sans peine; ils sortent du camp, seuls, pour faire ce sacrifice loin de tout regard profane; ils laissent leurs instrumens, qu'ils remplacent par une hache et par un flambeau, et poussant devant eux les deux timides victimes, dont les cornes sont couronnées de fleurs, ils ont bientôt gagné l'épaisseur de la forêt. Le soleil commençait à décliner à l'occident; la soirée était délicieuse, et déjà l'astre de la nuit paraissait dans un coin de l'horizon. Aussitôt que derrière ce rideau vert ils eurent acquis la certitude de ne pouvoir être aperçus, ayant attaché aux arbres les deux paisibles animaux, et mis le feu à quelques broussailles, pour mieux encore tromper leurs dupes, ils changèrent de direction et, pressant leurs pas rapides, gagnèrent la chapelle, où le matin même ils avaient invoqué l'assistance du Ciel; là se mettant encore à genoux, pour le remercier de sa protection, s'embrassèrent de joie, traversèrent le restant de la plaine sans s'arrêter, et ne tardèrent

pas d'arriver au défilé, où Edgard et les royalistes les attendaient avec une vive inquiétude. Quelle fut leur satisfaction lorsque Alfred et Malwina eurent rendu compte d'un succès, qui passait leurs espérances! « Le vrai Dieu, que » nous avons imploré, s'écria le prince, s'est » déclaré pour nous; la victoire n'est plus » douteuse. Cette nuit le nombre doit céder à » la valeur, et le sang des Barbares venger » l'Angleterre, lasse de leur détestable joug. »

On lui répond par un cri d'amour et d'espérance; on croise les épées sur celle qu'a saisi le jeune héros; on répète en chœur le serment guerrier de vaincre ou de périr; puis, calculant les distances et comptant les heures, on règle la marche et le plan de l'attaque pour surprendre l'ennemi lorsqu'il serait sorti du camp pour traverser la Tuwend. Tout ayant été bien concerté, les royalistes sortirent du défilé en gardant le plus profond silence, précédés par le couple inséparable, qui venait d'explorer la route la plus sûre.

Cependant les Danois, ne voyant plus retourner les deux ménestrels, crurent qu'ils s'étaient egarés dans l'obscurité de la nuit, et n'en ayant aucune méfiance, s'avancèrent vers les bords du fleuve au signal de leurs chefs, et se mirent à le traverser en face du château

de Devon, dont les hauteurs environnantes étaient couvertes d'une quantité de feux, afin de leur laisser croire que les forces des montagnards étaient toutes concentrées dans cet endroit. Déjà la moitié des hordes barbares avaient gagné sans obstacle la rive opposée, lorsque des cris effroyables se font entendre dans l'intérieur du camp, qu'ils venaient de quitter. C'était Alfred à la tête de ses compagnons de gloire, arrivant d'un côté, à point nommé, et tombant comme la foudre sur la queue de l'arrière garde ennemie; de l'autre c'était Edgard avec ses braves Écossais pénétrant dans le centre des équipages, le fer et la flamme à la main, et renversant devant lui tous les obstacles. Rien ne résiste aux deux guerriers; la garde du camp est taillée en pièces avant de pouvoir se réunir et se mettre en défense; les traîneurs sont égorgés sans reconnaître les coups, qui leur sont portés. Les flammes qui s'élèvent de plusieurs endroits à la fois, au milieu des tourbillons d'une épaisse fumée, attisées par le vent de la nuit, allument de toutes parts un effroyable incendie; les cris des femmes, les soupirs des mourans, les hennissemens des chevaux effrayés redoublent le tumulte, l'épouvante et la confusion.

Accoutumé à l'indiscipline de ses soldats, Gytrus croit d'abord que c'est une émeute, à la suite de l'ivresse et de la débauche ; Wilman s'empresse d'accourir là, où le désordre est le plus grand ; il ne tarde pas de reconnaître, que ce n'est pas à des mutins qu'il a à faire, mais bien à un ennemi terrible, encouragé par un premier succès, qui se précipite devant lui en semant la mort et l'effroi ; envain il s'efforce de faire tête à l'orage ; les flots de ses soldats repoussés se heurtent et se mêlent avec ceux, qui ont rebroussé chemin pour retourner vers le camp, poursuivis à leur tour par les vassaux du comte de Devon. Ce courageux vieillard était aux aguets, et voyant la retraite précipitée des Danois il s'est élancé hors du château pour augmenter leur épouvante et prendre sa part au combat; il s'en suit une mêlée horrible; mais déjà la victoire n'est plus douteuse ; Alfred, se frayant un passage à travers des monceaux de cadavres, terrasse comme un lion tout ce qui ose lui résister ; Wilman, le farouche Wilman, écumant de rage, tente vainement de lui opposer une barrière d'airain ; il est emporté malgré lui par les flots des fuyards qui se jettent de nouveau du côté de la Tuwend. Pressé et acculé entre deux dangers, sa voix est méconnue, sa valeur

et sa force sont inutiles; tout ce qui cherche à éviter le fer des royalistes s'enfonce dans les bourbiers de la rivière, ou trouve la mort dans ses eaux ensanglantées; le chef des guerriers du nord, jusqu'alors réputé invincible, ne peut plus faire face à son impétueux adversaire; couvert de blessures et de boue il tombe enfin percé d'un coup mortel, et son corps est foulé dans la fange sous les pas des vainqueurs; c'est le signal de la déroute complette des Barbares. Gytrus lui-même, serré de près par l'intrépide Edgard, se voit abandonné de ses propres gardes, et se rend prisonnier, résigné à son destin; alors le reste des fuyards s'éparpille dans la plaine, jetant les armes et abandonnant ses drapeaux; les uns se livrent à la discrétion des vainqueurs, les autres cherchent à gagner les rivages de la mer; le plus grand nombre hâte sa fuite à travers les champs, traînant jusques sous les murs de Londres les traces d'une déroute complette. C'est ainsi qu'en peu d'heures le sort de l'Angleterre fut décidé. Que ne peut un courage déterminé, lorsqu'il est inspiré par la religion et par l'amour du roi et de la patrie! La renommée ne tarda pas de porter dans tout le royaume la nouvelle de ce triomphe miraculeux; le peuple anglais, si connu par son esprit national, brisa tout à coup

un joug odieux, et accourut en masse au devant de son souverain légitime; Londres lui ayant ouvert ses portes le reçut comme son libérateur. Des pieuses réjouissances célébrèrent une heureuse restauration. Malwina, entourée d'admiration et d'hommages porta sur le trône l'ensemble de toutes les vertus; son père le comte de Devon, appelé aux premières charges de l'état, reçut le juste prix de sa fidélité, et le brave Edgard, devenu l'allié et l'ami du jeune monarque, eut en récompense la souveraineté de l'Écosse.

L'illustre fils d'Ethelwolf n'abusa pas de la victoire; empressé de réparer les désastres de l'usurpation, il employa ses soins pacifiques à répandre parmi ses sujets l'esprit d'union, de modération et de concorde; il gagna, par sa clémence, les Danois restés dans le royaume; leur rendit la liberté et leur distribua des terres; touché de tant de générosité, ce peuple jusqu'alors idolâtre, renonçant à ses superstitions et à ses mœurs cruelles, embrassa le christianisme à l'exemple de Gytrus, qui s'étant enfermé dans l'abbaye de Westminster vécut dans cette pieuse retraite jusqu'à un âge tres-avancé, préférant le calme de la vie monastique à l'éclat du diadème, qu'il avait usurpé.

Alfred le Grand ne fut étranger à aucun genre de gloire : doué d'une valeur toute chrétienne, d'une piété exemplaire et constante; d'un esprit profond et judicieux, heureux guerrier et sage législateur, sous son règne l'agriculture et le commerce s'élevèrent au plus haut point de prospérité, et la marine anglaise préluda aux brillantes destinées, qui l'attendaient dans les siècles suivans. Ce prince, devenu le père et l'idole de ses sujets, laissa écrit dans son testament que *les Anglais devaient être aussi libres que leurs pensées.*

Un biographe célèbre, le savant Lally Tollendal, l'a comparé a Charlemagne, à un siècle de différence; « La gloire du premier, » dit-il, fut sans bornes; celle du second » sans tache. De ces deux grandes puissances, » l'une obtint en durée ce que l'autre occupa » en espace. »

Honneur à jamais et reconnaissance aux princes, qui n'ont d'autre ambition que d'obtenir l'amour des peuples en ne régnant que pour les rendre heureux.

LA SULTANE DU CAIRE.

NOUVELLE SEPTIÈME

On a prétendu que les femmes, en général, ne sont pas susceptibles, par leur nature, de s'élever au même dégré de génie des hommes, ou de descendre dans les derniers dégrés de leur dépravation.

Leur esprit, dit-on, tout fin et délié qu'il puisse être, manque pourtant de cette sublimité d'énergie, qui constitue un caractère vraiment mâle et robuste ; leur cœur plus doux et plus sensible se laisse moins emporter par les passions violentes, qui le dégradent et l'abrutissent.

Le tableau suivant fera voir combien cette assertion est hasardée. Nous l'avons dessiné sur la chronique arabe de Gemal-Eddin, confirmée par Makrizi, bibliothèque des croisades, souvent cité dans les mémoires de Joinville et dans l'histoire de Mathieu Paris. Il a fallu, pour donner plus d'intérêt au sujet, l'entourer des parures idéales, dont la vérité rélative nous a paru en meilleure harmonie avec les faits recueillis dans la susdite chronique.

LA SULTANE DU CAIRE.

NOUVELLE VII.

Sous le ciel brûlant de l'Arabie nacquit une femme, dont le nom a retenti dans tout l'Orient avec un horrible éclat: elle s'appelait Chegger-Eddur. Issue de pauvres parens, on la vit, dans son enfance, conduire seule un nombreux troupeau dans les vastes pâturages qu'arrose l'Eufrate, et braver la rage des serpens et des loups affamés.

Les chroniques du tems assurent qu'ayant été rencontrée par un solitaire du mont Sinaï, lequel avait le don de lire dans l'avenir, la vue de cette jeune fille lui causa des convulsions subites, et qu'on l'entendit s'écrier en fuyant : beauté fatale ! amour funeste ! crimes atroces !

A quinze ans Chegger était citée comme un prodige ; la nature semblait avoir épuisé toute sa perfection à former ses traits séduisans : un teint de roses et de lis, une bouche voluptueuse, un sourire enchanteur, des grands

yeux noirs remplis de feu, des longs cheveux d'ébène, une taille élancée, une démarche noble et gracieuse, des formes parfaites, l'ensemble de ses charmes offrait en réalité tout ce que les pinceaux des poètes inventèrent pour diviniser ceux de Vénus; mais par un de ces grands contrastes, que l'on rencontre quelques fois dans l'inexplicable dédale de la création, elle cachait sous cette enveloppe céleste une ame ardente, un tempérament de feu, un courage au-dessus de tous les dangers, un cœur porté à la cruauté, aussi capable des déterminations les plus extrêmes, que de se laisser dominer par la tyrannie de l'amour, le délire de l'ambition et les furies de la jalousie et de la vengeance.

Parvenue à l'âge où la beauté exerce plus son irrésistible empire, partout on célébrait les attraits de Chegger, appelée l'astre de la Syrie. Le sultan Negm-Eddin, de l'illustre race des Ayoubites, régnait alors sur les fertiles plaines du Nil: puissant et voluptueux, il voulut en orner son sérail; ses désirs ne rencontrèrent pas d'obstacles; la belle Arabe lui fut vendue à haut prix par le chef de la tribu, et Chegger, arrachée de sa modeste cabane, fut destinée aux plaisirs d'un descendant du grand Saladin.

En traversant le désert de la Syrie la caravane, ayant été assaillie par une de ces violentes tempêtes, qui soulèvent l'océan des sables enflammés, se trouva exposée aux plus grands dangers. Un jeune esclave Turcoman, nommé Aybeck, se fit particulièrement remarquer, au plus fort de l'ouragan, par son imperturbable sang froid et par son courageux dévouement à secourir les enfans et les femmes. Chegger, emportée de son chameau par un énorme tourbillon, allait être ensevelie sous cette masse furieuse, lorsque l'intrépide Turcoman accourut à son aide, et parvint à la tirer du péril en exposant ses propres jours.

Cet esclave était dans la force de l'âge, robuste, bien fait de sa personne et d'une figure intéressante ; son secours généreux intéressa vivement celle, qu'il venait de sauver; la reconnaissance fit naître l'amour et fixa dès ce moment la destinée de l'un et de l'autre.

Quoique la beauté de Chegger, cachée sous un long voile, n'eût point frappé les regards de son libérateur, il avait senti son cœur palpiter tendrement sous sa main ; s'élancer vers le sien par une route inconnue, et y porter un charme secret, dont il ignorait encore la source. La caravane étant arrivée au Caire, les deux esclaves se séparèrent avec des regrets

réciproques, qu'ils ne purent se communiquer. La reconnaissante Arabe conduite immédiatement au sérail du sultan, n'effaça pas de son souvenir les traits du beau Turcoman, et celui-ci, ayant été vendu à un riche Mamelouck, qui le destina à la culture de son jardin, conserva ses plus chères pensées pour l'inconnue, qu'il n'espérait plus de revoir.

Negm-Eddin trouva les charmes de Chegger au-dessus de tout ce que la renommée en avait publié. Heureux possesseur de ce trésor, il l'entoura d'hommages, lui voua entièrement son cœur, et lui laissa prendre un empire absolu sur ses nombreuses et faibles rivales.

Devenue la sultane favorite, son amour pourtant cherchait Aybeck au milieu des adorations, dont elle était entourée; elle l'eût préféré à l'éclat du trône et aux délices du pouvoir; mais habile à dissimuler ses plus secrètes pensées, elle mit tout son art à redoubler l'aveugle tendresse du sultan, afin de mieux réussir dans la découverte de l'objet aimé.

Une circonstance favorable ne tarda pas de sourire à sa passion; elle devint mère d'un enfant nommé Malek-Almanzor. Le despote de l'Egypte, déjà vieux, et n'ayant pas encore eu d'héritier, remercia Mahomet d'avoir comblé ses

plus tendres vœux, et offrit à Chegger, dans les transports de son ivresse paternelle, de lui accorder tout ce qu'elle pouvait désirer.

« Mes vœux, répondit la sultane, en cachant » les replis de son ame, se bornent, ô mon » sublime maître, à mériter tes longues faveurs; » je ne dois pourtant pas te laisser ignorer, que » la voix de la reconnaissance s'élève souvent » au fond de mon cœur pour lui reprocher » de n'avoir pas acquitté une dette sacrée envers » un esclave inconnu, qui sauva ma vie dans » un pressant danger. » Alors elle lui raconte l'orage, qu'elle essuya en traversant le désert de la Syrie, le généreux secours qu'elle reçut du jeune Turcoman, et empruntant le langage de la vertu elle lui exprime, en versant des larmes, combien sa joie serait grande de pouvoir le découvrir et récompenser ce service signalé.

Vivement touché de ce récit, le sultan s'empressa de donner ses ordres souverains pour la prompte recherche de cet esclave; on le trouva occupé à bécher tristement le jardin, au fond duquel, depuis un an, l'avait relégué un maître avare et cruel : il trembla de tous ses membres quand on vint lui annoncer que le visir le demandait au palais. Sous un gouvernement despotique et barbare, tel que celui des tyrans orientaux, l'être le plus irréprochable

est toujours saisi d'effroi, lorsque l'autorité s'occupe de lui, parcequ'il n'ignore pas que l'inexorable bourreau est sans cesse debout à côté du redoutable maître, et lève sa hache sanglante à son moindre signal.

Aybeck arrive, la pâleur sur le front, le regard inquiet, le cœur palpitant ; il s'avance sous les vastes et sombres voûtes du despotisme, conduit par des eunuques, qui ajoutent à sa frayeur par leurs traits stupidement farouches. Quel est son redoublement d'épouvante lorsque, croyant n'avoir à parler qu'au visir, il se trouve en présence du sultan lui-même dans tout l'appareil de sa puissance ? Tandis qu'il baise la poussière de ses pieds, il entend retentir a son oreille ces mots consolateurs : « Esclave, » lève toi : tu sauvas les jours de celle, qui » possède toute ma tendresse ; cette action » mérite une éclatante récompense. Je brise » tes fers ; je te fais chef de mes gardes. » Aybeck passe rapidement de l'excès de la crainte au comble de la surprise ; en soulevant sa tête courbée sur le pavé, il ne voit plus le prince; il se trouve entouré d'une foule de courtisans, toujours empressés à caresser les faveurs capricieuses du maître. Quelle nouvelle et plus chère surprise ! Sur un trône magnifique, que ses regards troublés peuvent à peine fixer,

sied une espèce de Divinité voilée : sa douce voix se fait entendre et l'invite à s'approcher. « Aybeck, lui dit-elle, reconnais en moi cette » femme, que ton courage sauva dans le désert » des fureurs de l'ouragan : je vais faire luire » sur toi l'éclat de ma reconnaissance ; mon » cœur ne t'oubliera jamais. » C'était la sultane. Elle disparait aussitôt derrière un rideau de toile d'or, laissant le Turcoman muet et immobile, comme celui qui sort d'un rêve, pendant lequel ses sens ont été délicieusement abusés.

Le nouveau chef des gardes possédait des qualités au-dessus de son état ; elles lui captivèrent bientôt la confiance et la familiarité du sultan ; mais ce changement rapide de fortune, en rouvrant la plaie secrète de son cœur, le livra au désir audacieux, à l'espérance téméraire de voir, de parler, d'apporter ses hommages à l'objet chéri, dont la douce voix avait retenti à son oreille charmée. Poursuivi par cette idée, il n'avait plus de repos, et malgré le péril de laisser percer des sentimens, qui au moindre soupçon pouvaient lui devenir funestes ; toutes les fois qu'on prononçait le nom de Chegger, ou que l'on vantait ses rares appas, il éprouvait un trouble involontaire, une vive émotion, dont il n'était pas maître.

Un soir il se promenait tout seul le long des murs silencieux du sérail, préoccupé de son amour et de ses vagues illusions, lorsqu'un caillou, lancé de l'intérieur de cette redoutable enceinte, vint tomber à ses pieds; un billet s'y trouvait attaché; il s'en saisit, le déroule avec empressement, et ses yeux avides dévorent ces mots mystérieux. « A minuit, quand tout » sera plongé dans un profond sommeil, viens » à la porte de ce jardin; une main fidèle » t'en ouvrira l'entrée, et tu apprendras un » secret, duquel dépend ton bonheur et ta vie. » La surprise d'Aybeck est extrême; une foule d'idées assiègent à la fois son esprit incertain. Qui peut lui écrire ce billet? Serait-ce un piège tendu à sa fidélité? L'ombrageux sultan aurait-il deviné ses vœux hardis, et pénétré jusqu'au fond de son cœur? Si c'était l'adorable Chegger! Si elle avait surpris et partagé ses tendres sentimens! Si son courage était encore nécessaire pour la tirer de quelque nouveau danger! Après avoir long-tems flotté entre ces doutes, l'amour, plus fort, triompha de tout autre sentiment de crainte et de prudence, et lorsque la cloche du sérail eut donné le signal du rendez-vous, il s'y rendit, confiant dans ses armes et décidé d'en courir les hasards. La sultane l'attendait dans un pavillon écarté du jardin; il vit avec

ravissement sa beauté céleste; il entendit de sa bouche vermeille les assurances d'un amour au sein de la tempête, il en reçut les gages, et dès ce moment leur sort fut uni par le serment de vivre et de mourir l'un pour l'autre.

Ces entrevues nocturnes continuèrent plusieurs mois à l'ombre d'un profond mystère. Amans passionnés, ils trouvaient dans les périls, dont ils étaient environnés, un plus doux aliment à leur tendresse; mais la moindre indiscrétion pouvait leur creuser un abyme. S'ils étaient trahis! Si jamais les regards jaloux du sultan venaient à s'ouvrir sur cette intrigue secrète ils n'avaient pas assez de sang pour la payer! En vain, pour endormir la confiance du prince, la perfide Chegger redoublait auprès de lui ses feintes caresses; son ame toujours plus révoltée de vivre sous les loix d'un vieillard, qu'elle ne pouvait aimer, s'indignait de son pompeux esclavage, et son amant, fatigué de vivre dans une dangereuse contrainte, ajoutait aux désirs effrénés d'une passion réciproque les transports de l'ambition et les serpens de l'orgueil humilié.

Lorsqu'une fois on s'est éloigné du sentier de la vertu pour n'écouter que la voix furieuse des passions, on est prêt à s'enfoncer dans le bourbier du crime!

L'infame couple résolut de se défaire du sultan; pouvant disposer de la garde du palais et de l'intérieur du sérail, ils scurent éviter jusqu'au soupçon d'un pareil attentat. L'infortuné Negm-Eddin mourut victime d'un poison lent, que Chegger glissa dans ses entrailles, et l'horrible furie, pour pouvoir se débarasser de tout obstacle à l'usurpation projetée du pouvoir souverain, n'épargna pas même son propre sang.

L'enfance innocente du prince Almanzor ne désarma pas sa rage matricide; on le trouva étouffé dans son berceau. La mort de l'un et de l'autre parut naturelle, et l'enfer couvrit ce double forfait de ses exécrables ténèbres.

Aussitôt qu'il fut consommé, la sultane courut toute échevelée assourdir l'intérieur du sérail de ses faux gémissemens et de ses perfides larmes; son barbare complice s'entoura de tristesse et de deuil, et la foule consternée des eunuques et des esclaves n'osa élever le moindre doute, et n'eut d'autre soin que d'imiter ces lamentations hypocrites.

Ces scènes révoltantes ensanglantent souvent les palais des despotes asiatiques. Les affreuses Euménides entortillent leurs serpens aux rubis de leurs diadèmes, et toujours l'excès de la tyrannie amène celui des forfaits.

Cependant la fin déplorable de la dynastie des Ayoubites pouvait soulever l'ambition des émirs, et renverser l'ouvrage du crime par une de ces révolutions terribles, qui mettent le sabre à la place du droit. Chegger jugea les circonstances de la hauteur de son génie infernal; elle prévit le danger d'appeler de suite son amant à l'exercice du pouvoir suprême; elle trouva des combinaisons plus sûres pour le conserver dans ses mains, en s'entourant des apparences de la légitimité.

Il existait encore au fond de la Mésopotamie un arrière-descendant du grand Saladin nommé Almoadan. Ce prince, élevé loin du trône et sans aucune espérance d'y monter, avait mené jusqu'alors une vie errante et obscure; on le citait comme entièrement énervé, dépourvu de toute force morale, facile de se laisser conduire, et incapable d'avoir aucune volonté. L'astucieuse Chegger espéra d'en faire un fantôme de sultan, qu'il lui serait facile de tenir confiné dans le fond du sérail et de gouverner à son bon plaisir. Le sceptre reçu de ses mains ne serait pour lui qu'un vain ornement : elle devait compter à coup sûr qu'il lui serait soumis par la reconnaissance : elle enchaînait par ce moyen le tems, et les événemens, qui pouvaient ruiner ses intérêts, et si jamais le choix de ce prince

inepte venait à tromper ses prévisions, elle connaissait assez la route pour s'en débarasser. L'esprit fixé dans ces sombres calculs, la sultane ne perdit pas un moment pour les mettre en exécution; elle ne savait pas que la fortune et le pouvoir changent les hommes; que le passage d'une condition obscure à un rang élevé réveille aussi promptement le dépit de l'orgueil offensé et de l'amour propre, et que les obstacles et la résistance naissent souvent plus forts, quand on ne croit trouver que soumission et faiblesse. Afin de réussir plus sûrement, il fallait tromper et séduire le visir Fakr-Eddin; ce premier officier de l'empire exerçait une grande influence sur l'esprit des Mamelouks: observateur scrupuleux de l'Alcoran; habile à manier les affaires les plus épineuses de l'état; aveugle exécuteur des volontés de son maître, lui seul pouvait entraîner ou retenir une milice accoutumée à décider du sort de l'empire.

Un message pressant l'invite pendant la nuit de se rendre dans les appartemens de Chegger; rien ne transpire encore au dehors de la catastrophe régicide. Le ministre est comme frappé de la foudre en l'apprenant de la bouche de l'inconsolable sultane; son état indique le plus grand désespoir; ses soupirs et ses sanglots

annoncent une douleur, qui semble s'élancer du fond de l'ame. « Vertueux ami de mon époux, » lui dit-elle, combien cette nuit nous est » fatale! J'étais près du berceau de mon fils, » occupée à lui prodiguer mes caresses, lorsque » tout à coup je l'ai vu pâlir dans mes bras, » atteint d'une convulsion subite; mes cris » déchirans ont appelé du secours, il n'était » plus tems. Hélas! la faulx impitoyable du » trépas avait moissonné cette tendre fleur. » On l'arrache de mes bras désespérés; j'ac- » courrs auprès du sultan, dont la santé lan- » guissante avait déjà, vous le savez, excité » nos alarmes. Je voulais ménager sa douleur » paternelle, ou du moins confondre mes larmes » avec les siennes; des serviteurs imprudens » lui avaient déjà appris qu'il n'était plus père. » Frappé de ce coup inattendu, ses forces » défaillantes l'avaient abandonné; je l'ai trouvé » presque sans vie. O ma chère Chegger, » m'a-t-il dit d'une voix mourante, le ciel, » dont j'adore les décrets éternels, a marqué » mes derniers instans; reçois mes dernières » volontés. Je nomme pour mon successeur le » prince Almoadan, dernier rejeton de mon » illustre famille; je me confie à la fidélité » de mon premier visir; il t'environnera de » respect, il sera ton appui; vous saisirez

» ensemble le timon des affaires jusqu'à l'ar-
» rivée... à ces mots sa voix s'est éteinte; ses
» yeux se sont fermés; je n'ai plus rien vu,
» je n'ai plus rien entendu, jusqu'à ce que,
» rendue à la vie par le sentiment de mon
» devoir, veuve et mère inconsolable, j'ai dû,
» ô lumière des croyans, vous demander pour
» déposer dans votre noble sein mes douleurs
» avec les intentions de votre maître. » Alors elle feint une nouvelle défaillance; ses traits se décomposent; ses yeux s'obscurcissent avec tout le raffinement d'un art, dont les femmes seules possèdent l'odieux secret; mais tandis que la pâleur de la mort semble effacer les roses de sa perfide beauté, ses oreilles, impatientes de la réponse du visir, s'ouvrent attentives à l'issue de cette infâme machination.

L'artifice eut un plein succès; Fakr-Eddin, trompé par l'apparente candeur de la sultane, touché de ses adroites louanges, peut-être aussi entraîné par un peu d'ambition, prit sur le champ toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances; Almoadan fut proclamé sans la moindre opposition; le visir prit le titre de lieutenant provisoire de l'empire; Chegger conserva le rang ou le titre de sultane régnante avec tout son pouvoir, et Aybeck, son complice, fut élevé à la dignité de second visir, en attendant mieux.

Pendant que ces événemens se passaient au Caire et que des messages étaient envoyés au nouveau sultan, l'armée des croisés, commandée par le pieux roi de France Louis IX, débarquait à l'improviste à l'embouchure du Nil, s'emparait des remparts de Damiette, et poussait les bannières victorieuses de la croix sur la double rive du fleuve. Les Musulmans, pris au dépourvu, cédèrent partout le terrain devant ce redoutable ennemi; l'alarme et la consternation se répandirent jusque dans la capitale de l'Égypte. Ce que tous les croyans de l'empire regardaient comme un désastre irréparable devint pour Chégger un sujet de joie et d'espérance. Son ame fortement trempée pour le crime, aussi bien que pour les grandes déterminations, loin de se laisser aller au découragement général, trouva, dans l'invasion des Francs, que la fortune lui ouvrait une route plus prompte pour couronner toute son ambition, sans avoir plus besoin d'employer le masque de la légitimité. Empêcher l'arrivée d'Almoadam, réveiller le courage de toute une population contre les ennemis de l'Alcoran, les vaincre et les repousser dans les flots de la mer, qui les avaient portés, et, le front ceint de lauriers, s'emparer du sceptre des sultans pour prix de la victoire, tel fut le plan vaste

et hardi que conçut son imagination ardente, et qu'elle entreprit aussitôt d'exécuter. Tandis que par ses ordres, des émissaires sont chargés de courir sur les pas des messagers envoyés au prince Almoadan, et de les arrêter avec leurs dépêches, on vit cette femme courageuse, bravant les lois rigoureuses imposées à son sexe, s'élancer sur un cheval arabe, brandir un lourd cimeterre, se mettre à la tête des Mameloucks, et leur reprocher leur manque de courage. « Enfans du prophète, s'écriait-
» elle au milieu de leurs rangs, n'êtes-vous
» plus les nobles et valeureux guerriers de
» Saladin? Avez-vous oublié combien de fois le
» ciel, protecteur des vrais croyans, fit triompher
» le glaive de vos pères? Que devinrent alors
» ces nuées de Francs, dont l'orgueil préten-
» dait obscurcir la gloire du croissant? L'ange
» de la mort dispersa leurs ossemens sur nos
» rivages envahis, comme on voit le vent ora-
» geux du désert emporter sur ses ailes brû-
» lantes les sables amoncelés. Marchons à l'en-
» nemi; le Dieu fort guidera nos bras; votre
» sultane vous donnera le premier exemple. »

A ces mâles accens les moins courageux répondirent par le cri terrible de *mort aux Chrétiens!* De toutes parts les populations musulmanes, entraînées par le fanatisme de leur

religion, se levèrent en masse : on disait : « C'est
» la voix de Mahomet lui-même, qui vient de
» se faire entendre par la bouche de l'héroïque
» Chegger ; c'est une guerre sainte, qui ré-
» clame tous nos efforts et tous nos sacrifices :
» l'heure de la vengeance vient de sonner ;
» elle annonce l'extermination certaine des in-
» fidèles. »

La victoire avait déjà conduit l'armée des Francs jusqu'aux rives du Thamys ; elle s'apprêtait à franchir ce fleuve, lorsque Chegger, ayant inspiré sa détermination au visir et aux principaux officiers de l'empire, vint, suivie de toutes ses forces, lui en disputer le passage.

D'abord la valeur impétueuse du comte d'Artois, frère de S.t Louis, culbuta les Musulmans à la tête des preux chevaliers, qui formaient l'avant-garde ; mais s'étant engagé imprudemment à leur poursuite dans les rues étroites de la ville de Mansoure, il se trouva tout à coup entouré par les masses des Mameloucks, et après un combat désespéré, signalé par des prodiges de valeur, cerné de toutes parts, écrasé par le nombre, il tomba percé de coups, et fut massacré avec tous les braves compagnons de sa gloire et de son infortune.

Vainement le monarque français, arrivant avec le gros de l'armée, lava ce désastre dans le sang

ennemi; ce succès ne racheta pas la perte douloureuse qu'il venait d'essuyer; il fallut s'arrêter et se retrancher sur les bords du fleuve pour ne pas s'exposer à de plus grands malheurs.

Ce premier avantage obtenu sur l'avant-garde des Chrétiens et contre un chef de la plus haute renommée, porta jusqu'aux nues le nom de la sultane Chegger; malgré que du côté des Musulmans il eût été acheté par la perte d'un grand nombre de leurs meilleurs guerriers, parmi lesquels le vaillant Fakr-Eddin, tué dans la mêlée, l'affaire de Mansoure avait prouvé que les Francs n'étaient pas invincibles; avait affaibli leur moral, et ranimé l'ardeur et la confiance de toute la nation.

La mort du visir était aussi pour Chegger une autre faveur de la fortune; en la débarrassant ainsi d'un chef aimé et respecté, qui pouvait lui opposer des scrupules, elle voyait un plus libre champ ouvert à l'exécution de ses projets ambitieux. Résolue de les accomplir au moment qu'elle jugeait le plus favorable, elle jeta les yeux sur un homme, sorti de l'obscurité, mais dont elle avait éprouvé le dévouement et le courage, pour le rendre l'instrument de l'usurpation, qu'elle méditait.

L'émir Bibars, célèbre dans les annales de l'Egypte et de la Syrie par ses exploits et

par sa cruauté, ne fut d'abord qu'un soldat de fortune; fils d'un berger de Médine, il s'était enrôlé parmi les Mameloucks, avait servi dans les gardes de la sultane commandées par Aybeck, et obtenu de l'avancement par son aveugle soumission à ses ordres. Nommé émir par la faveur de ce chef puissant, on l'avait vu s'élancer comme un lion contre les Chrétiens à la bataille de Mansoure, percer leurs rangs, y semer le désordre et décider le sort de la victoire. Chegger lui offrit de l'élever à la place de Fakr-Eddin s'il consentait à se vouer à ses intérêts contre le prince Almoadan : il accepta avec joie et il promit d'entraîner le suffrage de toute l'armée.

La sultane ne prévoyait pas que ses mains imprudentes caressaient une couleuvre, qui devait bientôt l'étouffer. Déjà tout était prêt pour le triomphe de Chegger; déjà l'amant, qui régnait sur son âme, préparait la pompe d'un double couronnement, lorsque tout à coup arriva au camp la nouvelle imprévue qu'Almoadan avait fait son entrée au Caire aux acclamations de tout un peuple ivre de joie.

Ce prince avait été secrètement informé de son appel au trône, et quoiqu'il n'eût reçu aucun message, secouant l'apparente inertie de son caractère, il s'était pressé de quitter

sans bruit sa retraite, et d'accourir par des chemins détournés pour savourer au plus vite les douceurs du pouvoir souverain, dans la crainte de n'arriver pas assez tôt; il amenait avec lui quelques aventuriers empressés de s'attacher à sa fortune, et la jeune Mirza fille du soudan de Moussoul, dont il était tendrement épris. Dès qu'il parut, les flatteurs ne lui manquèrent pas parmi les courtisans avides d'exploiter ses premières faveurs, et par leurs soins il n'éprouva pas le moindre obstacle à saisir le sceptre et couvrir son front du diadème impérial.

Quel contretemps pour Chegger et pour ses partisans! Quel dépit pour cette ame hautaine au moment où ses vœux allaient être comblés! Quel parti prendre à la suite de ce fatal événement? Bibars, qu'aucun péril n'effrayait, voulait arborer l'étendard de la révolte, mais la sultane recula à l'idée d'allumer les torches funestes de la guerre civile, et aima mieux se confier aux intrigues et aux perfidies pour abattre le rival, qu'elle même s'était donné.

Elle décida le visir d'attendre des circonstances plus favorables pour l'exécution de leurs projets, et s'armant de toute la dissimulation, dont elle était capable, elle accourut au Caire

pour y préparer ses trames, laissant à Bibars le commandement supérieur de l'armée.

L'entrevue avec Almoadan eut lieu avec toutes les démonstrations d'une confiance réciproque; chacun renferma dans les replis du cœur le fiel qui le dévorait. Le sultan, déjà prévenu contre la fierté d'une femme despotique, se promit intérieurement d'abaisser son orgueil, et Chegger s'étudia de manière à tromper sa vigilance et à l'endormir par des soumissions.

« J'ai rempli, lui dit-elle, les dernières vo-
» lontés de mon époux mourant, votre illustre
» prédécesseur; je vous ai assuré le trône,
» qui vous appartient par droit de naissance,
» et dont vous ferez l'ornement et la gloire;
» j'ai pendant votre absence soutenu et vengé
» vos intérêts; je n'aspire maintenant qu'à
» finir mon triste veuvage dans la retraite, en
» vous remettant tout entier l'exercice du pouvoir
» souverain. C'est à vous, o digne descendant
» de Saladin, qu'il appartient désormais d'as-
» surer les nobles destinées de l'empire. L'armée
» attend votre présence; mes vœux vous y sui-
» vront, et bientôt, en montrant votre sublime
» front aux ennemis du prophète, vous com-
» pléterez la victoire, que mes faibles mains
» ont préparée par sa protection. »

Ces adulations coulèrent dans l'ame du prince, comme un doux miel ; les hommages rendus en même tems à la sultane Myrza achevèrent de l'éloigner de tous les soupçons. Chegger et son amant obtinrent de se retirer au fond des appartemens les plus solitaires du palais, feignant de vouloir y couler leurs jours ignorés et tranquilles, et le nouveau sultan ne songea plus qu'à jouir sans inquiétude des charmes et des illusions du pouvoir absolu. Se laissant entièrement conduire par d'ineptes favoris : leur prodiguant les faveurs aux dépens du mérite et des anciens services : accordant de préférence les premiers emplois de la cour aux étrangers qui l'avaient suivi : ne sachant pas réprimer leurs injustices et leur insolence, il excita bientôt des murmures et des mécontentemens; c'était remplir tous les vœux de Chegger.

Des profondeurs de la solitude, qu'elle s'était choisie, ses yeux perçants prévoyaient avec joie que le jour de venger ses affronts ne tarderait pas d'arriver.

Les faveurs et la fraîcheur de Myrza excitaient surtout sa haine jalouse; aspirant à régner par la force de son génie, aussi bien que par l'éclat de ses charmes, elle ne pouvait souffrir une rivale, dont elle avait été contrainte d'encenser la vanité. Quoique la princesse fût moins

régulièrement belle, les graces de sa jeunesse, et les modestes roses, dont elle était ornée, comparées à ses appas déjà prêts à se flétrir, troublaient son imagination; elle avait cru remarquer qu'Aybeck s'en était montré touché; dès ce moment elle désira moins la perte du sultan, que celle d'une odieuse rivale.

Bibars de son côté, fidèle à ses engagemens, n'oubliait rien pour s'emparer de l'esprit de l'armée et le tourner contre le nouveau gouvernement : aidé par l'argent, que Chegger ne cessait de lui envoyer, il parvint à corrompre les plus indifférens et à grossir son parti. On reprochait à Almoadan de languir dans les voluptés du sérail tandis que les Chrétiens menaçaient de reprendre l'offensive; on rappelait le courage de l'invincible sultane aux jours de son énergique puissance; on célébrait son courage, sa fermeté dans les dangers, sa générosité après la victoire; on regrettait qu'on l'eût injustement condamnée à une obscure retraite; on la plaignait d'être devenue la victime d'un maître jaloux et efféminé, timide et faible d'esprit; on faisait enfin jouer tous les ressorts, qui pouvaient assurer le succès d'une insurrection, qu'on disait nécessaire pour le salut commun.

Les Mameloucks étaient dans ces dispositions, lorsque le sultan, bercé par des trompeuses

flatteries, et ignorant toutes ces sourdes menées, se décida d'aller se mettre à la tête de l'armée pour forcer les Francs dans leurs retranchemens. Cette détermination conjura l'orage prêt à éclater; il amenait avec lui des renforts considérables, et les plus heureuses circonstances semblaient se réunir en sa faveur pour rompre les trames séditieuses, ourdies contre lui.

On était aux plus fortes chaleurs de juillet; les Français, retranchés sur les bords inhospitaliers du Thamis, éprouvaient l'inclémence d'un ciel de feu: les eaux bourbeuses du fleuve, ses exhalaisons putrides, l'humidité des nuits, le manque de provisions, les privations de toute espèce avaient causé le double fléau de la faim et de la peste. L'une et l'autre moissonnaient chaque jour l'élite des plus braves guerriers; leurs ravages devinrent si terribles, qu'en présence des forces triples des Musulmans, au lieu de songer à marcher en avant, il fallut se résoudre à une périlleuse retraite; elle s'effectua d'abord avec quelque succès, mais la bataille de Minieh trahit l'héroïsme du courage; les Francs épuisés par toutes sortes de souffrances furent culbutés, et presqu'entièrement défaits; une poignée de chevaliers, pressée à l'entour du pieux monarque, s'immortalisa par un dévouement inutile; la bannière sainte tomba

au pouvoir des ennemis. Louis renversé de son cheval fut fait prisonnier dans la mêlée, et conduit chargé d'indignes fers dans les prisons de Mansoure avec la fleur des gentilshommes, que le sabre des Mameloucks avait épargnés.

Au sein de l'adversité, le ciel fit briller les vertus de son ame héroïque par la constance, la résignation chrétienne et les nobles sentimens, dont les vainqueurs eux-mêmes s'étonnèrent. Le sultan s'intéressa en faveur d'un prince, qui ne se laissait pas abattre par une si grande infortune, et dans une si rude épreuve ne cessait de louer le Seigneur, et de mettre en lui toute sa confiance. A ces dispositions favorables se joignait l'avarice de ses favoris, avides de partager la rançon; d'autres moins intéressés, craignant de voir arriver une autre flotte de croisés, aussitôt qu'on aurait appris en occident la captivité du monarque, conseillaient de profiter promptement de la victoire pour obtenir l'évacuation de l'importante place de Damiette, et d'en faire la condition de sa délivrance.

Almoadan, pressé de retourner aux douceurs du sérail, consentit à traiter avec son illustre prisonnier; il obtint l'abandon de la forteresse, outre des sommes considérables, qui grossirent son trésor, mais en même tems il hâta sa propre perte.

Prompte à saisir toutes les circonstances, qui pouvaient favoriser son ambition, la vigilante Chegger, sortant tout à coup de sa retraite, excita des plaintes et des murmures contre un traité, qu'elle appelait une trahison. La populace du Caire, entraînée par l'argent qu'elle leur fit répandre, se livra à tous les excès d'une révolte depuis long-tems préparée en secret; le feu de la sédition gagna rapidement l'armée; les moindres soldats se plaignaient hautement que des courtisans efféminés avaient vendu les intérêts de l'empire pour s'engraisser des dépouilles des vaincus; qu'au moment d'écraser les Chrétiens par un coup de massue, on leur avait offert des conditions bien au de-là de leurs espérances; qu'en sacrifiant les lauriers de la victoire à l'idole de son cœur, Almoadan avait fait paraître qu'il n'était plus digne de régner; que les Francs ne tarderaient pas à resaisir les foudres de leur vengeance; qu'il n'y avait d'autre moyen de salut que de rendre l'autorité suprême à l'héroïne, dont le courage arrêta la marche de l'armée ennemie, et sauva l'Egypte lorsque son sort paraissait désespéré. Bibars, devenu l'ame de la conspiration, ne perdit pas un instant. Tandis que le sultan se livrait encore aux illusions de la puissance, et dans les plaisirs d'un banquet se laissait endormir

par ses flatteurs, il pénètre, les armes à la main, dans la salle du festin, se jette sur lui et le perce de plusieurs coups; pendant que les conjurés l'achèvent, il sort en brandissant un poignard ensanglanté; harangue les Mameloucks et fait proclamer Chegger sultane absolue de l'Egypte. C'était la première fois qu'une femme osait placer sur son front le lourd et dangereux diadème des soudans. Elle avait toutes les qualités pour dominer des cœurs asservis aux lois du despotisme; talens, audace, cruauté, mais aussi les faiblesses de son sexe.

Le sang d'Almoadan ne pouvait lui suffire; il lui manquait une autre victime, celle d'une rivale détestée, dont la jeune beauté avait fait son tourment et son ombrage. Elle voulut qu'on l'immolât à sa vengeance, mais Aybeck et Bibars s'y opposèrent. La politique, disaient-ils, conseillait de ménager le ressentiment du prince de Moussoul; la vie de Myrza devait assurer une alliance nécessaire à l'Egypte, au premier moment surtout d'une révolution, qui exigeait de la modération et de la prudence. C'était un parti bien plus sage de la rendre aux embrassemens de son père, et de s'assurer par cette générosité des sentimens de sa reconnaissance.

Ces raisons déterminèrent Chegger à ne pas heurter de front avec ses premiers complices; cependant une étincelle de jalousie jaillit au fond de son ame soupçonneuse, et elle prévit que les fureurs de l'ambition n'avaient pas échappé aux flèches bizarres de l'amour. Bibars voulait conserver la princesse par esprit de cupidité, espérant de pouvoir en disposer pour prix des services rendus à la sultane, et d'en retirer un bon profit des largesses du sultan de Moussoul; Aybeck était entraîné par un autre sentiment; il était secrètement épris de ses charmes, et il se flattait d'intéresser le cœur de Myrza aussitôt après avoir joui du partage du pouvoir souverain. D'un autre côté la vie de Myrza dépendait de la protection de cet homme puissant, et l'amour de son existence l'engageait à flatter ses tendres penchans.

Au milieu de toutes ces sourdes intrigues Chegger dissimula, et pour mieux cacher les poisons, qui déjà dévoraient son ame, ne pouvant en arracher la passion, qu'elle nourrissait toujours pour son amant, il le fit asseoir sur le trône à son côté, espérant ainsi d'enchaîner sa fidélité en flattant son orgueil.

Plus Aybeck éprouvait sa tendresse, plus son ingratitude lui rendait pesante la chaîne d'un hymen souillé par le crime. Contraint de vivre

asservi aux lois d'une femme impérieuse, il s'indignait de n'être qu'une ombre de sultan. De l'amour à la haine il n'y a plus qu'un pas, lorsque le premier dégénère en tyrannie; l'âge, l'abus des plaisirs faciles, l'uniformité des jouissances émoussent les sens et finissent par faire naître le dégoût. Chegger n'était plus à ses yeux cette beauté chérie que son cœur avait idolâtré; c'était une épouse exigeante, une souveraine fière, redoutable et inflexible dans ses volontés, qui lui faisait porter un joug pesant au milieu des honneurs, dont il l'avait entouré. La fraîcheur des charmes de Myrza dominait son imagination ardente; il les comparait aux traits altiers et déjà flétris de la sultane, dont les prétentions et les emportemens augmentaient avec les années; il ne respirait que son indépendance et sa nouvelle passion; obsédé d'ennemis, environné de contraintes, excité aussi par les conseils de son ambition, qui lui laissaient entrevoir de s'asseoir tout seul sur un trône usurpé, il ne s'occupa plus que de se préparer à l'exécution de ce projet téméraire. Bibars seul pouvait le traverser à cause de son influence sur l'esprit des Mameloucks, devenus, comme les prétoriens à Rome, les arbitres des destinées de l'empire; il fallait le tromper, ou le séduire;

mais ce dernier parti était moins aisé que le premier. Ce chef avait son ambition particulière et pouvait devenir un rival dangereux, si on négligeait de le lier à la nouvelle conspiration par son propre intérêt. Le mensonge et la fourbe sont des armes d'autant plus terribles dans les mains des grands scélérats, qu'elles frappent dans l'ombre, et presque toujours à coup sûr, lorsqu'on sait les employer avec dextérité. Aybeck fit remettre mystérieusement au visir un billet, par lequel on l'avertissait de se tenir sur ses gardes; la sultane, lui disait-on, craignant le même poignard, qui avait percé Almoadan, avait résolu de se défaire de ses complices; elle voulait seule profiter du succès de la dernière tragédie. Son pouvoir ombrageux se trouvait géné par la présence de ceux, dont elle était forcée de menager les services; la soif de régner arbitrairement sans censeurs et sans obstacles avait éteint tous ses autres sentimens; son amant lui-même lui était devenu suspect, et son ame cruelle l'avait également proscrit. L'imminence d'un danger commun parut engager Aybeck à s'en ouvrir avec le visir. Après lui avoir témoigné sa feinte indignation sur l'ingratitude de sa femme, qui préparait leur perte pour prix de leur avengle dévouement: « Elle n'est plus digne de mon

» attachement, dit-il, depuis qu'elle foule à
» ses pieds ses engagemens, et ses promesses;
» ses caprices ont souillé et avili le sceptre
» du puissant Saladin; son choix a violé ou-
» vertement la loi du prophète; il n'appartient
» pas au sexe le plus faible d'imposer le joug
» au plus fort; ce serait désormais une honte
» pour des cœurs musulmans de s'y soumettre.
» Je préfère mille fois la vie privée à une
» apparence d'un pouvoir si chèrement acheté.
» Parmi tant de braves guerriers que vous avez
» conduits à la victoire, n'êtes-vous pas celui
» sur lequel tous les yeux peuvent se fixer
» pour porter plus noblement le sceptre? Si
» vous partagez mon juste ressentiment, n'est-il
» pas facile de renverser notre propre ouvrage,
» et par une union, de laquelle dépend notre
» existence, d'assurer la gloire et la puissance
» de l'Egypte par des arrangemens réciproques
» de mutuelle convenance? L'estime que j'ai
» de votre courage m'inspire assez de confiance
» pour vous en laisser l'arbitre. »

Ces discours arrangés avec art coulèrent dans l'ame de l'orgueilleux Bibars aussi doux que le miel; il crut qu'il fallait se sauver du péril par une nouvelle révolution; il régla lui-même le partage de la souveraineté, et jura par Mahomet que bientôt Chegger cesserait d'exister.

Ces deux hommes sanguinaires ignoraient combien sont perçants les yeux jaloux d'une femme. La sombre indifférence d'Aybeck, les secrets pourparlers avec le visir redoublèrent ses soupçons ; il les entoura d'une foule de ces êtres méprisables, qui abondent surtout à la cour des despotes de l'Orient, et qui sous le manteau d'une servile flatterie se livrent à un obscur espionnage. Elle ne tarda pas à être informée de leur perfide trame. Toutes les furies de l'enfer s'emparent de son ame, en apprenant surtout que son époux est d'intelligence avec la princesse Myrza ; toutefois, cachant habilement le poison, qui la dévore, elle feint, pour mieux assurer sa vengeance, une indisposition, qui l'oblige au repos et à la retraite: elle s'enfonce dans son appartement le plus solitaire pour s'y livrer sans contrainte et sans témoins à toute sa rage: là détestant sa funeste beauté et son fatal amour, elle voit les démons de l'ambition et de la jalousie agiter autour d'elle leurs serpens vengeurs: tantôt l'image de son bonheur passé lui apparait comme un spectre implacable, secouant ses torches funèbres sur sa couche outragée ; tantôt les remords déchirans étalent à ses yeux l'énormité de ses crimes et lui manifestent la colère du ciel qui va les punir ; mais son ame n'est plus capable

du repentir ; elle ne sent que l'horreur de la noire ingratitude de son perfide époux, elle n'aspire qu'au plaisir cruel de la vengeance ; il faut qu'elle soit terrible comme les déchiremens, qu'elle éprouve. Elle sait que la conjuration doit éclater avec la nouvelle aurore, elle compte les instans, plongée dans un morne silence : ses cheveux sont hérissés, ses yeux étincelans, sa bouche écumante. Tel on voit l'effroyable calme de l'air précéder l'éclat de la tempête. L'horloge du sérail sonna minuit : jadis, à la même heure, il avait donné le signal du plus tendre amour. Ce souvenir réveille toutes ses fureurs ; tout à coup sa main frémissante arrache de sa ceinture le poignard enrichi de pierreries, qu'elle ne dédaignait pas de porter, et l'arrosant de ses féroces larmes : « Terrible » instrument de mort, s'écria-t-elle, tu ne » brilleras pas envain dans cette main indignée; » tu puniras à la fois la révolte, la trahison et le » parjure. Sous tes coups redoutables je verrais » tomber les traîtres ! Mes yeux s'abreuveront » avec joie de leurs derniers soupirs ; mes pieds » fouleront leurs cadavres palpitans ; dans leur » dernière agonie ils pourront encore reconnaître » Chegger ! » En disant ces mots elle s'élance hors d'elle-même vers l'asyle à tout autre impénétrable, où l'imprudent Aybeck, le cœur

rempli d'espérance pour le lendemain, s'était livré aux douceurs d'un funeste sommeil. A son aspect inattendu, les esclaves de service se prosternent et se retirent avec respect. Elle entre comme le tigre affamé, qui cherche à surprendre sa proie, et à la lueur d'une lampe, dont la lumière vacillante éclairait le lit de l'infortuné, que dans ce moment berçaient des rêves trompeurs, levant sur lui son bras égaré, elle lui enfonce à plusieurs reprises son poignard dans le sein en s'écriant: « Meurs, scélérat; » voilà le prix de ton parjure! » On accourt aux cris de la victime; on trouve la terrible sultane le fer à la main, toute couverte du sang de son époux. Son hideux aspect est celui d'une Euménide; la foule tremblante des eunuques et des esclaves, muette de terreur, n'ose l'approcher. C'est encore à leurs yeux la redoutable souveraine qui dispose de leurs vies: elle justifie sa vengeance en leur apprenant l'odieuse trame ourdie par cet ingrat; elle ordonne aux aveugles instrumens de ses volontés de traîner dans la salle du trône le cadavre ensanglanté d'Aybeck, enveloppé dans son linceul mortuaire, et de lui conduire à l'instant même la princesse Myrza. On frémit, mais personne n'ose apporter le moindre obstacle à ses volontés.

La fille du sultan de Moussoul, éveillée en sursaut, croit qu'on a anticipé l'heure de sa délivrance; hélas c'est celle du trépas! Chegger en la voyant paraître éprouva une affreuse joie; le sourire le plus amer s'échappe de ses lèvres livides; des larmes de sang semblent couler de ses farouches regards.

« Tu cherches, lui-dit-elle, celui qui t'avait » promis de t'élever à ma place sur ce trône, » objet de tes vœux criminels; d'unir sa de- » stinée à la tienne; regarde, il est ici. » Soulevant alors le drap funèbre, elle lui montre le corps inanimé d'Aybeck. A cette horrible vue l'infortunée Myrza, saisie d'effroi et d'horreur, s'évanouit et tombe aux pieds de la sultane. La saisissant alors par les cheveux, elle la traîne d'un bras forcené sur ce premier trophée de sa barbare vengeance, et lui plonge le fer dans la gorge, contemplant avec une délice inhumaine ses frémissemens convulsifs, savourant avec un plaisir atroce ses derniers soupirs.

Après avoir égorgé cette seconde victime, la rage de Chegger n'a plus besoin d'aucun autre aliment; une sombre tranquillité succède à la violence de ses transports: indifférente pour sa propre vie, elle ne songe à prendre aucune mesure pour étouffer le reste de la

conspiration ; elle se fait apporter ses habillemens les plus magnifiques, se pare de toutes les devises du pouvoir souverain, et s'asseoit sur le trône, souillé de tant de forfaits, en foulant les cadavres, qui lui servent de marchepied. Le jour commençant à paraître, elle veut qu'on ouvre les portes du sérail ; qu'on n'oppose aucune résistance, lorsque Bibars se présentera avec ses autres complices : elle l'attend sans crainte, comme sans espérance.

Cependant le soleil dorait déjà les minarets du Caire et le visir s'inquiétait de ne pas voir paraître Aybeck. Quel pouvait être le motif d'un pareil retard, lorsque tout était prêt pour lever l'étendard de la révolte? Aurait-il changé d'idée? Serait-ce une trahison, un piège tendu à sa bonne foi, d'accord avec la sultane? Tourmenté par ses doutes, mais incapable de reculer devant le péril, il se détermine de se rendre au palais, pour voir par lui-même ce qu'il doit croire, ce qu'il doit espérer. Un lugubre silence régnait dans cette vaste enceinte, séjour d'épouvante et d'esclavage : il demande Aybeck ; on ne lui répond que par des soupirs: il ne trouve sur son passage que des figures abattues et des regards consternés. Suivi de quelques Mameloucks qui lui sont dévoués, il arrive enfin dans la salle du Divan. Quel est

son effroyable surprise en n'y trouvant que la sultane assise sur le trône, tenant dans sa main un poignard ensanglanté en guise de sceptre, telle qu'on pourrait peindre une implacable furie des enfers ? Quel redoublement d'horreur en reconnaissant, étendus à ses pieds, les cadavres des deux victimes, renversés l'un sur l'autre ! « Visir, lui crie l'impassible Chegger » d'une voix sépulcrale, puisque la soif de » régner te pousse à la révolte, tu n'as plus » rien à désirer ; te voilà près du trône con» voité par ton ambition ; vois combien il faut » de sang pour y monter ; ose franchir les ca» davres de tes complices : je t'abandonne vo» lontiers ce poignard, dont tu pourras un jour » te servir comme je fais. » En disant ces mots, elle l'enfonce dans son sein, et tombe sans vie sur ce siége du crime en prononçant ces dernières paroles : « Ingrat Aybeck ! » Ses regards mourans sont encore terribles : elle a voulu terminer ses jours odieux entourée de toute sa puissance. Elle expire, et sa bouche entr'ouverte semble encore dicter des arrêts de mort, et de proscription.

Un mouvement d'horreur a fait reculer Bibars : celui qu'on avait vu dans les plus rudes combats affronter l'opiniâtre bravoure des Francs, demeure interdit devant ce spectacle barbare.

Un épouvantable tumulte se répand aussitôt d'une extrémité à l'autre du palais; des clameurs, des cris de joie, des voix confuses annoncent que la terrible sultane a cessé de vivre. Ceux, qui naguère tremblaient au moindre de ses regards, sont les premiers à lui prodiguer ses outrages. On arrache les restes de cette furie du théâtre de son iniquité; on les précipite dans les fossés du sérail pour qu'ils deviennent la pâture des oiseaux carnassiers. C'est ainsi que les révolutions ont aussi leur justice, et que la colère du Ciel punit tôt ou tard les tyrans, dont le joug impitoyable écrase la misérable humanité.

Bibars fut à l'instant même proclamé sultan de l'Egypte par les Mameloucks. Célèbre par ses exploits contre les Chrétiens de la Syrie, dont il devint le fléau, mais, après quelques années de victoires, détesté à son tour pour ses révoltantes cruautés et son féroce despotisme, il fut renversé du trône par ses propres soldats, et ne s'arracha à leurs fureurs qu'en se servant du poignard, que lui avait légué Chegger.

Les chroniques arabes assurent que ce sultan sanguinaire ne put jamais, pendant la durée de son règne orageux, goûter les douceurs d'un paisible sommeil. Toutes les nuits le spectre frémissant de cette femme, dont il ne pouvait effacer le souvenir, lui apparaissait agitant sur

lui son poignard vengeur, et qu'on entendait sa voix gémissante retentir autour des murailles du sérail, en répétant les paroles prophétiques du solitaire du Mont Sinaï. Beauté fatale! Amour funeste! Crimes atroces!

Puisse cet exemple apprendre aux usurpateurs qu'il n'y a de sûreté et de repos que là, où le pouvoir est assis sur la justice et sur les droits légitimes, et aux femmes, qui se laissent entraîner par le délire de l'amour et de l'ambition, loin du sentier fleuri des vertus paisibles et domestiques, sur lequel le Créateur les a placées de préférence, que leur unique empire sur les hommes doit être celui de leurs modestes charmes, de leur amabilité et de leur bienfaisance.

LE COMTE DE COMMINES.

NOUVELLE HUITIÈME

C'est le comte de Commines lui-même, qui, dans ses curieux et intéressans mémoires, recueillis et imprimés après sa mort, a tracé le récit naïf des infortunes sans nombre, dont il fut le triste jouet, soit à la cour du duc de Bourgogne, Charles le Hardi, soit dans celle de France sous le règne tyrannique de Louis XI.

Le savant abbé Ladvocat, dans son Dictionnaire Historique, fait l'éloge du style simple et touchant, dont se servit cette victime des caprices du sort pour peindre les orages de sa vie.

Dans le tableau qui suit, tout en nous laissant aller aux inspirations inventives du cœur, nous avons essayé de saisir ses propres pinceaux, et quelque fois même d'emprunter l'accent douloureux de sa voix.

LE COMTE DE COMMINES.

NOUVELLE VIII.

Si dans le cours rapide de la vie on consultait de sang froid ce qui peut réellement en assurer le bonheur, au lieu de porter nos regards vers les prestiges de la fortune et du pouvoir, effrayés des naufrages, qui se succèdent sur cette mer orageuse, nous bornerions nos simples désirs à jouir d'une tranquille indépendance ; mais cette paix de l'ame, dont le sage seul apprécie les bienfaits, s'accorde mal avec l'emportement des passions humaines, parmi lesquelles l'orgueil et l'ambition occupent les premiers rangs.

Dans l'aveuglement, que causent la soif des richesses et l'esprit de domination, on ne voit personne qui sache modérer ses vœux, ni se contenter de son sort; chacun veut s'élever au de-là, et les plus déplorables chûtes ne peuvent guérir le cœur de cette fatale manie. Triste condition humaine, qui place l'erreur à côté de la raison et l'espérance près du tombeau!

De tous ceux, qui s'exposent aux caprices de la fortune, aucun ne court de plus grands risques que le courtisan, avide de la faveur des souverains; il s'élance sur un précipice semé de fleurs; il affronte hardiment l'inconstance et l'ingratitude des grands, les jalousies et les intrigues de ses rivaux, trop heureux, si, après avoir été abreuvé d'injustices et de dégoûts, il lui est permis de rentrer dans l'asyle d'un paisible oubli.

Les aventures du comte Philippe de Commines offriront le tableau frappant de ces funestes vicissitudes.

Ce gentilhomme naquit en Flandres d'une famille distinguée; son père le fit entrer de bonne heure au service du duc de Bourgogne Charles, surnommé le Hardi; il joignait aux graces du corps la vivacité de l'esprit et l'excellence du cœur; une éducation soignée et l'amour de l'étude le rendirent, à la fleur de ses ans, un des chevaliers les plus accomplis.

A cette époque la poésie était en honneur à la cour des souverains; elle touchait le cœur sensible des dames, elle charmait dans les châteaux les seigneurs et les barons, lorsqu'oubliant leurs sanglantes querelles ils se livraient à la courtoisie et aux fêtes galantes des cours d'amour. Alors l'ame sanguinaire des guerriers

s'humanisait aux accords des favoris des muses, et les plus fières beautés ne dédaignaient pas de mêler leurs myrthes aux couronnes des troubadours. Les tensons de Commines firent sa fortune; le duc distingua ses talens et le prit en amitié; c'était un singulier contraste de voir le prince bourguignon, dont le caractère était si violent et si farouche, montrer du goût pour la science des troubadours, et une douce inclination pour ceux qui la cultivaient.

Le jeune comte devint d'abord son écuyer, puis son favori. Parmi les beautés, qui faisaient l'ornement de la cour de Bourgogne, Hélène de Chambes, riche héritière des comtes de Mousorois, attirait particulièrement les hommages des seigneurs empressés auprès d'elle; les roses et la fraîcheur de l'âge, des yeux pleins de vivacité, un front noble et élevé, une taille majestueuse n'étaient pas les seuls avantages, qu'elle avait obtenu de la nature; elle ajoutait à tous ces dons un ame douce et sensible, un esprit cultivé, une illustre parenté et une fortune considérable; aussi elle était entourée d'une foule d'adorateurs: parmi les plus épris, Gilbert de Trène, chevalier d'armes du duc, ambitionnait surtout de toucher son cœur.

C'était un de ces courtisans présomptueux, auxquels la complaisance du prince donne la

confiance hautaine que rien ne leur doit résister; qui font consister leur mérite à savoir flatter le maître avec adresse, à épier ses goûts et ses penchans, à bien manier un cheval, à le suivre à la chasse et dans ses parties de plaisir, à pénétrer toutes les petites intrigues du palais pour l'amuser dans ses ennuis, à cacher enfin, sous un doux sourire, le fiel d'une ame blessée par le moindre ressentiment; souples et rampans avec ceux qui sont en faveur, orgueilleux et insolens avec leurs inférieurs, véritables caméléons, changeant, selon les circonstances, de mœurs, d'habitudes et de langage.

Malgré ses soins empressés auprès de la belle Hélène, Gilbert n'avait pu réussir de lui inspirer de l'amour: plus touchée des talens modestes et des graces de Commines, elle accueillit ses vœux; le duc consentit à leur union, et dès ce moment le rival éconduit ne respira plus que haine et vengeance. Ennemi d'autant plus dangereux, que, sous le voile d'une profonde dissimulation, il savait les contenir avec art, et calculer froidement le moment favorable pour les faire agir avec succès.

La France, à cette époque, était gouvernée par Louis XI. Ce monarque despotique avait pour système d'abaisser les grands du royaume

et d'humilier les princes voisins, pour mieux élever sa toute puissance; son esprit ombrageux redoutait surtout le courage entreprenant du duc de Bourgogne, dont les nombreux domaines étaient à son voisinage. Au mépris de la paix il rompit le traité d'Arras et se jeta à l'improviste sur ses terres; Charles de son côté courut aux armes pour venger cette injuste agression, et afin de se ménager les secours, dont il avait besoin, il envoya Commines auprès des ducs de Bretagne et de Berri, pour les exciter à unir leurs ressentimens particuliers contre le despote. On sait trop, hélas, que l'orgueil offensé étouffe la voix du sang et de la patrie! Les deux princes saisirent avec empressement l'occasion de secouer le joug; l'amour du bien public servit de prétexte à leurs haines; ils se proclamèrent les vengeurs du peuple opprimé, et ne tardèrent pas à se joindre au Bourguignon.

Les alliés s'étant mis en campagne avec des forces considérables repoussèrent bientôt les troupes royales jusque sous les murs de Paris, après le gain d'une bataille, dans laquelle Commines fit avec gloire ses premiers essais d'armes. Les princes proposèrent d'assiéger le roi dans sa capitale; mais cette grande entreprise offrait trop de difficultés; les combats et les maladies avaient considérablement diminué

l'armée; l'hiver approchait; les campagnes aux environs avaient été ravagées; comment assurer les vivres aux troupes, résister aux forces, qui s'organisaient au dehors dans tout le royaume, et tenir tête à l'immense population de Paris, bien approvisionnée et encouragée par la présence du souverain?

Commines, admis au conseil, fit connaître les dangers, auxquels les alliés seraient exposés. Sa prudente éloquence l'emporta; on profita de l'occasion pour entamer un nouveau traité, dont l'issue ne pouvait que leur être favorable, dans la position où se trouvait le roi. Le succès de cette négociation lui fut confié, et après avoir obtenu une suspension d'armes, la paix se conclut de la manière la plus avantageuse pour le duc de Bourgogne et pour les princes.

Louis XI, peu scrupuleux à tenir la foi jurée, ne s'était montré si facile que pour avoir le tems de conjurer l'orage. Dès qu'il fut dissipé, il courut de nouveau aux armes, se livrant à toute la fougue de son terrible ressentiment. C'était le moment qu'attendait Gilbert de Trène pour agir contre son rival.

Un bruit sourd, répandu à dessein, accusa Commines d'avoir tenu la main à la perfidie du roi de France; Hélène, que des intérêts de famille avaient appelée à Paris, était désignée

comme l'instrument secret, dont le comte se servait pour trahir le duc; il aspirait, disaient les calomniateurs, à figurer sur un plus vaste théâtre pour mieux satisfaire son ambition; on l'avait gagné à force de promesses, et les attentions, dont la comtesse était l'objet à la cour de France, témoignaient assez cette trame coupable. Voilà pourquoi le rusé conseiller avait empêché le siège de Paris, au moment où il était facile de s'en rendre maître. Comment le duc pouvait-il encore se laisser tromper par cet indigne parvenu, qui après tant de bontés le payait d'une si noire ingratitude?

Le prince le moins défiant prête trop souvent l'oreille à la calomnie, lorsque ses poisons sont versés avec adresse; Charles, d'un caractère excessivement ombrageux, était aussi terrible dans ses emportemens, que facile à se laisser prévenir; ni la tranquillité de Commines, ni le souvenir de son dévouement et de ses services ne purent le soustraire au soupçon de l'avoir trahi; il ordonna en secret de faire tomber sa tête; mais averti à tems il eut assez de bonheur et d'adresse pour mettre sa vie en sûreté par une prompte fuite, espérant de pouvoir faire triompher son innocence, lorsque le duc aurait modéré sa première fureur.

Ainsi voilà ce favori, naguère puissant et comblé de bienfaits, tout à coup proscrit et forcé de chercher un asyle sur les terres de France! Étrange inconstance de la fortune, qui dans ses bizarres caprices sème ses dons d'épines cruelles!

Dès qu'il eut quitté les frontières de la Bourgogne, Commines n'écouta que son indignation contre son vil calomniateur; il envoya un cartel à Gilbert de Trène conçu en ces mots: « Je suis » arrivé aux champs de Montlhéri, qui furent » les témoins de ma fidélité et de mon cou» rage; la lâche calomnie a osé m'accuser de » trahison; s'il te reste quelque sentiment » d'honneur, si tu n'as pas renoncé au titre » de chevalier, que tu n'es pas digne de porter, » viens ici joindre ton épée à la mienne, et » recevoir le prix de ton infamie. » La bravoure ne fut jamais le partage des calomniateurs; accoutumés à frapper dans l'ombre, rarement ils se hasardent à se montrer à découvert.

Gilbert fit arrêter le porteur du défi et ne parut point; Louis XI se montra touché des malheurs de Commines; il le pressa de venir à Paris, lui offrant de réparer l'injustice du duc de Bourgogne; mais le comte, craignant d'accréditer les accusations portées contre lui, s'il acceptait les offres du roi, se retira dans les

domaines de son épouse, d'où, le cœur navré de douleur, il écrivit au duc pour démasquer l'imposteur qui l'avait calomnié : il demanda de purger son honneur en champ clos, selon les lois de la chevalerie; il s'offrit de se constituer devant les juges qu'on lui nommerait; il envoya même toute sa correspondance pour montrer qu'il était victime d'une odieuse cabale; ses espérances furent trompées; Gilbert eut encore les moyens d'empêcher ses réclamations d'arriver sous les yeux du duc, et au moment ou l'infortuné proscrit s'attendait que justice lui serait rendue, il apprit qu'un tribunal inique venait de le déclarer coupable du crime de félonie, et de mettre sa tête à prix.

Rien ne révolte plus le cœur humain que le sentiment d'une criante injustice. Commines dans sa profonde indignation n'écouta que son ressentiment; entraîné par l'espoir de se venger, il accepta les offres réitérées du monarque français, qui le nomma chambellan, et l'admit dans son conseil.

Le duc de Bourgogne ne tarda pas à payer cher son aveuglement; ses états furent envahis, et après plusieurs combats désastreux, à la suite desquels il perdit une bonne partie de ses états, il mourut avec le regret tardif de s'être livré à des conseillers perfides.

Le ressentiment du comte n'avait que trop secondé la haine et les armes du roi, dont il venait d'embrasser les intérêts; les prompts succès de cette guerre lui attirèrent les faveurs de Louis XI; il obtint en récompense la principauté de Talmoud; mais ce fut précisément ce haut témoignage de la satisfaction souveraine, qui lui suscita la jalousie des autres courtisans, et lui prépara de nouvelles traverses, semblable au nocher, qui, déjà battu par la tempête, ose encore s'exposer aux assauts des ondes et à l'inconstance des vents, et faillit se briser sur d'horribles écueils au moment même qu'il croit d'être entré dans le port.

L'histoire a peint des plus noires couleurs Tristan, dit l'hermite, prévôt de Paris, et Jean Coitier, médecin du roi, deux courtisans hypocrites, aussi diffamés par leurs mœurs, que réunis d'intérêt pour dominer l'esprit d'un prince, vieilli dans les flatteries et faussement dévot, dont les penchans cruels et les ridicules manies contrastaient sans cesse avec ses fiers emportemens et son orgueil ombrageux; sujet à des terreurs paniques lorsque la superstition le dominait, ou qu'il éprouvait la moindre indisposition, il s'abandonnait alors au prévôt, ou au médecin, empressés à ranimer son espoir et sa confiance.

Ces deux tartufes ne voyaient pas sans inquiétude l'habileté de Commines à profiter des momens de calme et d'épanchement du roi pour adoucir ses peines, raffermir son cœur et lui inspirer des sentimens d'humanité ; alors son éloquence osait lui montrer combien il est plus doux de régner par l'amour des peuples; combien cet amour assure la véritable force des souverains; combien les vertus et les bienfaits de Titus et de Trajan sont préférables à la crainte et aux supplices, dont s'environnaient Tibère et Néron.

Craignant que le flambeau de la vérité ne vînt éclairer le monarque au déclin de l'âge, et ne mît au jour leurs turpitudes, ne pouvant attaquer de front celui qui partageait la faveur, et qui leur opposait des vertus et des talens, ils s'étudièrent, pour l'éloigner de la cour, d'employer les détours de l'intrigue et de la calomnie. Tout en louant le comte sur la solidité et la finesse de son esprit; tout en vantant l'amabilité et les graces séduisantes de sa femme, ils insinuèrent peu à peu au roi qu'ils étaient dévorés l'un et l'autre d'une excessive ambition; qu'ils prétendaient vouloir le réduire en tutelle; comme s'il ne fût plus capable de régner par lui-même; que pour envahir le pouvoir ils cherchaient par tous les moyens à se faire un grand nombre de créatures;

qu'ils entretenaient des intelligences avec le Dauphin, impatient de monter sur le trône; qu'ils se permettaient enfin, avec leurs intimes, d'amers persiflages sur sa vieillesse et ses infirmités. Il n'y avait pas un mot de vrai, mais rien n'est plus susceptible de se laisser dominer par les soupçons que l'amour propre offensé d'un vieillard, surtout lorsque, environné de toute sa puissance, il a vécu dans l'illusion de pouvoir l'étendre même sur la course du tems et sur la faux du trépas. Louis devint auprès de Commines sombre, méfiant et taciturne. Chaque jour il semblait résolu d'éloigner de lui et de punir le couple téméraire, dont on accusait l'insolence et le manque de foi, et pourtant, enchaîné par l'habitude, qu'il s'était formée de leur société vive et spirituelle, éprouvant le besoin de trouver dans cette ressource des épanchemens et des distractions aux longs ennuis qui l'accablaient, il flottait incertain dans ses déterminations, tantôt montrant un front menaçant et sévère aux deux victimes de l'envie, tantôt les rappelant avec une fausse confiance, leur souriant, ou les abreuvant d'amertumes et de dégoûts selon les caprices de son ame inquiète et inconstante.

C'est ainsi que le comte de Commines enfermé avec son épouse dans le sombre château

de Plessis-les-Tours, traîna pendant plusieurs mois, auprès du vieux monarque, les lourdes chaînes d'un illustre esclavage, environné d'ennemis, obligé de flatter le maître terrible, dont il redoutait le pouvoir; vivant dans une inquiétude continuelle, s'efforcant d'opposer à la haine, qui le poursuivait, les ressources de son esprit et la fermeté de son caractère.

La mort du roi le délivra enfin de ce pesant fardeau, au moment où tout annonçait qu'il allait succomber sous les coups de la calomnie, et c'est pour la seconde fois que la protection du Ciel le sauva du gouffre, creusé sous ses pas.

Heureusement affranchis d'un joug devenu insupportable, le comte et la comtesse de Commines se hâtèrent de quitter les écueils de la cour, pour aller respirer dans leurs domaines de l'Anjou un air plus pur et des jours plus tranquilles: ils y trouvèrent le bonheur dans une mutuelle tendresse, dans les charmes de la vie champêtre, dans l'indépendance et la douce paix de l'ame; plus sages si le souvenir des dangers, qu'ils avaient courus sur une mer orageuse, les eût toujours retenus dans le même port! Fatal aveuglement du cœur humain! hélas! le repos n'est pas fait pour lui!

Toujours les rêves de l'orgueil et de l'ambition l'emportent sur les conseils de la sagesse!

Charles VIII était monté sur le trône, à peine âgé de treize ans, pauvre d'esprit et faible de corps. Sa sœur ainée Anne de Beaujeu, qui joignait à un esprit altier un caractère capable des plus grandes résolutions, voulut disputer la régence au duc d'Orléans, héritier présomptif de la couronne, destiné plus tard, sous le nom de Louis XII, à faire le bonheur de la France et à mériter le beau titre de père du peuple. Ce prince s'indigna de courber sous une femme hautaine, capricieuse et livrée à de mauvais conseils; il fit des remontrances que les parlemens n'écoutèrent pas, et dans son dépit, ayant mis dans ses intérêts le duc de Brétagne, il leva l'étendard de la révolte.

Le feu de la guerre civile, soufflé dans le royaume, le menaçait d'un embrasement général; la régente, au milieu des périls qui l'environnent, se rappelle de Commines, dont elle avait apprécié le mérite: sa présence à la cour pourra conjurer l'orage; il portera des paroles de paix, ou sa fermeté en imposera à la rebellion; il ne peut abandonner son roi lorsqu'il réclame son appui; il doit sacrifier son repos et ses ressentimens; au bien de la patrie, et à l'état, menacé de ruine, les honneurs et

la confiance de son jeune maître l'attendent; les refuser ce serait manquer de délicatesse et de loyauté. Voilà comment l'habile princesse, en lui envoyant message sur message, parvint à chatouiller l'amour propre du comte, et en même tems à ranimer dans son cœur les sentimens vertueux et patriotiques, dont il s'était toujours nourri. Envain son épouse, plus prudente, lui retrace le tableau dégoûtant des injustices, des chagrins et des dangers, qui l'ont constamment poursuivi dans les tourbillons de la cour. « Comparez, disait-elle, la tranquillité,
» dont nous jouissons dans ce riant asile, aux
» intrigues, aux jalousies, aux inquiétudes,
» aux haines sans nombre, auxquelles vous iriez
» encore vous exposer : les honneurs et les
» réparations qu'on vous offre valent-elles les
» charmes de la liberté ? Auriez-vous oublié
» les cruelles épines dont votre cœur fut dé-
» chiré ? » Vains conseils ! Celui, qui s'est accoutumé à boire dans des vases d'or le nectar de l'ambition, se résout difficilement de renoncer à ses douceurs, oubliant, hélas ! qu'elles se changent souvent en amers poisons.

Commines en se déterminant de quitter sa retraite, crut n'obéir qu'à la voix de l'honneur et du bien public, tandis qu'intérieurement il éprouvait une secrète jouissance de reparaître

sur l'horizon du pouvoir et de la fortune, au-dessus de ses rivaux et de ses calomniateurs.

Sa présence à la cour rétablit la confiance. Le duc d'Orléans s'avançait sur la capitale à la tête de ses partisans; Paris était en allarmes, et déjà, semblable aux girouettes, que le vent dirige toujours à son gré, la foule de ceux, qui courtisent le pouvoir de quelque part qu'il vienne, préparait en secret l'encens et les hommages pour le parti vainqueur, lorsque Commines réussit par une détermination hardie à obtenir un triomphe, qui étouffa promptement les torches de la discorde.

Par son conseil, Charles VIII s'étant mis à la tête de l'armée, enflamma le courage des royalistes; il quitta Paris, marcha avec résolution à la rencontre des rebelles, les atteignit près de S.t Aubin, et remporta sur eux une victoire tellement décisive, que le duc d'Orléans fut fait prisonnier. On vit alors, ce qui arrive presque toujours au palais des souverains, lorsqu'il survient des événemens, qui trompent les calculs de la politique. Ceux-là mêmes, qui eussent été les premiers à complimenter le duc vainqueur, battu et captif, non seulement ils l'abandonnèrent lâchement à la rigueur du sort, mais ils travaillèrent à sa perte en demandant qu'on lui fit son procès comme parjure et félon.

Il ne s'agissait rien moins que de traîner sur l'échafaud le premier prince du sang, l'espoir de la France, placé près du trône pour succéder au roi, à défaut de postérité mâle. Commines était trop vertueux pour ne pas s'y opposer. « Sire, dit-il, voudriez-vous » souiller votre victoire en versant le sang de » celui, qui, après vous, est regardé comme la » sauve-garde de la nation? Gardez-vous d'accou» tumer le peuple à voir le glaive de la ven» geance frapper ceux, que le Ciel destine à » le gouverner! Qu'un pardon généreux couvre » d'oubli l'égarement du prince; que, vaincu » par votre royale clémence et par vos bienfaits, » plus encore que par vos armes, sa profonde » reconnaissance devienne le gage de sa fidélité, » et le soutien du trône raffermi; que vos vertus » s'élèvent au-dessus de votre puissance; que tous » les Français en célébrant votre gloire disent: » nous avons un roi, qui sait vaincre ses en» nemis et son propre ressentiment! »

Ce généreux conseil décida le jeune monarque; il sentit le danger de se livrer aux passions, dont il était entouré, et tout à coup, au grand étonnement de la nation, il déclara qu'il était capable de porter le sceptre, et qu'il voulait régner désormais, sans le secours de personne.

Affranchi de toute tutelle, Charles montra bientôt une énergie, qui trompa toutes les espérances des courtisans, lesquels s'étaient flattés de pouvoir le guider selon leurs intérêts. Quoique par le traité d'Arras il eût engagé sa parole d'épouser la sœur de l'empereur Maximilien, il changea tout à coup d'idée, et demanda la main d'Anne de Brétagne, dans la vue de réunir à la couronne les états de ce duché, dont elle était l'héritière; la politique bien plus que l'amour décidèrent cet hymen, et cet événement, qui devait troubler la paix de l'Europe, fit naître une funeste rivalité entre Commines et le cardinal Briçonnet, ministre en faveur.

Le duc d'Orléans, rentré dans les bonnes graces du roi, était éperdument amoureux de la princesse; Anne de son côté partageait ses tendres sentimens; ils s'étaient réciproquement engagé leur foi, et Commines avait été chargé de sonder les intentions du monarque. Quelle fut sa surprise lorsque l'orgueilleux prélat lui fit connaître que Charles l'avait choisie pour en faire son épouse! J'espère, dit-il, qu'elle préférera le titre de reine de France à celui de duchesse d'Orléans; dans tous les cas S. M. serait décidée à employer la force des armes, si, contre son attente, on osait mettre obstacle à ses vœux. Le comte, moins frappé de ce discours

impérieux, que des funestes conséquences, qui pouvaient en résulter, puisqu'en trahissant la foi jurée il fallait s'attendre au juste ressentiment de l'empereur, voulut envain essayer son crédit au conseil pour empêcher une union si périlleuse; Briçonnet l'emporta; il fallut céder aux volontés du roi; le mariage fut conclu; Anne monta sur le trône de France, malgré son cœur, et le duc son amant sacrifia sans murmure le bonheur de sa vie à l'intérêt de son pays. Cette intrigue de cour ayant brouillé Commines avec le cardinal, les girouettes de la cour suivirent aussitôt la nouvelle direction du vent, ainsi que cela arrive toujours en pareille circonstance. Celui, qui avait osé s'élever contre la volonté souveraine pour soutenir la sainteté d'un traité solennel, et protéger un amour vertueux, prévoyant une disgrace complette, songeait déjà à regagner la paisible retraite, qu'il n'aurait jamais dû quitter, lorsque l'amour de son pays et le sentiment de l'honneur, si puissant sur les nobles cœurs, le retinrent près de l'abyme.

Malgré la guerre désastreuse, allumée dans le royaume par le ressentiment de l'empereur, et malgré ses chances incertaines, Charles, toujours dominé par les conseils du cardinal, voulut revendiquer ses droits sur les états de Naples,

en qualité d'héritier de la maison d'Anjou; ces droits étant contestés, il n'y avait d'autre moyen que de les faire décider par les armes. Traverser les Alpes, abandonner le royaume menacé par les impériaux et leurs alliés, pénétrer dans le cœur de l'Italie, braver la puissance d'un pape, aussi redoutable qu'Alexandre VI: s'enfoncer enfin jusqu'à l'extrémité de la péninsule, conquérir Naples et en chasser Ferdinand le Catholique, tout cela offrait des difficultés et des périls, qui n'arrêtèrent pas le courage du monarque français..

L'amour de la gloire et l'espoir de moissonner des lauriers dans cette expédition aventureuse, entraîna l'élite de la noblesse. Commines, malgré qu'il n'approuvât pas l'imprudence de son maître, et qu'il en prévît les conséquences, ne voulut pas l'abandonner aux dangers, qui l'attendaient; il renferma ses dégoûts au fond de son ame, et il partit avec l'avant-garde.

Madame de Beaujeu, sœur du roi, et le cardinal Briçonnet furent chargés d'administrer le royaume pendant l'absence du souverain; le duc d'Orléans, mis à l'écart, quoique profondément blessé de la double méfiance, qui l'éloignait de l'armée et du conseil de régence, sacrifia de nouveau au bien de l'état les épines de son cœur; mais la nation murmura contre

l'injuste intrigue, qui outrageait un prince, déjà son espoir et son idole.

Livré tout entier à son enthousiasme belliqueux, Charles, à la tête d'une armée assemblée à la hâte, traverse rapidement les Alpes, s'empare du Milanais sans coup férir, se fait ouvrir les portes de Florence, et marche sur Rome, où son audace sème la terreur; envain le terrible Alexandre espère d'arrêter le torrent; il est lui-même forcé à s'enfermer dans le château S.t Ange et à traiter avec son ennemi.

Nous ne suivrons pas le monarque français dans sa marche heureuse sur Naples; il suffit de dire que la fortune d'abord le combla de toutes ses faveurs; que Ferdinand n'eut pas le courage de lui en disputer la conquête; qu'il abandonna lâchement la capitale à son approche; qu'elle ouvrit ses portes au vainqueur sans lui opposer la moindre défense, et que celui-ci mit sur sa tête, sans aucun obstacle, une couronne déjà souillée de trop de sang. Mais tandis que le roi, étonné de ses prospérités, célèbre par des tournois et des fêtes superbes ces succès rapides; que les Français, dominés par l'aveugle orgueil, s'abandonnent sans retenue à l'indiscipline et à l'influence d'un climat trop favorable aux plaisirs, le pape, l'empereur, le roi d'Espagne, les Venitiens et Ludovic Sforza

duc de Milan, ayant formé entre eux une ligue redoutable, réunissent toutes leurs forces vers l'Appenin, et se disposent non seulement à chasser Charles de sa conquête, mais encore à lui fermer tout espoir de retour dans son propre royaume.

Commines, dont le courage s'était signalé pendant le triomphe, fut le premier à donner l'éveil sur le danger. L'armée était diminuée par la débauche et par les maladies; le feu de la révolte commençait à se manifester dans les provinces; la saison d'hiver approchait; il n'y avait d'autre espoir de salut que dans une prompte retraite, afin de dissiper l'orage avant qu'il se fût entièrement formé.

Charles dut, malgré lui, prendre ce parti; il ordonne à Commines de s'embarquer, et d'aborder le plus promptement possible aux côtes de France pour lui amener des secours vers les Alpes, et abandonnant les terres de Naples plus vîte qu'il n'était venu, il précipite sa marche dans l'intention de franchir les Appennins avant que les alliés lui aient entièrement fermé cette barrière. Ceux-ci l'attendaient à Fornovo avec trente bataillons. Le courage fut égal au danger; on passa sur le ventre de l'armée ennemie, mais la victoire coûta si cher aux Français, que leurs débris ne s'arrêtèrent que dans les remparts de Trino.

Pendant ces événemens désastreux une effroyable tempête avait entraîné vers les côtes d'Afrique le vaisseau de Commines; les vents déchaînés et la mer furieuse trahissaient son impatience; il avait laissé son roi dans le péril, et son cœur était moins troublé par la crainte du naufrage, que par la douloureuse incertitude du sort, qui menaçait ses compagnons d'armes dans leur difficile retraite. Enfin, après avoir erré plusieurs jours sur l'abyme entr'ouvert, le nocher eut le bonheur de gagner le port de Marseille.

Lorsque le comte arriva à Paris on y connaissait déjà les désastres de Fornovo; la cour était plongée dans une morne stupeur; la cité était dans la plus vive allarme, et le mécontentement général; on accusait hautement le cardinal; les orléanistes répandaient par-tout qu'il était tems de renverser un conseil de régence inepte, et d'appeler le duc au timon des affaires; des émeutes eurent lieu dans les faubourgs, et des pamphlets placardés dans les rues couvrirent d'outrages le ministre, sans même épargner la majesté royale.

Au milieu de ces désordres Commines demandait à grands cris de l'argent et des troupes, pour remplir les intentions de son souverain, et mettre en sûreté la chaîne des Alpes.

Briçonnet, plus occupé de sa propre cause, que de celle de l'état, n'agissait qu'avec une lenteur désespérante; le comte s'emporta, et cette querelle de cabinet réveilla dans le cœur du cardinal les fureurs de sa jalousie. Croyant de prévenir les accusations, qu'il pouvait porter contre lui, il envoya secrètement un message au roi, dans lequel le fiel de la calomnie n'était pas épargné; le comte, disait-il, au lieu de chercher des prompts moyens pour secourir l'armée française dans sa détresse, n'était occupé que des intérêts du duc d'Orléans; sous le manteau d'un feint royalisme, il excitait en secret l'audace des mécontens; sa femme était l'instrument de son ambition; ses conseils égaraient la reine, qui paraissait ne pas avoir renoncé à ses premières amours, et si l'on ne s'empressait de prévenir l'orage le danger deviendrait plus grand à Paris que devant les forces des alliés.

Charles reçut à Trino ces avis imposteurs dans un de ces momens d'irritation, qu'inspirent les grands désastres; lorsque le pouvoir absolu souffre dans son orgueil humilié rien alors n'est plus facile que de le surprendre; semblable au trait rapide, qui s'élance de l'arc tendu, le souffle de la délation perce aussi promptement les replis du cœur, précipite ses déterminations

et suscite ses subites tempêtes. Le monarque, se croyant trahi par Commines, oublia cette sainte maxime que, avant de punir, il faut juger, et ne consultant que sa vengeance, il envoya un ordre écrit de sa main d'arrêter le conspirateur, et d'en faire prompte justice.

Au reçu de cette dépêche l'innocente victime est frappée comme d'un coup de foudre; on l'arrête au moment même de son départ pour rejoindre l'armée; on le traîne chargé de fers dans le château de Loches, au fond d'une horrible prison, sans l'entendre, sans lui faire connaître le motif de sa disgrâce, et renchérissant sur l'injustice du roi, celui, qui dans l'ombre a préparé sa perte, se donne le plaisir barbare de faire enfermer son rival dans une cage de fer. Envain la reine, le duc d'Orléans et madame de Beaujeu, touchés des gémissemens et du désespoir de la comtesse, demandent un sursis pour obtenir des juges à l'illustre prisonnier; on oppose l'ordre formel du roi, et, tout en simulant de plaindre le sort de Commines, on va le livrer à la hache du bourreau.

Heureusement la Providence ne l'abandonna pas; la fille du géolier se laissa gagner par les larmes d'une épouse désolée; elle lui procura le moyen de s'évader pendant la nuit sous les habits d'un recolet, qui, ayant été appelé

pour l'assister dans ses derniers momens, se laissa gagner à son tour par la certitude de son innocence.

Le couvent de ce généreux moine l'ayant mis à l'abri de toute poursuite, madame de Commines courut nuit et jour à la rencontre du roi, qui dans l'intervalle retournait à Paris, suivi seulement de quelques officiers, pour venir lui-même étouffer par sa présence la prétendue conspiration ; l'ayant trouvé sur la route de Lyon, elle s'élance à travers son escorte ; ose saisir la bride de son coursier, fléchit un genou, et, les cheveux épars, elle reste dans cette attitude immobile et presque mourante; tant elle était oppressée de douleur et suffoquée par ses larmes!

Charles, vivement ému, ordonne qu'on la relève : « Sire, dit alors la comtesse revenue » de son premier saisissement, la calomnie » seule a pu accuser Commines d'avoir trahi » Votre Majesté. Sa vie entière et sa fidélité » à toute épreuve démentissent un pareil crime; » son sang versé pour vous à la bataille de » S.t Aubin, où, par ses conseils, votre jeune » courage triompha de vos ennemis ; sa valeur » et son zèle déployés sous vos yeux dans la » guerre récente en Italie ; son dévouement » infatigable à remplir vos ordres depuis son

» retour, pour vous assurer les moyens de ressaisir
» la victoire, parlent assez haut en faveur de
» son innocence. Celui, qui marcha toujours
» dans le sentier de l'honneur et de la vertu,
» ne devient pas criminel en un seul jour.
» Quel pourrait être le motif de son manque
» de foi? L'intérêt? Vous connaissez sa fortune
» et combien il en fait peu de cas. L'ambition?
» Vous l'avez comblé d'honneurs au de-là de
» ses désirs. Non, sire, mon époux n'est pas
» coupable : des perfides ont surpris votre re-
» ligion; il allait périr. Inspirée par mon amour,
» le Ciel m'a permis d'arracher aux mains de
» ses ennemis barbares la proie qu'ils allaient
» dévorer : mais l'honneur est une seconde
» vie, et c'est lui seul qui m'amène devant
» vous, quand ses jours sont sauvés. Je vous
» livre les miens; que l'accent de ma douleur
» retentisse au fond de votre ame royale; que
» la France connaisse votre justice; que votre
» parole souveraine garantisse les jours du
» comte; que des magistrats sévères, mais im-
» partiaux, instruisent son procès, et il viendra
» reprendre ses fers, fort de son innocence et cer-
» tain de confondre ses infames calomniateurs! »

Ce discours remplit le monarque d'admiration et de surprise; il fixe avec des yeux attendris la comtesse éplorée; il est touché des sons de

sa voix éloquente et des larmes qui ajoutent à sa beauté ; il signe le sauf-conduit et l'arrêt d'une nouvelle enquête.

A peine le roi fut de retour à Paris, que Commines, fidèle à remplir l'engagement de son épouse, alla se constituer prisonnier; le parlement, chargé d'écouter sa défense, lui assigna le château de Tournelles. Tandis qu'il informait, il n'y eut point d'intrigues, que les ennemis de l'accusé ne fissent jouer pour empêcher la vérité de paraître au grand jour; on employa toutes sortes de manœuvres pour embrouiller et prolonger la procédure; on acheta de fausses dépositions; on suscita des entraves au cours régulier de la justice, et l'on parvint à inspirer des nouveaux soupçons au faible monarque, qui, flottant incertain au milieu de ces machinations détestables, finit par écarter de sa présence tous ceux, qui s'intéressaient en faveur de l'innocence opprimée. Il venait même d'ordonner de transférer le prisonnier dans l'horrible cachot de Loches, lorsque ce prince mourut tout à coup à la fleur de ses ans d'une attaque d'apoplexie, au moment, où, dominé par d'implacables calomniateurs, il paraissait l'avoir abandonné à leur haine. Exemple terrible de la divine justice pour les souverains, qui se livrent à des conseillers pervers, et se

laissent entraîner par leurs passions et leurs intrigues.

Le duc d'Orléans monta sur le trône pour le bonheur de la France. Le juste et bienfaisant Louis XII chassa aussitôt de la cour tous les vils flatteurs, qui avaient semé la gangrène dans l'état sous le règne précédent ; mais ils ne furent pas punis. L'innocence de Commines, proclamée par un arrêt solennel du parlement de Paris, lui rendit l'honneur et la liberté. Pourtant ce martyr de l'envie n'obtint lui-même aucun crédit sous un prince, dont l'estime et l'attachement, avant de ceindre le diadème, avaient servi de prétexte pour conspirer sa perte.

Retiré enfin en Anjou dans ses solitaires domaines, guéri de toute ambition, et à l'abri de nouveaux naufrages, sa vieillesse fut longue et heureuse auprès de sa vertueuse et fidèle compagne, empressée à verser un baume consolateur sur les plaies profondes de son ame. C'est là, que livré tout entier à l'étude, dans les doux loisirs d'un repos, dont il n'aurait jamais dû s'éloigner, il répétait souvent : « Heureux celui, qui, loin des tourbillons du » monde et des écueils de l'ambition, cultive » en paix l'héritage de ses pères, et assis près » de son tranquille foyer entend de loin sans » aucun danger gronder les orages, qui boule» versent l'océan de la vie. »

TERESINA.

NOUVELLE NEUVIÈME

Le Mercure de France du 8 mars 1828 contient tous les détails désirables sur l'héroïne, qui, après avoir sacrifié sa beauté, et les plus chères affections de son cœur pour sauver la vie de son père, sut encore inspirer et affermir le courage des chefs thermidoriens, auxquels on dut la chûte de l'exécrable Robespierre.

On trouvera dans ce journal politique et littéraire les notions de famille et les aventures curieuses de la célèbre Teresina, dont le nom figure au premier rang dans les mémoires secrets du directoire, du consulat, et de l'empire. Elle est encore pleine de vie: mère de famille et heureuse par un illustre hyménée, elle occupera un jour la place distinguée, qui lui est réservée, dans l'histoire de France du dix-neuvième siècle. En attendant, ceux de nos lecteurs, lesquels furent à portée des événemens, la reconnaîtront sans peine au portrait, que nous en traçons dans la Nouvelle IX, et pourront aussi distinguer facilement les couleurs véritables de celles d'invention, nécessaires pour le fond et la forme du tableau.

TERESINA.

NOUVELLE IX.

Pourquoi irions nous chercher dans les annales des peuples anciens les noms des femmes célèbres, lorsque l'histoire moderne nous offre des héroïnes, qui ont honoré leur sexe par les plus mâles déterminations, et disputent la gloire des Lucrèce et des Porcie?

C'est surtout lorsque les passions humaines sont dans la plus grande fermentation, que le cœur des femmes, pétri par la main du Créateur de tout ce que la douceur et la tendresse ont de plus délicat, ressent ces inspirations subites, qui le transportent au de-là de ses penchans naturels et lui communiquent une surprenante virilité.

L'indignation de la belle Judith contre le barbare oppresseur des Hébreux fit tomber la tête du farouche Holopherne, et chassa les fiers Assyriens des remparts de Béthulie: le poignard, dont Lucrèce se perça le sein, enfanta la liberté

de Rome en renversant du trône Tarquin le Superbe : Clélie trouva dans l'amour de son pays le courage de briser les fers de Porsenna, pour voler au secours de Rome à travers les flots orageux du Tibre : la fille de Caton avala des charbons ardens, afin de ne pas survivre à l'infortune de son époux et à l'oppression de sa patrie : Cléopâtre, inconsolable de la perte de son amant, renonça à l'éclat du diadème, et se fit piquer par un aspic plutôt que de recevoir la loi d'un superbe vainqueur ; enfin au milieu des révolutions, qui tour à tour ont ébranlé notre malheureux globe, combien n'a-t-on pas vu de tendres mères, de filles vertueuses, d'épouses fidèles, de citoyennes dévouées, dont le courage, le chaud patriotisme et les sublimes sentimens excitent notre juste admiration?

L'histoire moderne conservera long-tems les nobles souvenirs de Charlotte Corday et de Cécile Rénaud, qui seules osèrent faire luire le poignard vengeur aux yeux de l'infâme Marat et du féroce Robespierre. Elle dira qu'au sein de l'orage, dont l'affreux tourbillon bouleversa la France et sema de ruines l'Europe entière, lorsque des tyrans obscurs inondaient de sang l'héritage de Saint Louis, les mâles déterminations et les sentimens héroïques semblaient s'être réfugiés dans l'asile le plus faible.

Ceux, que le Ciel a créé pour être les plus forts, restaient plongés dans une morne stupidité; on les voyait courber lâchement leurs têtes sous la hache fatiguée des bourreaux.

Sexe aimable, doux présent du ciel, que ne puis-je former à ta gloire une galerie historique, riche des tableaux de toutes les vertus! Cet ouvrage serait au-dessus de mes forces: accepte seulement cette faible esquisse que je te consacre; elle est faite pour intéresser les ames sensibles.

Teresina reçut le jour au de-là des Pyrénées, sur la terre héroïque, où jadis la valeur de Cid triompha de la puissance des Maures; son père, riche négociant, s'établit à B......., quelques années avant la révolution française. La jeune Espagnole, réunissant aux dons de la fortune la vivacité de l'esprit et les graces de la beauté, s'y vit bientôt entourée d'une foule d'adorateurs; mais son cœur, plus entraîné vers les plaisirs folâtres, que séduit par le langage des passions, se refusait à des engagemens sérieux, content d'effleurer ce que la galanterie, en France surtout, offre sans cesse en hommage aux femmes aimables et spirituelles.

Bientôt ce beau royaume éprouva les premières convulsions de la maladie morale, qui germait dans son sein: plus de fêtes, plus de plaisirs;

une sombre inquiétude agita tous les esprits ; le torrent des passions se déchaîna, et la tourmente révolutionnaire brisa de toutes parts les digues, qui défendaient la société et le trône majestueux des Bourbons. La tête du roi martyr, en tombant sur un échafaud, produisit le même effet que la boite de Pandore, ouverte aux mortels gémissans. Les lois les plus saintes sont proscrites, les nœuds les plus sacrés sont rompus ; la religion, l'humanité, les vertus civiles deviennent des délits publics ; plus de ces douces émotions, qui font le charme de la vie ; plus de ces sentimens généreux, qui sont les délices des ames aimantes. Des hommes obscurs, sortis de la fange de l'anarchie, font peser sur la France un joug de plomb ; les filles de l'enfer guident leurs pas ensanglantés ; la nation la plus polie et la plus aimable de l'Europe rétrograde subitement vers les ténèbres de la barbarie : des mœurs féroces remplacent sa politesse et son urbanité ; on dirait que les Vandales ont de nouveau envahi les Gaules ! L'amour lui-même voit flétrir ses myrthes délicats au souffle empesté de la crapuleuse débauche. Voilà les fruits amers de l'irréligion et de la licence !

Le club des jacobins était devenu l'antre des Euménides. Des hommes-tigres, vils satellites d'un exécrable tyran, quoique tous souillés de

sang et de crimes, osaient pourtant adresser d'horribles vœux à la timide beauté et porter sur ses roses de farouches regards.

Teresina eut le malheur d'inspirer d'infames désirs au proconsul, que le prétendu comité du salut public avait envoyé à B.....; l'audace de ce chef égalait le débordement de ses mœurs; sa laideur était en parfait rapport avec la perversité de son ame; elle ne vit d'autre moyen pour s'y soustraire, que de fuir, et chercher un asile dans son pays natal; son père persécuté lui-même, à cause de ses richesses, approuva sa prudence; ils prirent leurs mesures, et abandonnèrent avec joie la cité, jadis florissante, qu'ils avaient adopté pour leur seconde patrie, hélas! devenue le séjour du crime et de la terreur.

Déjà les deux fugitifs saluaient les cimes protectrices des Pyrénées, lorsqu'ils furent arrêtés au moment qu'ils allaient atteindre le sol hospitalier. Reconduits à B......, on les jeta, comme des criminels, au fond d'une obscure prison, où la tyrannie de la liberté entassait ses nombreuses victimes.

Les portes de ce cachot humide et infect, comme celles qu'a peint le Dante, ne laissaient plus aucune entrée à l'espérance; elles ne s'ouvraient que pour recevoir les prisonniers,

ou pour les livrer aux bourreaux. Teresina loin des yeux du proconsul en fut bientôt ignorée ; sa débauche avait de quoi se nourrir ailleurs, et ce chef inhumain ne s'inquiétait guère des infortunés, que l'on arrêtait chaque jour sur la moindre dénonciation. Elle languissait depuis un mois sous les verroux, en proie à toutes les privations ; mais pourtant son ame avait conservé assez d'énergie pour soigner la santé de son père, pour adoucir ses souffrances, et le consoler dans ses peines.

Les longues journées étaient employées au travail et à la lecture de quelques livres échappés aux farouches regards de ses géoliers. C'est la seule et véritable consolation des malheureux, lorsqu'un sort cruel accable leur innocence et les prive de la liberté. Les nuits plus longues s'écoulaient dans les soupirs ; des spectres, des fantômes sinistres ne cessaient d'assiéger l'imagination de la triste captive lorsque ses forces épuisées s'abandonnaient aux bienfaits du sommeil. Alors elle voyait la hache sanglante, levée sur la tête de son vénérable père, prête à lui ravir son dernier appui ; elle entendait les cris féroces des cannibales insulter à son supplice ; elle voyait son sang jaillir sous l'instrument fatal ; elle poussait un cri lamentable, qui la réveillait en sursaut et, le front long-tems

inondé d'une froide sueur; elle ne reprenait ses sens que pour lire dans ce rêve douloureux le présage funeste du sort qui menaçait l'un et l'autre.

Quelques fois cependant son ame volait sur les ailes de l'espérance à travers l'épaisse grille de la prison, et tournant ses yeux à moitié éteints vers le berceau de son heureuse enfance, rappelant les plus doux souvenirs, elle s'écriait: « Grand Dieu, dont la puissance éclate » dans les merveilles de la création, dont les » méchans ne peuvent éviter la terrible justice, » tu ne seras pas sourd aux accens de la dou- » leur. Tu protégeras l'innocence; tu seras tou- » ché de nos malheurs; tes mains, o divine » Providence, briseront le glaive de l'impie; » ta bonté céleste ramenera la concorde et la » paix au sein des familles désolées; nos mains » reconnaissantes pourront encore allumer sur » tes autels un encens pur, et nos voix pieuses » bénir tes bienfaits! »

A cette prière Teresina sentait battre son cœur de l'espoir d'une prochaine délivrance, et le flambeau de la foi l'animait des plus douces illusions; mais le Ciel lui réservait encore bien d'épreuves cruelles.

Quelques jours après, tandis qu'au lever de l'aurore elle savourait les douceurs d'un sommeil

trompeur, un bruit de voix confuses, mêlé au lugubre roulement des verroux, se fait tout à coup entendre : elle s'éveille : quelle scène affreuse pour son ame déchirée ! La prison s'est remplie de sicaires à figures sinistres ; ils arrachent le père de Teresina de son lit de douleur ; ils le chargent de fers ; ils l'entraînent au tribunal révolutionnaire ; de là il n'y avait qu'un pas à l'échafaud. « Ne nous séparez pas, » s'écrie Teresina avec l'accent du désespoir ; » barbares, s'il vous reste quelque pitié, faitez-» moi partager son sort : s'il vous faut une » victime respectez sa vieillesse ; sauvez ses » jours et prenez les miens. » Ils ne l'écoutent pas ; les portes du cachot se referment aussitôt avec un épouvantable fracas, comme la froide pierre du cercueil.

Teresina tombe sans connaissance; une sueur glacée inonde son front décoloré ; ses lèvres tremblantes balbutient encore le nom d'un père chéri ; mais des convulsions succèdent, et la plongent dans un état qui semble l'avant-coureur de la mort. La nature reprit enfin ses droits pour lui faire sentir plus vivement encore toute l'horreur de sa situation.

Lorsqu'elle revint de son évanouissement, des nuages amoncelés sur B....... versaient des torrens de pluie; le ciel, sillonné d'affreux

éclairs, s'ébranlait aux coups redoublés de la foudre; le sifflement des vents déchaînés ébranlait les sombres voûtes de la prison, mais le désordre de son ame était bien au-dessus de cet ouragan.

Quoique son géolier, froidement accoutumé au spectacle journalier des gémissemens et du désespoir, eût un cœur de fer, il n'avait pu néanmoins se défendre d'un sentiment de pitié, en voyant cette jeune beauté dans une situation si horrible; il se hâta de retourner auprès d'elle pour la secourir. « Prenez courage, lui » disait-il dans ses grossières consolations; si » votre père est innocent il ne sera pas con- » damné; pourvu qu'il n'ait pas conspiré contre » la république il sera sauvé; le chef de notre » tribunal s'appelle l'incorruptible; il fait bonne » justice et l'on peut se reposer sur lui. Quant » à vous, ma belle enfant, vous n'avez rien à » craindre; s'il fixe un instant ces grands yeux » noirs mouillés de larmes il n'y tiendra pas, » et ne voudra pas qu'on vous fasse le moindre » mal. »

Teresina ne l'écoutait pas; ses regards stupides se promenaient douloureusement autour des murailles noircies du cachot pour leur redemander un père. Des larmes abondantes coulaient sur le grabat solitaire, d'où elle n'entendait

plus sa douce voix l'exhorter à la résignation et à la patience; son cœur serré par la douleur n'était plus capable de pousser un seul soupir; mais son imagination s'égarait dans le dédale de son funeste avenir. Faible roseau brisé dans la tempête, orpheline à la fleur de ses ans, entourée de périls et de précipices, loin de sa patrie et de ses parens, que va-t-elle devenir? La mort seule sera son refuge. Ah! si elle pouvait sauver ce qu'elle a de plus cher au monde, comme elle sacrifierait volontiers sa vie! Tout à coup les dernières paroles du géolier frappent son esprit d'une inspiration subite; elle se rappelle les désirs du proconsul, elle se flatte que ses charmes ne seront pas effacés de son souvenir; un transport d'amour filial s'empare de son ame, et sans perte de tems elle se détermine à lui écrire ce billet:

« Une jeune étrangère que vous avez connue, et » qui ne vous fut pas indifférente, vous ose écrire » du fond de sa prison pour vous demander » de lui conserver un père, sa dernière con- » solation; on vient de l'arracher de ses bras; » son sort est entre vos mains. Si vous n'êtes » pas insensible à mes larmes, si vous le rendez » à mes embrassemens, vous pouvez tout at- » tendre de ma reconnaissance. » Le géolier se chargea volontiers du message et promit de ne pas faire attendre la réponse.

En recevant le billet de Teresina, l'auteur de son infortune se rappela aisément les charmes, qui l'avaient frappé; ses feux mal éteints se rallumèrent dans son ame; il se réjouit de pouvoir triompher de sa vertu; il écouta avec plaisir les éloges, que faisait le géolier de sa jeune prisonnière, et se couvrant du masque de l'hypocrisie, qu'il savait employer à propos pour se donner des airs de justice et d'humanité: « Cette femme, dit-il, est victime d'une fausse » dénonciation; je vais faire suspendre le ju- » gement de son père; et voici un ordre pour » sa mise en liberté; cours lui annoncer la fin » de ses souffrances, et que ce soir, à la chûte » du jour, elle vienne elle-même compléter » sa justification. »

Lorsqu'après une douloureuse agonie, un malade aux portes du trépas rouvre enfin ses faibles paupières à la pure clarté du ciel, et se sent renaître à la vie; ou lorsque le nocher, battu par la tempête, et environné des horreurs du naufrage, regagne enfin le port qu'il n'espérait plus de revoir, l'ivresse de joie qu'ils éprouvent est moins douce que la délicieuse sensation de Teresina au retour du géolier en l'entendant s'écrier: « Votre père est sauvé; suivez moi; » vous êtes libre. »

Son premier mouvement est de s'élancer hors de ce ténébreux tartare : mais aussitôt qu'un air plus pur vient agir sur ses membres délicats, ses forces chancelantes répondent mal à son empressement, et elle se sent défaillir; frappée aussi de ce bonheur inespéré. Tant il est vrai que les transports de la joie peuvent devenir funestes de même que le serrement de la douleur! Obligée de s'arrêter à la conciergerie pour donner à ses sens émus le tems de se familiariser avec sa nouvelle existence, elle trouva dans les soins d'un homme jusqu'alors inhumain un de ces retours de la nature, qui prouvent l'ascendant de l'infortune sur les cœurs les plus endurcis.

La nuit commençait à paraître, lorsque Teresina accompagnée de son seul appui se rendit aux ordres du proconsul. Ce chef voluptueux, attendait sa victime au fond de son appartement, richement meublé; le luxe, répandu autour de lui, contrastait mal avec cette prétendue égalité, dont il proclamait le règne chimérique; mollement étendu sur l'édredon, entouré de flambeaux et de meubles somptueux, il avait plutôt l'air d'un pacha, que d'un disciple de Marat. Impatient du rendez-vous, il comptait les minutes avec anxiété; enfin il allait avoir à sa disposition cette beauté dédaigneuse, qui s'était dérobée à sa passion avec tant de fierté: désormais

soumise et docile, elle lui assurait un facile triomphe : à ce prix il pouvait bien épargner un vieillard. N'avait il pas d'autres victimes en grand nombre pour apaiser la haine des hommes sanguinaires soumis à ses volontés? C'est ainsi que les farouches ministres de Pluton immolaient à leur gré celles qui s'offraient à leur rage pour calmer les implacables furies.

Comme le cœur de Terèsina battait avec force en s'approchant du palais de l'odieux tyran! Andromède, exposée au monstre terrible, qui devait la dévorer, éprouva moins de terreur et d'effroi. Quel cruel sacrifice pour racheter le sang de son père! cette idée seule soutenait son noble courage: il vivra, se disait-elle; j'aurai encore la consolation de le presser contre mon cœur; il verra mes transports et mes larmes: beauté fatale, tu me serviras au moins à mettre ses jours en sureté! alors je pourrai moi-même purifier ce sein flétri, en imitant l'illustre matrone romaine, qui lava sa chasteté dans son propre sang.

Soutenue par ces idées fortes et généreuses, elle s'arme de résignation, franchit la porte du palais, où veille une nombreuse garde, monte les escaliers, où se pressent chaque jour les dénonciateurs et les espions, traverse les vastes appartemens, où règnent le silence et la terreur,

et arrive enfin à l'entrée du cabinet, où l'attendait le hideux satrape.

A cette vue un frisson mortel s'empare de son ame: sa bouche tremblante peut à peine articuler ces mots: « sauvez mon père; » ses forces l'abandonnent; un voile épais couvre à l'instant ses yeux; elle chancelle; elle tombe sur le plancher de ce séjour d'iniquité.

Dans ce moment, Dieu, qui jamais n'abandonne la vertu, jeta dans l'ame abrutie du proconsul, qui jusqu'alors n'avait été dominé que par l'attrait d'un plaisir méprisable, un rayon de ce feu céleste que l'on nomme le véritable amour. En voyant sa victime étendue à ses pieds, l'aspect de ses charmes sans défense, le désordre de sa situation, la pâleur de la mort peinte sur ses traits arrêtèrent son audace, et portèrent dans ses sens un trouble inconnu.

L'enfant de Cithère lui décocha un de ces traits, qui traversent le cœur le plus endurci, et dont la blessure ne peut se guérir que par le beaume du sentiment.

Il s'empressa de lui prodiguer tous les soins; de rappeler ses esprits, de lui faire entendre un langage rassurant. « Ne craignez
» rien, lui dit-il avec émotion; je ne suis
» pas insensible à vos malheurs. Ce que vous

» m'avez inspiré vous met à l'abri de toute » violence. J'aspire à des sentimens plus dignes » de vous; en vous rendant votre père, je ne » veux attendre ma récompense que de votre » gratitude. » A ces mots, il lui jette un tendre regard, et s'éloigne avec précipitation, comme pour s'arracher à un danger, en laissant Teresina frappée de surprise et de stupeur.

Son étonnement redoubla lorsque, quelques instans après, on vint lui annoncer qu'une voiture l'attendait dans la rue pour la conduire au logement de son père. Quelle félicité! Quel passage rapide d'une amère douleur au comble de l'ivresse! Quels transports délicieux, après une douloureuse captivité, de revoir ses paisibles lares, de respirer l'air pur de la liberté domestique, de presser contre son cœur le tendre objet de son amour filial! Tous les deux ils croient que c'est un songe; ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre à plusieurs reprises; ils fondent en larmes de joie; ils tombent ensuite à genoux pour remercier ensemble la Providence de ce bonheur inespéré.

Le père de Teresina fut vivement ému en apprenant un pareil dévouement: son ame noble et vertueuse jugea par ce grand sacrifice de sa fille toute l'étendue de son amour; il mêla ses regrets au sentiment de la reconnaissance;

mais en les épanchant par ses larmes, il ne leur laissa que l'expression de sa tendresse. Le lendemain le proconsul ne parut pas; quel changement s'était-il opéré en lui? Comment cet homme, nourri dans la débauche et jusqu'alors affranchi de toute pudeur, avait-il renoncé à ses penchans sensuels pour écouter la voix de l'humanité et de la décence? Teresina ne croyait pas à sa délicatesse; toutefois elle était vivement touchée d'un procédé, qui en variant l'opinion qu'elle s'en était formée, et en le rendant moins difforme à ses yeux, l'offrait à sa reconnaissance dépouillé de ce que la vie a de plus hideux.

Ses esprits flottaient incertains sur les déterminations du redoutable chef, qui faisait trembler la ville entière de B......., lorsqu'un de ses affidés lui apporta de sa part la lettre suivante.

« Ne vous étonnez pas, aimable Teresina, si » je vous ai épargné ma vue après avoir » rempli mes engagemens; je n'ai pas voulu » troubler par ma présence les jouissances » paisibles qui succèdent à vos peines; quoique » épris pour vous d'une passion faite pour me » ramener au sentier de la vertu, je me sens » capable de me mettre au niveau de votre » élévation, et si je n'ai pas le bonheur de vous » inspirer des sentimens, qui vous déterminent

» sans dégoût à accepter l'offre de mon cœur,
» je puis au moins vous prouver que je suis
» digne de votre estime, en vous dégageant
» de toute obligation envers moi. J'attends
» votre réponse; elle décidera de mon sort. »

Cette démarche fixa celui de Teresina; elle consulta moins son cœur que son ame bienfaisante et sa tendresse filiale. En acceptant la main du proconsul elle acquittait une dette sacrée, sauvait son honneur, assurait à son père un puissant appui et pouvait aussi s'en servir au profit de tant de malheureux, qui dans ces tems de persécution et de calamité avaient besoin de secours. C'est surtout lorsqu'on a bu au calice amer de l'infortune qu'on apprend à devenir sensible et compatissant. Malgré la distance des rangs, la diversité de mœurs et d'opinions, et l'horreur qu'elle avait pour les oppresseurs de la France, cette jeune héroïne ne vit dans l'amant, gorgé de sang et de rapines, que le sauveur de son père et le protecteur de sa vertu: ces deux sentimens l'emportèrent sur tous les autres; elle se décida à l'épouser.

Le changement, survenu dans la conduite du proconsul; l'ascendant qui laissa prendre à l'objet de son amour en faveur de l'innocence et du malheur; enfin la sévérité qu'il mit à réprimer les désordres publics et à étouffer

l'esprit de licence, le fit accuser de modérantisme; c'était alors un délit capital; il n'en fallut pas davantage pour le destituer et le demander à la barre de la convention pour venir y rendre compte de sa conduite.

L'expérience prouve tous les jours que les sentimens de reconnaissance n'abondent pas dans l'espèce humaine : il est rare qu'on s'attache à ceux, que la fortune abandonne; tant qu'on est en état de dominer sur les autres on trouve des égards, de l'attachement et des prévenances; mais la moindre chûte amène le mépris, l'oubli et l'ingratitude.

La disgrace du proconsul éloigna tous ses amis : ceux même, qui avaient le plus flatté ses penchans, encensé son pouvoir et éprouvé ses services.

Teresina et son père lui restèrent seuls pour le consoler, et lui donner des marques sincères d'affection; ils auraient pu rester à B......, et le livrer aux chances du sort, qui le menaçait; mais ils avaient contracté avec lui des engagemens sacrés; ils l'accompagnèrent à Paris, décidés à tout entreprendre pour conjurer l'orage, qui grondait sur sa tête.

Leurs démarches, secondées par la hardiesse et le courage personnel, que l'accusé fit paraître en face de ses dénonciateurs, eurent un

plein succès; les plus influens parmi les jacobins, qui disposaient de la France, furent ou persuadés par son éloquence démagogique, ou gagnés à force d'argent; ils proclamèrent son patriotisme, et lui rendirent leur confiance. C'est alors que l'époux de Teresina, se livrant à toute la feinte exagération des principes liberticides, parvint tellement à récupérer sa popularité, qu'il fut porté à la présidence de la convention.

Ce poste périlleux faillit de lui creuser un abyme. A cette époque la révolution, semblable à Saturne, dévorait chaque jour ses propres enfans. Robespierre ! ..... (Ce nom ne peut se prononcer sans horreur ; il exprime lui seul, toutes les monstruosités accumulées sur la misérable humanité, parvenue à son dernier terme de dégradation.) Cet hypocrite, devenu puissant à force de crimes, aspirait à la dictature de la France.

C'était un spectacle horriblement bizarre de voir trente millions d'hommes, cités comme l'élite des nations civilisées, courber lâchement la tête sous la hache d'un obscur plébéïen, sans talens, sans renommée, et sans courage, sauf celui des forfaits. La colère du Ciel accablait le plus beau pays de l'Europe des plus terribles fléaux, comme pour lui faire expier le sang d'un roi pieux, avare de celui de ses sujets, versé

par des mains impies. Triste exemple, qui fait connaître aux princes, que la clémence sur le trône, lorsqu'elle perd de vue l'intérêt général de la société, dégénère souvent en faiblesse, et que la vertu, sans une juste rigueur, est le plus dangereux écueil des gouvernemens!

L'affreux système de Robespierre consistait à décimer la France, pour s'asseoir sur ses ruines: les yeux toujours fixés sur un registre de sang, il notait en secret, même parmi les révolutionnaires, les hommes les plus influens, capables d'une détermination contraire à ses vues monstrueuses, susceptibles d'éprouver des remords, ou des regrets, moins disposés enfin à se soumettre aveuglément à ses ordres. Il regardait toute capacité comme un délit, toute ombre de sentiment comme un motif de mort ou de proscription. Ses soupçons ombrageux se portèrent particulièrement sur l'époux de Teresina, qui, à la tête du congrés national, était devenu influent en formant des liaisons intimes avec le reste des partisans de Danton. Son alliance avec une famille opulente, distinguée dans la capitale; les changemens observés dans ses goûts et dans ses habitudes; la société de sa femme, qui réunissait chez elle tout ce que Paris pouvait alors offrir de meilleur; les rapports de ses espions, qui lui rapportaient les

discours imprudens, ou les projets hardis qu'on formait dans cette société, tous ces motifs le déterminèrent à préparer la perte du téméraire, et de tous ceux, qui paraissaient s'être associés à son parti. Épiant le moment le plus sûr pour frapper sa victime, Robespierre résolut de l'attaquer dans la salle des jacobins, où résidait sa toute puissance. Le chef des Dantonistes y déclamait un soir à son ordinaire sur la nécessité d'épurer le culte de la liberté, et de la préserver des intrigues et des ambitions occultes, dont elle était environnée, lorsque tout à coup le sombre dictateur, entrant brusquement dans l'assemblée et le fixant avec des yeux courroucés: « Ce n'est que l'orateur et » ceux qui conspirent avec lui, s'écrie-t-il, qui » sèment les intrigues et menacent la liberté. » Faux patriotes, ennemis des franches vertus, » qui défendent les intérêts de la nation, ils » voudraient la guerre civile pour la replonger » dans le despotisme: leurs projets criminels » seront déjoués et punis. En attendant qu'ils » cessent d'infecter cette enceinte, où siège » l'amour sacré de la patrie; que leur prompte » expulsion prouve sur le champ qu'ils n'ont » ici aucun partisan, ni aucun complice. » Alors il déroule la liste fatale, où étaient inscrits ceux, dont il avait noté le trépas; il répand les bruits

sinistres de conspiration et de trahison; il réclame des mesures urgentes au nom du salut public, et il obtient sans peine, au moyen des acclamations de ses sicaires, le prompt et entier accomplissement de ses désirs.

Chassés de la salle des jacobins, les proscrits coururent en désordre se réunir chez Teresina, afin de délibérer sur les derniers moyens, qu'ils avaient à prendre pour se soustraire au péril. Cette femme énergique lut avec effroi dans leurs regards consternés l'hésitation et le découragement; la puissance colossale du dictateur faisait pâlir les plus déterminés; personne n'osait se prononcer pour aucune de ces actions hardies, qui forcent les destinées humaines et triomphent des plus grandes calamités; on ne parlait que de fuir. S'adressant à son époux, plongé dans l'abattement: « Vous vous flattez » envain, lui dit-elle, de vous soustraire par » la fuite au sort funeste qu'un tyran vous » prépare; ses mesures sont déjà prises; vous » ne sauriez lui échapper par ce lâche moyen: » j'en connais un autre plus digne de votre cou» rage; il est le seul qui puisse vous sauver, » et délivrer en même tems votre malheureuse » patrie d'un monstre sanguinaire, sa terreur, » et son opprobre. Tirant alors un poignard » caché dans son sein: n'oseriez-vous, hommes

» pusillanimes, n'oseriez-vous l'employer à cet » usage? Laisserez-vous à une femme l'honneur » de s'en servir? Faut-il qu'elle vous trace la » seule route d'un généreux dévouement et de » votre propre intérêt? Quoi! un impitoyable » et vil tyran vous menace et vous perdez le » tems, qu'il vous laisse pour agir? Prévenez » la soif, qu'il a de votre sang, en répandant » le sien; ce sang plus hideux que celui de » Tibère et de Néron; ce détestable sang, » nourri de tant de cruautés et d'infamies. » Vous aurez pour vous le Ciel vengeur et » les vœux de la France; vos noms triomphans » seront proclamés par la reconnaissance de la » nation entière; trahis par votre courage vous » mourrez en hommes de cœur, en Français, » en vrais républicains. Si vous hésitez, l'écha-» faud vous attend, et dans mon désespoir » j'irai moi-même affronter le trépas, qu'il me » réserve à mon tour, et chercher une gloire, » qui vous appartient de préférence. »

Cette véhémente apostrophe, prononcée par une femme, fit rougir les proscrits de leur faiblesse; un noble enthousiasme s'empare de tous les cœurs; ils ne forment plus qu'un seul vœu; ils n'ont plus qu'une seule détermination; de renverser le dictateur ou de périr d'une mort glorieuse. C'est alors que l'époux de Teresina

saisissant le poignard, qu'elle leur avait fait luire: « C'est à moi, s'écrie-t-il, qu'il appartient de » porter les premiers coups! Jurons que demain » l'exécrable tyran aura cessé de vivre, ou que » nos corps sanglans lui serviront de marche- » pied pour arriver au faîte du pouvoir! » A ces mots il s'élance hors du palais, où s'est décidé le sort de la France, l'œil en feu, la rage dans le cœur, tout entier livré aux transports de vengeance, dont il n'est plus le maître. Ses compagnons se précipitent sur ses pas, remplis des mêmes sentimens; ils arrivent à la convention au moment même ou le terrible Robespierre, occupant la tribune aux harangues, essayait son pouvoir en dénoncant une conspiration contre la république et en désignant ses nouvelles victimes. Le courage héroïque de Teresina était passé tout entier dans l'ame du nouveau Brutus. Sa voix retentissante couvre celle du féroce orateur; il démasque en face de l'assemblée son ambition hypocrite et ses projets sanguinaires; il lui reproche ses proscriptions, ses haines implacables et le délire de ses fureurs; il le peint tout souillé de meurtres, affectant des vertus dans un ame toute gangrénée, lassant la hache impitoyable du bourreau, roulant à ses pieds les têtes de tous ceux, qui furent ses collègues et ses amis, savourant les larmes

du désespoir et couvrant de tombeaux la France décimée. « J'ai vu l'infame, dit-il, dresser ses » listes sanglantes et vous désigner aux assassins. » Dans l'instant même j'aperçois ses yeux de » tigre se promener sur cette enceinte, et y » dévorer d'avance ses victimes : la patrie, le » genre humain, votre intérêt demandent ven- » geance; si vous n'osez décréter ce monstre d'ac- » cusation, je suis décidé à ne pas grossir le nom- » bre de ses victimes et j'ai un poignard pour » lui percer le sein. » A ces mots il tire le fer vengeur, qu'il a reçu des mains de Teresina, et cette vue soudaine excite de toutes parts une explosion de murmures et de cris : à bas le dictateur, à bas le tyran, a bas le nouveau Cromwell ! Robespierre essaie envain de se faire entendre; il menace le supplice, il rugit comme la hyène, que le chasseur numide a percé d'une flèche empoisonnée. Protégé par quelques affidés, qui ne le quittaient jamais, il sort enfin, le fiel dans le cœur, en lançant sur l'assemblée des regards furieux, qui respirent carnage et extermination; mais tandis qu'il réunit ses satellites pour marcher contre les conventionnels, ceux-ci le mettent hors la loi, nomment Barras commandant de la force armée, et chargent l'époux de Teresina d'exécuter l'arrêt, qui doit délivrer la France de son

cruel oppresseur. Celui-ci ne perd pas un instant : suivi de ses partisans les plus intrépides; armé du poignard, confié à son courage, il s'élance comme un lion rugissant à la suite de sa proie; tout fuit devant lui; tout cède à sa fureur; la maison commune, dernier asile du crime est forcée, et la France est bientôt délivrée de son bourreau. Le lendemain l'atroce Robespierre n'existait plus : sa tête tomba sous le fer sanglant de cette effroyable guillotine dont il avait fait le trône de ses forfaits. Ses derniers instans furent marqués par la lâcheté et l'ignominie, qui marchent à la suite des vils tyrans, lorsque la main de la Providence, après s'en être servie comme instrument de sa colère, les abandonne à leur néant, et les précipite dans l'abyme de leur turpitude.

Le monde entier répondit par de bruyantes acclamations à ce triomphe de la divine justice. Les cœurs des Français, jusqu'alors serrés par la terreur, s'ouvrirent avec transport aux douceurs de la vie, aux consolations de l'amitié, aux charmes d'une heureuse délivrance; l'héroïsme d'une femme, déjà renommée par sa piété filiale, produisit ces grands résultats; elle fut entourée d'hommages, elle devint l'idole du jour, l'ame et l'ornement de la société parisienne, rendue aux plaisirs et à la liberté. Plus heureux son époux si après avoir

trouvé dans le courage de sa vertueuse compagne le moyen de réparer ses premières erreurs; il eût continué de marcher sur ses traces; mais il tomba de nouveau dans l'avilissement de la débauche, oublia ses sermens et mourut dans la misère, après avoir abandonné l'ange protecteur, qui veilla sur sa destinée, et qu'il n'aurait jamais dû quitter. Le Ciel sans doute voulut ainsi le punir d'avoir figuré parmi les septembriseurs et les régicides; les grands crimes sont notés dans son livre éternel: on ne peut espérer sa clémence sans un répentir sincère et des véritables remords.

Teresina après la perte d'un époux, si peu digne d'elle, alluma les nouveaux flambeaux d'un illustre hyménée; sa tendresse pour un père, dont elle pleura long-tems le trépas; sa fidélité, ses soins maternels, les graces de son esprit, la générosité de son ame, la noblesse et l'élévation de ses sentimens, lui ont acquis une juste célébrité. L'histoire lui réserve dans les annales de la révolution française la place distinguée qu'elle mérite; si des convenances délicates ont exigé de taire son nom de famille, tandis qu'elle est encore en vie, un jour il sera cité avec gloire parmi les femmes illustres, qui ont brillé comme des étoiles lumineuses à travers les nuages de ce siècle pervers et corrompu.

Sexe aimable, accepte mon hommage; que ton doux sourire soit ma récompense et mon encouragement à t'offrir de nouvelles couronnes assorties à tes graces et à tes brillantes vertus!

ÉLÉONORE

DE BRÉTAGNE.

NOUVELLE DIXIÈME

Une vieille chronique, écrite par un pélerin à la suite du roi d'Angleterre Edouard Ier dans son second voyage en Palestine, et citée par le romancier arabe Ibn-Ferat, nous a fourni l'argument de la dixième Nouvelle. Quoique les historiens de ce tems-là Henri Knigton, Jean d'Iprès et Sanuti n'en parlent pas, nous nous sommes laissés entraîner par la beauté du sujet.

En supposant même que le chevalier Noir de la Syrie n'ait été qu'un être imaginaire, nous avons pourtant cherché de l'introduire sur la scène, tel qu'il aurait pu réellement exister, d'après les usages chevaleresques du tems des croisades, où l'on ne peut contester que le roi Edouard et son épouse Eléonore de Brétagne se distinguèrent par leur pieux dévouement envers les Chrétiens d'outre-mer, et surtout par le courage d'une foi ardente et sincère.

ÉLÉONORE
DE BRÉTAGNE.

NOUVELLE X.

Après que Saint Louis, victime de son zèle pieux, eût succombé sur les côtes d'Afrique, l'Occident vit s'éteindre cet enthousiasme des croisades, qui depuis trois siècles avait enfanté tant de prodiges. Les colonies chrétiennes de la Palestine se trouvèrent abandonnées à leurs seules ressources; pressées de toutes parts par les infidèles, avides de vengeance; exposées aux plus grands malheurs, les prières et les larmes des vengeurs du Christ traversaient inutilement les mers, et n'excitaient plus le courage des preux. Les guerres de l'Europe; les changemens survenus dans les mœurs et dans les habitudes, les intérêts nouveaux d'une politique inquiète et turbulente avaient donné un autre direction aux entreprises chevaleresques, et l'ardeur des anciens paladins s'était éteinte pour faire place aux transports d'une nouvelle ambition.

Implacables ennemis des Francs, les Musulmans victorieux leur enlevaient chaque jour quelqu'une de leurs conquêtes; tout annonçait que bientôt l'entière Terre-Sainte, pour laquelle on avait répandu tant de sang, retomberait sous le joug de ses cruels oppresseurs.

Une femme seule eut pitié de ses frères d'outre-mer; elle se servit de sa vertu et du pouvoir de ses charmes pour les secourir dans leur détresse.

L'histoire a justement célébré Éléonore de Brétagne comme un vrai modèle d'héroïsme religieux, de résignation, de courage, d'amour et de fidélité conjugale. Unie à la fleur de ses ans avec le prince Edouard, fils aîné de Henri III, roi d'Angleterre, elle avait voulu l'accompagner en Palestine, lorsque ce jeune héros marcha sous les bannières des croisés, conduits par Louis IX; elle le consola au milieu des revers de cette funeste expédition; elle lui donna souvent l'exemple de la piété et de la bravoure.

De retour en Angleterre, la mort d'Henri, survenue dans l'intervalle, ceignit le front d'Éléonore du bandeau royal; c'est alors qu'elle fit servir le sceptre de son époux pour répandre les trésors de sa bienfaisance, et faire éclater ses pieuses vertus. Elle se déclara la protectrice des Chrétiens, délaissés sur les rivages de la

Syrie, et déplorant chaque jour leur abandon elle parvint enfin à faire partager à Edouard les sentimens, que leur triste sort lui inspirait. Pressé par ses instances, ce monarque, né pour les grandes entreprises, se décida pour la seconde fois à passer en Orient, avec l'étendard de la croix. Le comte de Brétagne et le jeune Edmond, frères d'Éléonore, se liguèrent pour la même cause; plusieurs barons et seigneurs suivirent le même exemple; la reine, après avoir excité leur courage, voulut aussi partager les périls et la gloire de cette sainte expédition, et dès que le printems eut fait taire les vents orageux on se mit en mer.

Les trois princes avaient réuni une petite armée d'environs quatre mille combattans, parmi lesquels on remarquait trois cent nobles chevaliers venus de la Frise. Le courage et la haute valeur de ces preux suppléaient au petit nombre. L'escadre aborda heureusement à Ptolémaïs, au moment où le célèbre sultan Bibars assiégeait ce dernier boulevard des Francs; ils le forcèrent à lever le siége; envahirent la Phénicie, s'avancèrent ensuite jusqu'à Bethléem, et vengèrent le berceau du Christ des profanations, auxquelles ce redoutable ennemi l'avait livré.

Le nom du roi Edouard répandit la terreur dans tout l'Orient; Éléonore l'accompagnait, comme une autre Gildippe, au milieu des plus rudes mêlées, armée de pied en cap, montée sur son superbe coursier, bravant tous les périls, donnant aux chevaliers, pressés sous sa bannière, l'exemple de la détermination et d'une bravoure au-dessus de son sexe.

Les Sarrasins fuyaient épouvantés à son approche; ils ne cessaient de parler du chevalier noir, à cause de la couleur des armes de la reine; ils disaient que ce n'était pas une femme, mais un démon, que les Chrétiens avaient évoqué des enfers par des sortilèges; dès qu'on le voyait paraître, ils jetaient le glaive et ne voulaient plus combattre.

Geddir, gouverneur de Joppé, cité comme le plus robuste et le plus brave des Musulmans de la Syrie, jura par Mahomet d'affronter ce redoutable esprit, et d'éprouver par son glaive s'il ne pourrait pas désabuser ceux qui se laissaient intimider par ce prétendu sorcier. Il envoya un cartel au chevalier noir, lui proposant, pour prix d'un combat singulier, ou de livrer les remparts de Joppé, s'il était vaincu, ou que, s'il était vainqueur, les Chrétiens sans autre combat iraient se renfermer dans les murs de Ptolémaïs.

Lorsque Éléonore reçut ce message, l'armée des Francs campait depuis plus d'un mois sous les hautes murailles de la première de ces forteresses. Le roi Edouard avait réuni dans sa tente les principaux chefs; ils délibéraient sur les moyens les plus prompts pour s'emparer de la place ennemie. Cette conquête était d'une grande importance pour l'issue de la campagne; on pouvait la considérer comme un avant-poste de défense, qui en cas de nouveaux revers garantirait l'attaque de Ptolémaïs, devenue la capitale des croisés en Syrie; son port commode et sûr aurait facilité les arrivages de l'Occident, et fermé entièrement les côtes de la Palestine aux vaisseaux ennemis; mais la ville de Joppé, entourée d'un double rang de remparts; environnée de fossés profonds, où circulaient les eaux de la mer, défendue par une nombreuse garnison, que commandait un chef d'expérience et de haute valeur, ne pouvait être emportée par un coup de main, et il fallait, pour la réduire, se soumettre aux périls et aux longueurs d'un pénible siège.

La proposition de l'émir étonna l'assemblée; une foule de guerriers s'offrit au même instant pour accepter le défi, en prenant la place et les armes de la reine; personne ne voulait consentir qu'elle exposât ses jours dans un combat,

où les forces semblaient n'être pas égales : le parti était avantageux, mais le hasard était trop grand pour l'héroïne, devenue l'amour et pour ainsi dire l'étoile de bonheur de toute l'armée. Edouard demanda la préférence ; il était le chef de la croisade ; Dieu l'avait choisi pour conduire les Francs à la délivrance de la cité sainte, pour rétablir le trône glorieux du pieux Baudoin de Godefroi. C'était à lui qu'il appartenait de combattre l'audacieux Geddir, et de recueillir le prix d'une si belle victoire ; il était le premier intéressé à soutenir la gloire des armes de son épouse, à redoubler la terreur, qu'elles avaient inspiré parmi les infidèles, à cueillir un laurier, qui devait ajouter à sa renommée, et procurer aux Chrétiens de si grands résultats : mais Éléonore, n'écoutant que sa piété et son mâle courage, revendiqua l'honneur du combat. Une voix céleste avait retenti au fond de son cœur : le Sauveur des hommes l'avait désignée elle-même pour faire triompher sa cause d'une manière miraculeuse : elle espérait de trouver dans l'appui du Dieu de David la force de terrasser le superbe Musulman. La puissance du Très-Haut ne pouvait-elle pas se manifester par un nouveau prodige ? D'ailleurs quel besoin avait-elle d'épargner son sang, si le Ciel l'avait destinée à vaincre ou

à succomber dans les champs de la Palestine? Son triomphe pouvait la placer aux premiers rangs des héros chrétiens. Vaincue, sa mort serait couronnée de la palme du martyre, et le séjour céleste allait devenir la récompense de son noble et pieux dévouement; ainsi toutes les chances du combat étaient en sa faveur. Il y aurait lâcheté et manque de foi à céder ses armes à un autre chevalier. L'honneur commandait de ne pas tromper même son ennemi; le Dieu de vérité refuserait son assistance à la fraude et au mensonge; la victoire peut-être serait moins certaine si elle consentait qu'un autre se mît à sa place.

C'est par ces raisonnemens que l'illustre guerrière pressait son époux et les autres chefs d'accepter pour son compte le cartel de l'émir. L'assemblée flottait encore incertaine, lorsque des cris perçans retentirent au-dessus du pavillon royal; un épervier tenait dans ses serres cruelles une colombe gémissante. Tout à coup un aigle se précipite de la sommité du ciel, plonge sur l'oiseau ravisseur, et le force de lâcher son innocente proie, qui, ainsi délivrée du plus grand péril, vient s'abattre aux pieds mêmes d'Éléonore.

Aussitôt on s'écrie: c'est un prodige! la voix du Seigneur s'est faite entendre; c'est le présage

de la victoire de la reine; que la volonté du Seigneur s'accomplisse! Alors Éléonore, les yeux rayonnans de joie céleste, fait appeler le messager de Geddir: « Retourne auprès de ton maître, dit-elle, et annonce-lui, que demain, lorsque le soleil aura traversé la moitié de sa course, le chevalier noir ira sous les tours mêmes de Joppé confondre son orgueil. »

Aussitôt tous les préparatifs sont ordonnés; on choisit de part et d'autre l'emplacement; on fixe le lieu et l'heure du combat; on dispose la lice; on nomme les juges du camp; on se donne des ôtages, et les trompettes guerrières annoncent de toutes parts que le sort de la guerre va dépendre de la valeur des deux champions.

Cependant Edouard, plongé dans la tristesse, contemplait les heures avec la plus tendre inquiétude; il redoutait l'instant où sa compagne chérie allait s'exposer aux coups du terrible émir. Si d'un côté il craignait les suites d'un combat, qui pouvait être fatal à son amour, de l'autre il lui était impossible de se défendre d'un sentiment d'admiration, en voyant la confiance pieuse et l'ardeur, dont elle était animée à l'approche du danger, et il se consolait dans l'espoir de l'assistance divine.

Tandis qu'il flottait incertain entre ces deux sentimens opposés, Éléonore, retirée au fond de sa tente loin de tous les regards, prosternée devant le Dispensateur des victoires, implorait son appui par ses ferventes prières. « Adorable » Sauveur des hommes, disait-elle, toi, dont » l'immense amour voulut quitter la gloire cé- » leste pour vêtir nos mortelles dépouilles, » souffrir les tourmens et l'ignominie pour nous » racheter des enfers, et mourir en ces lieux » mêmes sur la croix, afin de nous rouvrir » les portes du séjour immortel, permets que » le faible bras d'une femme puisse, guidé par » toi, terrasser le barbare ennemi de ton peuple; » que par la chûte et la honte de l'infidèle, » les profanateurs de ton tombeau apprennent » quelle est ta puissance; que leur farouche » orgueil soit confondu sur ces rivages, arrosés » de ton sang; que par ce nouveau miracle » le flambeau de la foi puisse luire à leurs » yeux égarés, et conduire enfin nos armes » victorieuses dans les remparts de Sion, délivrés » du joug de tes ennemis et rendus à ton culte!

» Si jadis ta justice arma la main de Judith » pour terrasser le superbe oppresseur de Bé- » thulie, daigne encore la faire éclater au com- » bat de demain, en inspirant mon faible courage. » Ce n'est point pour ma gloire que je t'implore;

» c'est pour le triomphe de ta propre cause : » fais que je sois l'instrument, dont quelques » fois ta miséricorde se sert pour proclamer » ton immense pouvoir ; embrase mon cœur » de ta sainte flamme, et qu'en invoquant ton » nom, l'ange de la victoire me prête la ter- » rible épée, qui foudroya les esprits rebelles, » et me couvre de ton impénétrable bouclier. »

Alors elle crut entendre une voix céleste, répondre à sa vive foi, et lui annoncer que ses vœux seraient exaucés.

Le jour du combat ne tarda pas à paraître sous les plus heureux auspices. Le ciel, entièrement serein jusqu'à l'extrême horison, avait étalé son tapis d'azur le plus beau. Déjà le soleil, ayant traversé la moitié de sa carrière, roulait dans l'éther son char majestueux, entouré de pompe et de splendeur; ses rayons pressés couvraient les remparts et les rivages sablonneux, où bientôt allait se décider le sort de Joppé; des milliers d'étincelles sortaient du sein des cailloux ardens, que la mer blanchissait légèrement de son écume; ses flots, à peine ridés par le vent du midi, paraissaient semés de perles et de rubis, dont l'éclat mouvant rejaillissait sur les minarets argentés des mosquées, et mêlait les plus riches nuances aux balancemens des palmiers et des bruyères odoriférantes.

Les sons aigus des clairons et des trompettes retentissaient dans la ville et dans le camp chrétien ; les deux armées défilaient en silence, et se rangeaient en bataille des deux côtés de la lice à la distance fixée par les lois de la chevalerie: l'entière population couvrait les tours et les terrasses de la cité, impatiente de connaître quel serait son destin; quelque part qu'on fixât les yeux ils étaient frappés d'étonnement et d'admiration à l'aspect de ce grand tableau, à la fois si guerrier et si pittoresque.

Soudain le signal est donné par un rapide javelot lancé des remparts de Joppé; un long et confus murmure de voix, semblable au bruit du vent, précurseur de la tempête, annonce la présence des deux champions; la barrière s'ouvre et se referme avec fracas: tous les regards sont fixés sur l'enceinte, où réside la destinée du combat; tous les cœurs sont émus de crainte et d'espérance; Edouard surtout éprouve au fond de son ame les tourmens et l'incertitude d'un tendre effroi; il sent que si celle qu'il adore vient à succomber, il ne pourra pas lui survivre; il respectera le traité, mais il ira chercher d'autres ennemis pour mourir, ou pour venger dans leur sang celle, qui a voulu se dévouer d'une manière si généreuse pour l'honneur de l'armée et pour sa propre gloire.

Geldir, monté sur un cheval tigré, choisi parmi les plus ardens de l'Arabie, a déployé tout l'éclat du luxe oriental; le pommeau de la selle est d'or massif; la longue crinière de son coursier est tressée de perles et d'émeraudes; les flancs et la croupe sont couverts d'un tapis de pourpre à étoiles d'argent; le mors et les rènes sont du même métal, que l'art a rendu flexible. Le guerrier musulman porte sur sa tête un large turban en guise de casque, formé de plusieurs cercles d'acier trempés, dans les fourneaux de Damas; une aigrette de diamans brille au sommet, comme l'astre du matin aux portes de l'orient: de sa cuirasse, polie telle qu'un miroir, attachée et serrée autour de son corps, jaillissent les feux du soleil, qui brise ses rayons sur ce prisme étincelant: une riche ceinture, présent qu'il obtint de la main du sultan Bibars pour prix de son courage sur les bords du Hil, lors de la déroute des Francs, soutient le glaive recourbé, dont le manche, orné de pierreries, a bien moins de valeur que la lance éprouvée dans mille combats qui ne cessa jamais d'être trempée dans le sang de ses ennemis; elle fait gémir l'étrier, qui la soutient, et le dard menaçant, qui la surmonte, semble défier le ciel. On voit sur son large bouclier ressortir le

superbe croissant sur un fond d'azur, environné de traits enflammés.

Le chevalier noir a négligé toute parure ; son cheval est noir comme ses armes ; il se montre fier de porter un si noble poids ; il bondit d'impatience, il ronge les freins écumans ; les pâturages de l'Andalousie l'ont vu naître ; fier de son héroïque race, il sait dans les combats employer à tems l'élan et l'agilité, s'il faut porter, où éviter les plus terribles coups : toujours docile à son illustre maîtresse, ne connaissant que sa douce voix, ne voulant se laisser dompter que par elle, il la suivit au de-là des mers, pour la faire triompher dans les plus chaudes batailles, pour la sauver des plus grands périls. Ses yeux enflammés dévorent déjà l'enceinte, qui la sépare encore de son rival ; ses hennissemens généreux décèlent son ardeur et sa confiance. Un simple casque tout uni, une cotte de fer légère couvrent Éléonore ; son épée, sans aucun ornement, n'a d'autre prix que la solidité et la finesse de sa trempe. Le modeste bouclier, dont son bras est chargé, est fond blanc avec une croix écarlate au milieu, symbole religieux de sa vive foi ; une écharpe de soie noire à franges d'or en travers de sa cuirasse annonce la devise guerrière, qu'elle s'est choisie. C'est un présent

qu'elle reçut des mains de sa mère le jour même de son union avec le prince Edouard ; il fut béni par le vénérable pasteur de Londres; elle jura de ne le quitter jamais. Enfin sa lance de cèdre, aussi solide, mais plus légère, est assortie à la délicatesse de son bras.

L'heure du combat a sonné: les deux rivaux se fixent d'abord avec des yeux enflammés; ils mesurent la distance, qui les sépare; piquent leurs vigoureux coursiers, et, la lance en arrêt, fondent l'un sur l'autre avec l'impétuosité de la foudre. Le choc est terrible; les boucliers d'airain résonnent d'un bruit lugubre, qui retentit dans les rangs pressés des deux armées. Le chevalier noir parait ébranlé; son corps s'est ployé vers la croupe du cheval, tant le coup a été rude; mais l'agile compagnon de sa gloire est prompt à le soustraire au péril; aussi rapide que le vent, il se précipite du côté opposé de la lice, se retourne avec la même vélocité, et revient à l'instant s'élancer avec une nouvelle ardeur sur le Musulman, surpris par un mouvement si brusque. Ce second choc confond l'orgueil de l'émir, n'ayant pas eu le tems de parer avec son bouclier le coup oblique, que lui porte l'intrépide Amazone; il le reçoit sur sa robuste cuirasse; mais la lance s'est rompue et vole en éclats, tandis que le cavalier presque désarçonné, poussant la

sienne au hasard atteint le bout du cimier de l'héroïne, et brise une partie de sa visière qui se détache, et lui découvre les charmes de sa figure.

La fortune bizarre a voulu que l'éclat de la beauté d'Éléonore lui assure la victoire. La vue de ses traits célestes éblouit et enchaîne le courage du farouche Geddir. Son cœur ressent un trouble, qu'il n'avait pas encore éprouvé; ce n'est plus le chevalier noir, qu'il a devant les yeux; c'est un ange, que le Dieu des Chrétiens envoit à sa place pour confondre sa force et sa vaillance; il ne doute plus du sortilège; le combat n'est plus égal, il se tient déjà pour vaincu.

Cependant Éléonore, jetant le tronçon de sa lance, tire à l'instant l'épée, et toujours secondée par son coursier s'élance sur l'émir avec tout l'enthousiasme de son premier succès. Le Sarrasin lui oppose une arme égale; les fers se croisent, le choc des lames répand mille rapides feux; leurs coups, aussi pressés que la grêle, frappent long-tems les armures d'acier, sans pouvoir les entamer; un silence d'effroi règne autour de la vaste plaine; l'instant est décisif; c'est celui de la mort, ou de la victoire; mais le triomphe d'Éléonore était déjà écrit dans les cieux. Tandis que le Musulman ne combat plus que pour se défendre, elle lui porte avec autant de force

que d'adresse, un dernier coup, qui s'ouvre un passage au défaut de la cuirasse ; le sang coule aussitôt à grands flots ; le corps du Sarrasin chancelle comme le chêne frappé par la hache retentissante ; il sent que ses forces l'abandonnent ; il tombe enfin renversé sur l'arène ensanglantée en demandant quartier à son vainqueur, qui rapporte à Dieu seul un triomphe si peu disputé.

Des cris de douleur et de désespoir retentissent du côté des infidèles ; les Francs leur répondent par des applaudissemens et des bruyantes acclamations : on accourt, on s'empresse, et les juges du combat se font un devoir de donner au vaincu les soins, qu'exigent la honte et le malheur.

Les Maures, en voyant que le sort a trahi le courage de leur chef, sont frappé d'épouvante et de stupeur ; les uns, fidèles au traité, jettent les armes pour se soumettre sans autre résistance aux conditions consenties ; les autres, ne pouvant se résoudre à recevoir la loi des Chrétiens, s'enfuyent à toute bride loin de ce champ de malheur, et vont porter leur effroi et leur haine jusque au milieu des sables du désert. La terreur et le désordre règnent parmi les habitans de Joppé ; des lamentations déchirantes se font entendre dans sa vaste enceinte ;

la vigoureuse jeunesse murmure contre l'imprudente présomption de l'émir, qui a voulu braver les puissances de l'enfer, et compromettre par son orgueil le sort de toute la cité. Les vieillards courent aux mosquées en levant leurs mains suppliantes pour implorer l'assistance du prophète : les femmes et les enfans se renferment au fond de leurs tristes habitations dans la crainte de voir arriver les soldats de la croix : chacun enfouit ce qu'il a de plus précieux comme si la ville avait été prise d'assaut; on n'entend que pleurs, gémissemens, imprécations, projets sinistres de résistance d'une part, découragement de l'autre, désespoir, tumulte et confusion.

Au milieu des flots d'une populace, qui court sans ordre, sans dessein, sans guide, pressée seulement par l'image de son désastre, un jeune Arabe se fait remarquer par sa démarche fière et ses farouches regards; Morad est son nom; jadis ses ancêtres ont possédé la principauté de Joppé; ils furent vaincus par le sultan d'Egypte, et forcés de plier sous le joug de la conquête; assis aux pieds de la grande tour, où flotte encore l'étendard du croissant, il semble rouler dans sa tête des sinistres projets. Héritier des droits de sa famille, doit-il se soumettre au serment de l'orgueilleux émir? Souscrira-t-il à

la honte d'un traité suivi d'une si humiliante défaite? Verra-t-il dans une tranquille lâcheté les Chrétiens, tant de fois vaincus, fouler indignement le tombeau de ses pères? Ne doit-il pas plutôt saisir cette occasion inespérée pour tenter de reprendre son bien? Il doit compter sur l'assistance du prophète puisqu'il défendra sa propre cause, en armant son bras pour son intérêt. Telles sont les idées qui assiègent l'imagination ardente de Morad; il est dans l'âge des illusions, au printems de ses jours, doué d'une ame entreprenante, capable des plus hardies déterminations. Son silence est celui du désespoir et de la mort. Ainsi un calme affreux précède souvent l'éclat de la tempête avant que les autans déchaînés se livrent la guerre et que la foudre et la grêle ravagent les champs.

Cependant la blessure de Geddir n'avait pas été mortelle. On le transporte dans son palais au milieu des sanglots de ses femmes éplorées et des soins de ses esclaves consternés; aussitôt qu'il eut repris ses sens, il ordonna que les conditions du traité seraient exécutées à l'aurore du jour suivant; que la porte d'orient serait livrée aux Chrétiens; que leur étendard serait arboré sur la principale tour de la cité; qu'on déposerait les armes, et que ceux, qui ne

voudraient pas se soumettre à cet ordre, recevraient toutes les sûretés pour se retirer paisiblement dans les villes musulmanes du voisinage. L'émir s'empresse pourtant de dissiper les craintes et de répandre la confiance parmi les habitans; il fait publier à son de trompe, que les Francs n'entreront pas dans Joppé comme des ennemis, mais que, l'olivier à la main, ils respecteront les personnes et les propriétés; qu'ils n'interdiront pas le culte du prophète, et qu'ils se contenteront d'occuper la cité militairement, sans intervenir dans les affaires civiles, pour lesquelles les autorités instituées seront maintenues. Il en donne pour gage la parole du chevalier noir, dont la loyauté doit inspirer sécurité, et bannir toute allarme. Cette proclamation a fait frémir Morad de rage; ne perdons pas de tems, dit-il; la nuit sera favorable à mes desseins; ne tardons pas de les accomplir. Il assemble aussitôt ses partisans les plus dévoués, et il se prépare en silence à surprendre les Chrétiens au moment de recevoir le prix de la victoire.

Tandis que ce ténébreux complot s'organisait dans la ville, encore muette de terreur et d'étonnement, le camp des Chrétiens était dans l'ivresse de la joie. Qui pourrait exprimer les transports d'Edouard, lorsqu'il pressa contre

son sein l'héroïne, couronnée d'un si beau laurier? Les yeux inondés des plus douces larmes, le cœur transporté d'admiration et d'amour, il arracha de son front le riche diadême pour en faire hommage à sa noble épouse, comme plus digne de le porter; il veut que désormais l'armée ne reconnaisse que ses lois souveraines; que tout obéisse à sa volonté, et que des réjouissances, à la fois pieuses et guerrières, célèbrent un si beau triomphe; à l'instant des milliers de feux éclatent de toutes parts; les bruyantes trompettes retentissent le long des rivages; les hymnes saints répondent aux acclamations des chefs et des preux chevaliers, qui confirment l'ordre du monarque.

Alors la modeste Éléonore, aprés avoir baisé respectueusement le diadème, que son magnanime époux lui présente, le replace elle-même sur la tête du roi, en lui disant : « Gardez, sire, gardez ce signe du pouvoir, » que la Providence vous a confié; il est le » prix de vos vertus, l'espoir de vos peuples » d'outre-mer, le gage de la confiance des » braves guerriers, qui vous ont suivi dans » cette sainte expédition, le noble sceau de » vos droits légitimes. Une femme ne doit pas » prétendre de conduire tant de fidèles guer» riers; la victoire, que je viens de remporter

» sur l'orgueilleux émir, n'est que l'effet de
» l'assistance du Ciel; si Dieu a daigné sourire
» à ma foi, et a voulu se servir de son humble
» servante pour opérer un nouveau miracle,
» je dois plutôt baisser mon front sur la pous-
» sière, pour le remercier de m'avoir choisie
» entre tant de chevaliers, beaucoup plus dignes
» de ses graces, et il ne faut pas que mon
» orgueil puisse ternir son œuvre immortelle.
» Sans l'appui du Seigneur, dont nous irons
» adorer le berceau et la tombe, comment
» aurai-je pu renverser un puissant ennemi,
» aussi redoutable par sa force que par sa
» bravoure éprouvée? Adorons sa volonté su-
» prême, et rapportons-lui entièrement sur
» des ailes d'amour et de reconnaissance le
» prix d'un triomphe inespéré! »

A ces mots la reine, se dérobant aux louanges, dont le murmure flatteur déjà s'élevait de toutes parts, court au fond de son pavillon offrir à Dieu ses actions de graces, sans autre témoin que l'esprit d'amour et de charité, qui règnent au fond de son cœur, laissant l'illustre assemblée muette d'étonnement et d'admiration.

Sur ces entrefaites la nuit commençait à s'asseoir sur les tours de Joppé, abaissant insensiblement son sceptre lugubre sur la plaine silencieuse, et sur les flots vacillans de la mer

de Syrie, et les oiseaux funèbres, sortant des créneaux des remparts, faisaient entendre par intervalles les cris aigus et perçans par lesquels ils annoncent le retour de son empire. Tout à coup une colonne de feu, enveloppée d'épais tourbillons de fumée, s'élance du milieu de la cité musulmane; les flammes noirâtres roulent éparses dans son enceinte, et embrasent les airs d'une ardeur dévorante, qu'attire le vent échappé des grottes du Liban. Mille voix confuses, mêlées de gémissemens et de cris d'alarmes, traversent l'espace qui sépare le camp des Chrétiens, portés sur les ailes rapides de cet enfant orageux d'Éole. On ne tarde pas d'apprendre que le farouche Morad, profitant de la nuit, a confié ses fureurs au fer et à la flamme pour rompre le traité souscrit avec les Francs; ce jeune ambitieux, aidé par les Arabes, vendus à ses intérêts, est parvenu à s'emparer du pouvoir, après s'être assuré de l'émir, trahi par ses propres gardes. Sa voix ranime l'enthousiasme fanatique et la haine des croyans du prophète; il a formé le projet de surprendre un ennemi, qu'il croit s'être endormi dans la victoire, et à la tête des plus audacieux, entraînés par l'appât du pillage, il se précipite hors des remparts pour se jeter sur les croisés, comme le tigre pressé par la faim,

sortant de son repaire, s'élance sur sa proie. Les cris répétés, *aux armes!* se font entendre: on s'éveille, on accourt, on s'empresse, on se croise dans tous les sens sans aucun guide, sans aucune direction certaine: les fantassins n'ont que le tems de saisir leurs épées, les cavaliers sautent sur leurs coursiers à peine bridés, et au milieu de cette confusion générale une voix, sans doute inspirée par le Ciel, indique le pavillon royal, comme le point du ralliement, soit pour défendre le couple auguste, qui est l'espérance de toute l'armée, soit pour trouver encore auprès du chevalier noir cette divine assistance, qui s'était manifestée par un prodige récent.

Éléonore n'avait pas encore quitté son armure; la bonté céleste voulut tout exprès retarder son sommeil pour le salut commun. Edouard est auprès d'elle armé pour partager tous les périls et pour défendre les compagnons de sa gloire; les principaux chefs l'entourent, résolus de verser jusque à la dernière goutte de leur sang pour venger l'infame trahison des infidèles. La foi et la confiance brillent dans les regards de la reine, comme ces feux célestes, qui ramènent l'espérance au nocher battu par la tempête; « Marchons, dit-elle, en in» voquant le Seigneur; lui seul fera notre

» force, soutiendra notre courage, sera notre
» vengeur et notre appui. »

Il n'y avait pas un moment à perdre; déjà Morad, ayant pénétré dans le camp, poussait devant lui les flots désordonnés des soldats, accourus à la hâte pour s'opposer au premier choc; semblable au torrent débordé, qui renverse les faibles barrières élevées contre sa furie, il semait dans sa course impétueuse l'effroi, le découragement et la mort, lorsque tout à coup l'escadron des preux, conduit par Éléonore, vient lui barrer le chemin, et lui montrer sa masse redoutable. Alors s'engage la lutte la plus opiniâtre et la plus terrible; une grêle de coups assiège les Arabes, étonnés de trouver tant de résistance, lorsqu'ils croyaient n'avoir plus que des fuyards à poursuivre; mais Morad fait tête à l'orage, et cet obstacle imprévu semble accroître son audace. La rage est égale, le sang coule à grands flots de part et d'autre; le glaive du trépas moissonne au hasard les nombreuses victimes; les combattans se heurtent sans vouloir d'aucun côté céder le terrain; c'est l'heure fatale ou de vaincre, ou de mordre la poussière.

Les pâles rayons de la lune, éclairant cette scène de carnage, laissent enfin entrevoir les deux chefs, desquels dépend l'issue du combat; Morad et le chevalier noir se cherchent dans

la mêlée et brûlent de se joindre; le premier, dans l'âge de la présomption et de la témérité, se flatte de rompre le charme, auquel il attribue la défaite de l'émir: « Le pouvoir de l'enfer, dit-» il, sera brisé par mon épée; ce guerrier, » fatal aux Musulmans, tombera sous mes coups; » la victoire couronnera mon courage, et les » enfans de Mahomet, en revoyant mon front » ceint d'un si beau laurier, baiseront la pous-» sière devant leur maître et leur vengeur. »

Telles sont les illusions, qui entraînent l'ame ardente du prince arabe. Plein de cette trompeuse espérance, il s'élance vers son rival, comme le trait enflammé qui traverse l'orage, bravant l'épée miraculeuse, que le Dieu de la victoire avait confié aux mains de l'héroïne. On dit même qu'un feu céleste brillait dans ce moment décisif sur son casque resplendissant, signal visible de la présence des anges, empressés de combattre pour elle. Mais la fureur est aveugle; rien n'est capable de la contenir, lorsqu'elle a sa source dans les passions violentes, parmi lesquelles il faut placer l'ambition et l'orgueil; l'homme, qui se livre à leurs transports, n'est plus susceptible d'aucune prudence, d'aucun raisonnement; un précipice serait ouvert sur ses pas, qu'il oserait s'y jeter sans en mesurer l'abyme. Tel est Morad à

l'approche du chevalier noir; envain il le presse et l'accable de coups inutiles; c'est comme s'il frappait l'inébranlable rocher, sur lequel se brisent les ondes de la mer en courroux; cependant un dernier effort semble sourire à son désespoir; l'épée du Musulman, en glissant sur la cuirasse d'Éléonore, s'est rougie d'un peu de sang; cette vue ranime son courage barbare; mais, tandis qu'il s'apprête à lui porter un coup plus décisif, il survient, entre les deux, un autre combattant, qui enlace d'un bras vigoureux le glaive de Morad; le désarme, et le renverse aux pieds de la reine étonnée d'un pareil secours; c'était Geddir! Quoique souffrant de sa blessure, le gouverneur de Joppé, à l'aide de quelques soldats fidèles, était parvenu, après le départ des révoltés, à briser ses fers et à ressaisir son autorité; indigné d'un attentat, qui l'exposait aux soupçons injurieux d'avoir trahi son serment, le premier soin qu'il fit paraître fut celui de son honneur, et il se hâta d'accourir vers le camp des Chrétiens pour le secourir contre les traîtres, et laver dans leur sang son propre outrage.

Quelle fut la surprise et l'effroi des Arabes lorsqu'ils entendirent la voix redoutable de l'émir, qu'ils croyaient leur prisonnier, leur reprocher leur lâche perfidie; lorsqu'ils se virent

assaillis à leur tour par ce guerrier toujours terrible dans sa vengeance! Le vil ramassis des pillards, qui s'était tenu en arrière pour se gorger de rapines, ne tarda pas à se débander en désordre; l'épouvante et la confusion se mirent parmi ceux, que animait la soif de carnage, et le reste des combattans à l'entour de Morad, se voyant enfoncé par derrière, chercha son salut dans la fuite, abandonnant à son destin le chef imprudent de ce nouveau désastre.

« Vaillant chevalier, s'écrie Geddir en abaissant son cimeterre devant Éléonore, celui » que vous avez vaincu n'est point un parjure; » l'ingrat, qu'épargna ma clémence en lui laissant la liberté et la vie, est seul coupable » de trahison ; il a voulu par un détestable » complot souiller ma réputation d'une horrible » tache; mais Dieu, qui lit dans le fond de mon » cœur, a daigné me prêter son assistance; les » braves et loyaux Musulmans, qui m'accompagnent, m'ont rendu le pouvoir et la liberté, et je remercie le prophète d'avoir » exaucé mes vœux en guidant mon courage » assez à tems pour venir vous défendre, au » péril de ma vie, et pour punir à vos yeux » le traître, que la justice du Ciel livre à ma » vengeance. » A ces mots l'émir lève l'épée fulminante sur sa victime pour la plonger dans

la nuit du trépas, tandis que par un mouvement rapide l'épouse d'Edouard, croisant la sienne, pare le coup mortel et prive les enfers de leur nouvelle proie; « Arrête, dit-elle; si la loi de » Mahomet veut du sang, celle de mon Dieu » commande d'épargner un ennemi désarmé; » que la honte seule soit le châtiment du cou» pable. Vaincu, je ne vois plus en lui qu'un » frère, auquel je dois tendre la main; nos » différentes croyances ont des principes opposés; » l'évangile est le code de l'humanité et de la » clémence; il nous enseigne que les hommes » de toutes les nations sont les enfans d'un même » Dieu; que les remords et le répentir effa» cent les plus grands crimes, et que souvent » le souffle de sa miséricorde ramène les cœurs » les plus pervers aux douces jouissances de » la vertu. » C'est la voix même du ciel qui s'est faite entendre! Aux sentimens de haine et de vengeance succèdent la générosité, l'oubli et le pardon; le prince arabe qui n'attendait que la mort, recevant ainsi la vie et la liberté de la main de l'ennemi, dont il avait juré la perte, ne voit plus en lui qu'un ange de bienfaisance et d'amour, envoyé par Dieu même, pour faire triompher la véritable foi. Ému d'une vive reconnaissance, il admire un si sublime héroïsme, dont son cœur jusqu'alors n'avait conçu

aucune idée ; il reconnait dans la religion du Christ le foyer des plus nobles actions de la véritable croyance ; il éprouve le besoin de boire à cette source de vérité, qui répand parmi les hommes des bienfaits si touchans.

Geddir est à son tour immobile de surprise; il cherche à se rendre raison comment s'est tout à coup calmé ce violent désir de se venger, dont il était animé ; un rayon subit du feu sacré, qui jadis s'éleva sur le sommet du Sinaï, a pénétré son ame ; il ressent, comme Morad, une secrète voix qui l'appelle sur la route de la vérité; les autres Musulmans, témoins de cette scène attendrissante, sont entraînés par les mêmes sentimens, et bientôt, traversant d'un vol rapide les plaines de la Syrie jusqu'aux confins du désert, la renommée répand en tous lieux la nouvelle de ce grand événement.

L'union et la paix en furent le fruit. L'armée des Francs ne tarda pas d'entrer dans les remparts de Joppé; ses portes lui furent ouvertes, plutôt comme à des amis, qu'à des vainqueurs; son port devint l'asile des vaisseaux de l'Occident; les mosquées se changèrent en temples consacrés au culte du vrai Dieu; Geddir et Morad se firent Chrétiens, et leur exemple entraîna la majeure partie de la population.

Le chevalier noir, entouré des hommages et des bénédictions de l'armée et du peuple, demeura encore plusieurs mois en Syrie, entièrement occupé à réparer par des œuvres de charité et de bienfaisance les désastres de la guerre, et lorsqu'il dut suivre en Angleterre le roi Edouard, que les besoins pressans de ce royaume rappelaient au de-là des mers, les vœux, les larmes et les regrets furent universels, et long-tems ses vertus et son nom excitèrent la plus grande vénération dans toute la Palestine, lors même qu'après la chûte de Ptolémaïs elle tomba sous le joug des Musulmans. Éléonore, avant de partir, confia la garde de Joppé à ce même Geddir, dont elle avait éprouvé la loyauté et la bravoure; il sut bientôt justifier son choix par une longue résistance. Les remparts de cette forteresse tombèrent les derniers sous les coups du terrible sultan d'Egypte.

Vaincu enfin, après des prodiges de valeur, il reçut la palme du martyre sur les ruines fumantes de cette cité infortunée. Morad ne voulut point quitter sa bienfaitrice; il s'enrôla sous les bannières des preux, qui composaient sa garde, la suivit en Angleterre, lui dévoua sa fidélité et sa reconnaissance, et périt quelques années après dans les montagnes du pays de Galles en combattant contre le prince

David, dernier rejeton des anciens souverains de cette contrée.

Religion sainte! que tes œuvres sont admirables! Que ta morale est douce, persuasive et entraînante! C'est pour ta gloire que j'ai tracé ce rapide tableau d'une illustre héroïne! Puisse ton flambeau sacré dissiper les ténèbres, qui se sont répandues dans ce siècle d'incrédulité et de dépravation, et nous ramener bientôt les jours éclatans de tes prodiges!

DENHAM ET KAÏKA.

NOUVELLE ONZIÈME

L'histoire du major anglais Williams Denham et de la négresse Kaïka, tirée du Recueil des Voyages Modernes, ne peut qu'intéresser les ames sensibles, parcequ'elle renferme dans un petit tableau tout ce que le courage, la générosité, l'amour et la reconnaissance produisent de plus bizarre, de plus héroïque et de plus délicat.

DENHAM ET KAÏKA.

NOUVELLE XI.

Il y a des hommes, qui naissent pour les grandes entreprises, et qui savent les exécuter par la seule force de leur détermination : il y a des cœurs, doués d'une prodigieuse sympathie, qui se trouvent à de grandes distances, qui s'unissent et s'entendent du premier abord, et, en se livrant à leurs attractions respectives, arrivent par une tendre et noble émulation aux actions les plus héroïques et les plus extraordinaires.

Tels, au commencement de ce siècle, se sont montrés sous le ciel brûlant de l'Afrique le major anglais Williams Denham et la négresse Kaïka, pour exécuter une de plus grandes entreprises, qui ait illustré le courage humain, et pour faire connaître quelle est la puissance du génie lorsqu'il est secondé par l'inspiration de l'ame.

L'illustre anglais naquit à Londres d'une famille pauvre, mais distinguée par ses services dans la marine; la nature l'avait doué d'un tempérament robuste, d'un esprit vif et pénétrant, d'un cœur noble et généreux. A peine eut il achevé ses premières études qu'il s'embarqua pour l'Inde, où il servit avec tant de distinction, qu'en peu d'années il s'éleva au grade de major dans les troupes de la Compagnie. Au milieu des prestiges de la gloire militaire, il sentit bientôt que le Ciel ne l'avait pas fait naître pour être plus long-tems homicide de ses semblables, et que les lauriers, trempés dans le sang d'un peuple justement armé pour défendre ses lois et son indépendance, n'étaient pas en rapport avec les sentimens d'humanité, qu'il nourrissait au fond de son cœur; il quitta le service, il retourna en Angleterre, et comme il se reprochait les richesses, qu'il avait acquises dans l'Inde, il voulut au moins les faire servir à des œuvres d'amour et de bienfaisance. Ses yeux se tournèrent vers l'intérieur de l'Afrique; déjà les Européens avaient établi des comptoirs le long des côtes méridionales de ce vaste continent, bien au de-là du Cap de Bonne Espérance; mais tous les voyageurs, qui s'étaient hasardés à pénétrer plus avant dans les terres, ou forcés à rebrousser

chemin, où, n'ayant plus reparu, laissaient les savans dans l'incertitude sur la possibilité d'ouvrir une communication de l'Océan athlantique à la Méditerranée.

Denham, d'après ses calculs géographiques, conçut l'espoir d'éclaircir enfin ces doutes, et de se dévouer pour une entreprise, dont le succès intéressait vivement le bien de l'humanité. Quel courage de vouloir ainsi s'abandonner dans les régions inconnues, dont personne ne connaissait encore l'étendue; d'aller y braver les feux dévorans de l'Équateur, l'inclémence d'un ciel enflammé, la rage furibonde des bêtes féroces, et les flèches empoisonnées des Nègres!

L'ame généreuse du major était d'une trempe à ne pas s'arrêter devant tous ces obstacles; chaque jour son zèle n'en devenait que plus ardent, et son imagination, d'accord avec sa philantropie, se livrait aux plus nobles espérances: il ne tarda pas à s'occuper de son projet chéri. Ayant arrangé ses affaires, il s'embarqua bientôt pour les côtes de la Barbarie, arriva à Tripoli avec toutes les provisions nécessaires pour ce grand voyage, et n'épargna ni argent, ni soins, ni fatigues pour organiser promptement sa caravane.

Traversant un jour le jardin du dey, il fut surpris de voir une Négresse à genoux sur son passage, qui lui criait : « Anglais, compassion! compassion! » Cette femme était dans la vigueur de l'âge : une taille haute, des formes robustes, la peau couleur d'ébène; des yeux d'une grande expression; les dents du plus pur ivoire, dont la blancheur éclatait à travers ses lèvres retroussées de corail, annonçaient qu'elle avait été d'une grande beauté dans son espèce africaine; on découvrait aussi, en bien examinant ses traits, l'empreinte d'une profonde tristesse. « Que puis-je faire pour toi, lui dit le major » avec un vif intérêt? Si tu es malheureuse, » confie-moi tes peines; je t'ouvre volontiers » mon cœur. » « Anglais, répliqua l'esclave, » je m'appelle Kaïka; je suis du pays des » Noirs, et le récit de mes effroyables malheurs » te ferait verser des larmes de sang. Tu vas, » dit-on, visiter les lieux, qui m'ont vu naître; » sois mon ange libérateur; rends-moi à mes » parens, à ma patrie; fais que je puisse en» core retrouver les embrassemens d'un père. » Si j'obtiens par toi ce bonheur, tout mon » sang pourra à peine te payer de ce bienfait ».

Ces paroles, prononcées avec feu, retentirent dans le cœur de Denham; il courut chez le dey le supplier de lui céder cette esclave, et

ayant facilement réussi dans sa demande il s'empressa de briser les fers de cette infortunée, et de lui promettre le retour dans ses foyers. Des larmes de reconnaissance et des transports de joie inexprimables firent connaître à son libérateur combien elle était digne des sentimens, qu'elle lui avait d'abord inspirés; attachée à son service, lui donnant toutes les marques d'un dévouement sans bornes, recevant à son tour les preuves d'une bienveillance, qui devenait chaque jour plus confiante et plus affectueuse, ils se sentirent entraînés l'un vers l'autre au besoin irrésistible de s'aimer; ils commencèrent par une étroite amitié; elle devait bientôt se changer en un amour passionné. « Je serai ton guide et ton conseil, disait Kaïka » en portant la main sur son cœur; je serai un » gage d'union avec les peuples nouveaux, que » tu vas visiter. » « Je te protégerai dans tous » les périls, répondait Denham; je serai ton » ami, j'irai m'enivrer de ton bonheur en te » remettant dans les bras de ton père; » et alors ses yeux se mouillaient de douces larmes, et il remerciait la Providence de lui avoir fait rencontrer cette fidèle compagne, ce moyen inespéré pour réussir plus facilement dans son entreprise.

Tout étant prêt pour le départ de la caravane, elle abandonna Tripoli aux belles journées du mois de mai, et s'avança à travers les landes stériles du Fezzan pour s'approcher du grand désert de Sahara. Déjà les regards des Bédouins fixaient, avec une inquiétude mêlée d'effroi, ces immenses solitudes, où règnent, au milieu d'une affreuse aridité, la désolation et la mort, lorsque Denham pour chasser les tristes pensées, dont il était entouré pendant cette pénible marche, demanda à son amie de lui racconter en détail les événemens de sa jeunesse.

« Je suis née, dit l'Africaine, assise avec lui » sur son chameau, à Kuka, ville principale du » royaume de Bornou; mon père, aussi renommé » par son courage, que par sa sagesse, en était » le chef. J'ai passé mon heureuse enfance au » milieu des fleurs et des jeux, comblée de » caresses et entourée d'hommages. On vantait » mes richesses et ma beauté parmi toutes les » filles de la contrée; c'est te dire que je ne » manquais pas d'adorateurs; j'avais à peine » seize ans, lorsque le jeune Kabudor obtint » ma préférence; c'était le plus brave de nos » guerriers, le plus illustre défenseur de la » patrie. Devenue épouse, et bientôt mère, ce » bonheur redoubla, car le Ciel m'accorda, trois » ans de suite, les fruits du plus tendre hymen.

» J'étais fière de l'amour de mon époux ; » je m'étais attachée à lui, comme la liane » autour du jeune sycomore, mais, hélas ; » cette félicité devait bientôt se changer en » un gouffre de douleurs ! La guerre se déclara » avec les peuplades sauvages des montagnes » voisines de Mosgo : leurs habitans toujours » en guerre avec nous, terribles dans leurs » vengeances et affamés de sang et de pillages, » vinrent menacer nos paisibles foyers. Aussitôt Kabudor, le chef de nos braves, demanda » à marcher contre l'ennemi et le fit repentir » de son audace : il revenait triomphant, et » dans mon impatience je voulus aller à sa » rencontre avec mes enfans pour lui offrir » le plus doux prix de sa victoire, lorsque » au détour d'une forêt ma faible escorte fut » attaquée par une troupe de Bédouins, de » ces infames, qui font la chasse aux Nègres, » comme aux bêtes, pour les enlever à leur » pays, et les vendre ensuite à leurs marchés » de chair humaine. J'eus l'effroyable malheur » de tomber dans leurs barbares mains ; sourds » à mes prières, insensibles à mes larmes, repoussant mes offres d'une riche rançon, ils » m'emportèrent avec les trois innocentes victimes de mon imprévoyance sur leurs rapides » chevaux, et après une longue et douloureuse

» marche par des routes désertes et inconnues,
» ils nous vendirent à un marchand d'esclaves,
» nommé Mustapha, encore plus inhumain que
» ces impitoyables ravisseurs.

» Il fallut le suivre à travers cet océan de
» sable, où bientôt nous allons entrer; la vue
» de mes enfans soutenait mon courage; deux
» marchaient à mes côtés; le troisième, attaché
» à ma mamelle, me souriait par intervalles,
» comme pour ranimer mes forces déjà chan-
» celantes de faim, de soif et de fatigue; les
» deux faibles créatures, qui se traînaient après
» moi, au quatrième jour de marche tombèrent
» mortes sur le sol brûlant; celui que je por-
» tais dans mes bras, fardeau précieux, dont
» je ne voulais pas me séparer, ralentissait
» mes pas. Le barbare, que l'enfer m'avait
» donné pour maître, mille fois plus féroce
» que le tigre de nos forêts, craignant de
» perdre le prix de son esclave, s'imagina,
» pour accélérer mes pas, d'arracher de mon
» sein ce dernier gage de mon amour et de
» l'abandonner sur la route au plus horrible
» trépas. Ton cœur sensible comprendra quel
» fut mon violent désespoir; je demandai pour
» toute pitié de mourir auprès de mon enfant;
» je me sentais défaillir; je perdis connaissance;
» le monstre eut la cruauté de me faire attacher

» à la queue d'un chameau, et, ainsi évanouie, » je fus traînée sur le sable loin de cette scène » de désolation; et je ne mourus pas de douleur! » Lorsque j'eus repris mes sens, la première » idée, qui vint luire à mon esprit, fut celle de la » vengeance; ce fut elle qui me soutint pour por- » ter le fardeau de la vie; qui me donna assez » de force pour résister aux épines cruelles, » enfoncées dans mon cœur.

» Après un mois de fatigues et de souffrances, » nous touchions enfin aux terres de la régence » de Tripoli; le ciel était devenu orageux, les » vents se livraient une rude guerre; la mer, » que nous découvrions à peu de distance, pous- » sait un sinistre murmure, et de longs éclairs » répandaient par intervalles une effrayante clarté. » Tout à coup les noirs nuages, qui s'étaient » groupés sur nos têtes, entrouvrirent leurs lu- » gubres flancs; un éclat terrible se fit entendre, » et presqu'à l'instant mes oreilles furent frappées » du cri retentissant: « Mustapha est mort! » Mustapha est mort! » La foudre l'avait frappé: » le Ciel s'était chargé lui-même d'accomplir » ma vengeance!

» Je dois te l'avouer; cette céleste justice » fit couler un beaume dans mon cœur ulcéré; » je sentis naître l'espérance, qu'après avoir » puni d'une manière éclatante l'outrage fait

» à la nature, sa bonté daignerait adoucir mon
» sort. Il me semblait de pouvoir inspirer com-
» passion à quelque ame bienfaisante, pour ob-
» tenir ma liberté, et peut-être mon retour
» dans ma patrie ; cette consolante idée me
» suivit sur le marché public, où je fus vendue
» comme une bête de somme ; conduite au
» harem du dey, destinée à cultiver son jar-
» din, sous la surveillance d'un eunuque, ne
» pouvant pas même faire comprendre à cet
» homme farouche quelle était mon origine,
» cinq ans j'ai traîné la chaîne d'un dur escla-
» vage, sans pourtant avoir renoncé à mon
» premier espoir ; enfin tu parus comme une
» heureuse étoile ; j'appris ton arrivée et tes
» projets de voyage; je parvins à t'adresser mes
» vœux ; tu les entendis, et maintenant je te
» suis, le cœur palpitant d'amour et de joie,
» sur la route de ce même désert, que le Ciel
» me fera franchir avec toi, pour proclamer
» ta vertu et te faire partager mon bonheur. »

Denham avait écouté avidement ce récit naïf d'une grande infortune : lorsque son amie eut cessé de parler sa voix sonore retentissait encore au fond de son ame sensible. « Que je
» suis heureux, s'écria-t-il, d'avoir été appelé
» par la Providence à devenir ton sauveur !
» Quelle sera mon ivresse si je puis te rendre

» à tes parens, à tes foyers! Ah! si jamais le » Ciel couronne mes efforts, et me ramène un » jour en Europe, avec quelle force j'éléverai » ma voix pour flétrir cette détestable traite » des Noirs, qui déshonore l'humanité, outrage » si horriblement ses droits sacrés, et, pour » assouvir une barbare cupidité, trahit sans » pitié les lois saintes de la nature! Féroce » égarement des nations, qui se disent civilisées, » plus terrible encore que le fléau inexorable » de la peste et la rage dévorante des tigres et » des lions, qui peuplent les forêts de l'Afrique! »

Pendant qu'il se laissait entraîner à ce doux épanchement, les chameaux de la caravane poussèrent des cris aigus, auxquels se joignirent ceux des Bédouins. L'instinct de ces animaux leur annonçait l'entrée du désert; on ne pouvait se défendre d'un sentiment subit d'effroi à l'aspect du triste tableau, qui s'offrait aux yeux consternés des voyageurs; en effet ils parcouraient des yeux une vaste étendue, dépouillée du moindre signe de végétation; l'imagination reculait d'épouvante devant cette mer sablonneuse d'une désolante uniformité. L'azur consolant des cieux avait disparu et sa couleur était devenue semblable aux flammes qui s'echappent d'une fournaise. A chaque pas on rencontrait des ossemens entassés, qui comme sur un

immense cimetière paraissaient indiquer le royaume du trépas; seulement les légères pointes de quelques roches noirâtres, semblables à de sinistres écueils, sortaient par intervalles de cet aride océan, et servaient de boussole pour ne pas égarer la route. On marchait ainsi depuis dix jours de station en station, dans un morne silence, ne voyant que du sable et un ciel enflammé, et sans trouver une goutte d'eau: les tourmens de la soif commencèrent à se faire sentir; on éprouvait une ardeur dévorante, que rien ne pouvait calmer; les souffrances augmentaient de plus en plus; les plus robustes perdaient courage.

Denham, malgré toute sa détermination, était devenu morne et préoccupé; il craignait moins pour lui, que pour les compagnons, qu'il avait entraînés à sa suite, surtout pour sa chère Kaïka, qui ne semblait échapper d'un malheur que pour tomber dans un plus grand; mais cette femme courageuse le consolait, en lui annonçant qu'on approchait des puits d'Ischia, où l'on trouverait de la fraîcheur et du repos. Ce bonheur ne tarda pas à se réaliser; la caravane célébra par ses acclamations son arrivée à cette seconde Oasis du désert. Ce n'étaient pourtant que quelques écueils mousseux, où l'on pouvait recueillir un peu d'eau saumâtre; mais là du

moins la nature donnait un signe de vie, et laissait quelque espérance au sein de ce champ de désolation.

Lorsqu'il fallut se remettre en marche, les chameaux refusaient avec opiniâtreté d'obéir à leurs conducteurs; ils étaient obligés à les faire mouvoir à force de coups; c'était le pressentiment des plus grands périls, qu'on allait encore affronter.

Le lendemain du départ l'abîme parut s'agrandir et le ciel s'entourer de plus sinistres présages. On traversait l'Oasis d'El-Kammar; Denham avait quitté son chameau, et marchait silencieusement à côté de Kaïka, dont les traits, depuis quelque tems, lui paraissaient étrangement altérés. Tout à coup elle est saisie d'horribles convulsions; un cri perçant s'échappe de son sein agité, et son regard égaré peint tout le délire de son ame. Hélas elle avait reconnu la place, où elle fut séparée de son fils! La nature révoltée parlait son sublime langage. Le major la vit défaillir dans ses bras, et ce ne fut qu'en lui prodiguant tous les soins d'une tendre amitié qu'il parvint à lui adoucir la plaie, qui s'était rouverte.

Ces consolations n'auraient pas effacé sitôt un si douloureux souvenir, si quelques instans après un grand péril n'était venu porter la

consternation dans la caravane. Tous les indices signalaient l'approche d'un des plus terribles ouragans : l'air est devenu subitement embrasé, les rayons du soleil s'entourent d'un cercle couleur de sang, l'astre peu à peu se décolore; on entend au lointain un sourd frémissement; un essaim innombrable de mouches et d'insectes ailés s'attachent impitoyablement aux hommes et aux animaux, et les tourmentent par d'horribles piqûres; des nuages roussâtres s'amoncellent de toutes parts, et semblent vouloir presser le désert de leurs masses étouffantes. Les chameaux, frappés de vertige, pivotent lourdement comme pour s'enfoncer dans le sable et s'y creuser un abri. C'est alors que les tourbillons de la tempête commencent à s'agiter avec fureur; ils soulèvent des montagnes de poussière, ils ouvrent des sillons énormes, ils entassent abymes sur abymes : les colonnes tournoyantes de sable s'élancent, se pressent, se choquent, se brisent et se précipitent en masses avec un tel bouleversement, qu'on ne peut plus distinguer ni le ciel ni la terre.

Le voisin n'entend plus son voisin, le conducteur est séparé de ses chameaux, le cavalier est emporté de son cheval; le désespoir et la terreur s'emparent des cœurs les plus intrépides, et aux mugissemens terribles de l'ouragan

se joignent les cris sauvages des Bédouins, qui prétendent ainsi conjurer ce fléau du ciel, et ranimer le courage de la caravane. Si la fureur du vent du midi trouve sur son passage un autre vent, qui ne veut pas lui céder, alors plus d'espérance. Les ondes furieuses de cet océan embrasé dévorent entièrement leur proie : les hommes, les animaux, les équipages tout disparait sans retour dans l'effroyable gouffre, et à peine trouve-t-on leurs misérables ossemens, lorsque enfin la colère du ciel s'est apaisée; mais s'il arrive que ce vent du désert ne rencontre pas d'obstacles dans sa course subite, le péril n'est que passager; l'air s'éclaircit peu à peu; le soleil ne tarde pas à reparaître, et un calme profond succède assez promptement à ces gigantesques convulsions de la nature.

Voilà heureusement ce qui arriva à nos voyageurs; mais quel épouvantable bouleversement autour d'eux sur la route, qu'ils se hâtaient de franchir! Là, où auparavant surgissaient des dunes, ils ne voyaient plus que de profondes vallées; des montagnes pyramidales s'élevaient où naguère s'ouvraient des larges fossés; des débris de toute espèce, que le vent avait transportés des bords les plus lointains, semés sur ce sol horriblement transformé, signalaient un des plus grands phénomènes de la création;

l'espérance et la joie augmentaient à mesure qu'on s'approchait de la sortie du désert; on fit halte aux puits de Kakisfery; on attendit les traîneurs, on énumera les pertes, on fit la prière du remerciment, que les caravanes n'oublient jamais dans cette dernière Oasis.

Quelle scène attendrissante! C'est surtout lorsqu'on vient d'échapper à un grand danger, que l'ame la plus endurcie se trouve entraînée par une force surnaturelle vers les sentimens religieux. On éprouve alors le besoin irrésistible de rendre des actions de graces à cette suprême Providence, dont on reconnait les bienfaits, et tous les plus hardis sophismes cèdent à cet élan sacré de gratitude, qu'il est impossible d'étouffer.

Denham vit ces farouches Bédouins, qu'on pourrait appeler les enfans de la tempête, se prosterner vers l'orient, se couvrir le front de poussière et s'écrier: Allah! Allah! gloire au Seigneur, dieu de Mahomet, dont le souffle puissant brisa la colère du désert, et nous sauva du naufrage! Gloire à l'astre régénérateur, qui répand la lumière et la vie, disait Kaïka! Gloire au Très-Haut, répétait le major, au Dieu des Chrétiens, le seul vrai Dieu, dont l'adorable Providence veille sur tous les peuples de la terre et tient dans ses mains leurs destinées!

Ainsi, malgré la diversité des croyances, chacun épanchait sa joie dans le foyer sacré de la religion, qui seule console dans le malheur, et fait sentir son charme surnaturel, après les souffrances extrêmes.

Quel superbe contraste s'offrait maintenant aux voyageurs, échappés enfin aux horreurs du Sahara! Quoiqu'on fût arrivé sous les feux de l'Équateur, le sol, devenu fertile, présentait un amphithéâtre de jardins délicieux, parés des plus rares fleurs, chargés de toute sorte de fruits inconnus. Des forêts de dattiers, entremêlés aux sycomores et aux cèdres, dont les rameaux gigantesques étendaient l'ombrage séculaire; des fleuves majestueux, des rivières aux bords pittoresques, des ruisseaux abondans, qui coulaient du haut des collines et serpentaient gracieusement sur la plaine verdoyante; des oiseaux nuancés des plus vives couleurs, au plumage d'or et de pourpre, aux chants suaves et mélodieux, tout ce magnifique ensemble paraissait réaliser les peintures du jardin d'Eden. L'énivrement du cœur était pourtant de tems en tems interrompu par les sifflemens aigus des énormes boas et des crocodiles, cruels tyrans de ces rivages enchantés; par les frémissemens des tigres et des panthères, les rugissemens des lions et les mugissemens des

eléphans, terribles hôtes des vastes forêts, couronnant une immense plaine, comme si la nature avait voulu réunir dans le cadre d'un même tableau tout le luxe de la création, entouré de tous ses prodiges.

Qui pourrait exprimer le comble de l'ivresse, lorsque la caravane eut rencontré les premiers hommes noirs, habitans de ces riches contrées! Cette vue tant désirée inspirait un sentiment délicieux; on croyait revenir à la vie; on s'énivrait du bonheur d'être rendu à la société humaine, toute sauvage qu'elle paraissait. On s'embrassait les uns les autres; on pleurait de tendresse; on était dans un délire d'amour. Au milieu de ces transports Kaïka s'écriait hors d'elle-même; « Salut, o champs de Bergami! » o Kanem! o Mandara! salut, o terre du so- » leil! Qu'il est doux l'air qu'on y respire! » Salut, astre chéri, qui éclairas le berceau » de mon enfance! Quel bonheur de revoir » sa patrie, de pouvoir encore une fois em- » brasser le tombeau de ses pères! »

En disant ces mots elle entraînait Denham attendri vers un monticule, qui dominait la route, et lui montrait au lointain l'enceinte d'une ville, dont les rayons du soleil doraient les toits et les minarets. C'était Kuka, la capitale du royaume de Bornou; le séjour chéri

de son père et de son époux, qu'elle espérait de revoir. A cet aspect elle frappait ses mains, trépignait d'impatience, et répétait ses cris d'amour « *Barka! Barka! Allah Cicraga!* » Bénédiction! Bénédiction aux enfans de mon » pays! » Son protecteur était en extase, au comble de ses vœux. Le Ciel l'avait miraculeusement conduit au centre de ces régions inconnues, avec le secours inattendu d'une femme puissante dans le pays, qui devait applanir les obstacles de son voyage. Ses calculs ne l'avaient point trompé; il pouvait désormais se flatter de trouver la clef pour arriver à la solution des problèmes géographiques de ce vaste continent. Quels nouveaux bienfaits pour l'humanité ne devait-il pas en résulter! Quelle gloire l'attendait dans sa patrie si le sort lui accordait un succès complet! Quelles nouvelles ressources pour le commerce! Quelle ample moisson de plantes, d'insectes, d'oiseaux, de quadrupèdes jusqu'alors inconnus à l'Europe!

Ces réflections philantropiques devinrent pour lui bien plus consolantes en arrivant à Kuka, lors qu'il vit se réaliser toutes les promesses de la Négresse: elle fut reçue avec des transports de joie inexprimables; le récit touchant de ses aventures arrachaient à ses compatriotes des larmes, qui devenaient de plaisir; ou

s'empressait autour d'elle avec le plus tendre intérêt; on éprouvait d'autant plus de bonheur de la revoir, qu'on avait répandu la nouvelle de son trépas; on la questionnait avec avidité sur les moindres circonstances de son retour, et l'heureuse Africaine leur disait en montrant le major anglais: « Voilà mon protecteur, mon ami, l'ange de bienfaisance, qui » brisa ma chaîne, qui m'a reconduite parmi » vous. » Alors les assistans se prosternaient à ses pieds en répétant leurs cris d'admiration *Barka! Barka!* et en voyant la blancheur de ses nobles traits briller comme un lys dans un vase d'ébène, ils croyaient que c'était un être surnaturel envoyé du ciel, messager de paix et d'amour, et le respectaient comme un Dieu.

Denham vit tout le parti, qu'il pouvait tirer d'une pareille croyance, et ne douta plus de trouver tous les moyens pour accomplir son vaste projet. Cependant un profond chagrin diminuait le bonheur de sa fidelle compagne: Kabudor ne vivait plus; désespéré d'avoir perdu ses enfans et son épouse, il avait cherché la mort dans les combats; de toute la famille de Kaïka il ne restait qu'un parent éloigné, nommé Satar, qui avait été placé sur le trône de Bornou; il la reçut dans son palais avec son inséparable ami, et leur voua un attachement;

qui chez cette nation, aussi franche dans son amitié, que dans sa haine, est toujours extrême, puisqu'elle ne connait ni les déguisemens de ce que nous appelons en Europe la politesse, ni la dissimulation perfide, qui cherche à vous enfoncer le poignard en vous caressant.

Si l'illustre voyageur d'un côté se montrait impatient de tous les délais que la curiosité du Sultan lui faisait éprouver, de l'autre la veuve de Kabudor songeait à acquitter la dette de sa reconnaissance; n'ayant retrouvé dans sa patrie rien de ce qu'elle avait tant pleuré, pouvant librement disposer de son cœur, elle l'offrait au major, dont elle ne pouvait déjà plus se séparer, et connaissant tous ses projets, dont rien ne pouvait le distraire, elle prit la résolution de l'accompagner pour partager tous ses nouveaux périls, et lui consacrer toute son existence.

Denham, juste appréciateur des véritables sentimens de sa chère Kaïka, certain de pouvoir plus facilement réaliser ses nobles espérances, aidé de la tendresse et du dévouement de cette femme courageuse, lui donna le nom de son épouse. Satar célébra cet hymen avec de grandes réjouissances, selon les usages africains; s'étonna beaucoup qu'on pût venir de si loin, pour tenter des périlleuses découvertes;

prit un vif intérêt aux récit des mœurs, des usages, du commerce, et de la puissance des Européens; se montra empressé à devenir leur allié, en écoutant les propositions du major; promit de coopérer de tous ses moyens à l'accomplissement de ses désirs; ne lui épargna aucune provision pour ce grand voyage, et le fit accompagner par une escorte considérable de ses meilleures troupes.

Ce n'est pas sans éprouver une secrète peine, que les deux époux abandonnèrent la ville hospitalière, où leurs tendres cœurs venaient de s'unir si étroitement par un nœud sacré. Kaïka, comme tous les Africains, avait dans l'ame l'amour de la patrie, porté au plus haut dégré; mais cette terre tant pleurée était veuve de tous les objets, qui l'avaient embellie. La loi de l'hymen, sous ce ciel brûlant, rendait son sort inséparable de celui, auquel elle s'était donneé; son devoir rigoureux était de le suivre, de le chérir, de le protéger, de le défendre contre tous les dangers, et quoique cette obligation eût pour elle un charme inexprimable, ses yeux pourtant se mouillèrent de larmes en recevant les adieux du Sultan de Kuka, de ses parens et de ses amis. Denham, malgré l'héroïsme de son courage, partageait le dévouement de son épouse pour lui. L'incertitude du

succès, l'image sombre des périls et des obstacles immenses à surmonter, qui se présentaient à son imagination troublée; les fatigues, les privations, l'ardeur d'un climat dévorant; tout cela venait à la fois assaillir ses pensées; ce n'était pas pour lui qu'il craignait; depuis long-tems il s'était décidé à faire le sacrifice de sa vie; mais Kaïka, mais les généreux compagnons de son audace, qu'il allait peut-être entraîner dans un abyme d'infortunes, excitaient dans son cœur une espèce de remords, inspiré par sa vertu. Cependant pouvait-il reculer, heureusement arrivé à la moitié de son œuvre? Fallait-il renoncer à un espoir, auquel la fortune semblait sourire? Fallait-il renoncer à une entreprise, dont le premier but était le bien de l'humanité? Ainsi sa philantropie, s'élevant au-dessus de toutes les autres considérations, il se mit en route, s'abandonnant à la Providence avec toute la confiance de la foi d'un Chrétien.

La nouvelle caravane après une marche de plusieurs jours sans aucun accident à travers une longue chaîne de collines sauvages, découvrit une vaste plaine, à l'entour d'un immense lac, ou plutôt d'une mer intérieure, que les naturels du pays appelaient le grand *Tzard*. « Voilà, s'écria Denham, transporté

» de joie, voilà la Mer Caspienne de l'Afrique, » le merveilleux foyer des fleuves mystérieux, » qui roulent leurs ondes gigantesques aux » bords de l'Océan athlantique, qui tempèrent » les feux de l'Équateur, et sèment tant de » richesses sur cette terre, qui sans eux serait » dévorée! » Quel tableau riche de végétation s'offrait en effet sur ces rivages enchantés! Quelle ame répandue dans ce nouvel univers par les nombreuses habitations dans un cercle si pittoresque! Quel nouveau enchantement pour les yeux du major! Quel redoublement de bonheur et de surprise, lorsque des extrémités du lac il vit une quantité de petites barques s'élancer sur les flots d'azur, les battre de leurs longues rames, et accourir à sa rencontre en agitant leurs signes de paix!

C'étaient les envoyés du sultan El-Kameni, souverain du Mandara, le prince le plus puissant de l'intérieur de l'Afrique, le fidèle allié de Satar. D'avance il avait été informé par un message qu'un Blanc, venu en ambassade du fond de l'Occident et dévancé par sa renommée, s'était mis en route pour lui demander protection et amitié au nom du peuple anglais, le plus grand et le plus puissant de la terre; qu'il était accompagné de la princesse Kaïka, devenue son épouse, dont les ancêtres étaient

du même sang que le sien, et que cet homme surnaturel était un génie rempli de vertu et de bienfaisance.

Dès qu'ils apperçurent le major, les ambassadeurs mandous se prosternèrent à ses pieds, et après l'avoir complimenté au nom de leur maître ils l'invitèrent à monter sur leur petite flotte avec tout son monde, laissant les chevaux et les chamois suivre le contour du lac pour arriver à Mora capitale du royaume.

Des nouveaux officiers du Sultan, richement habillés, le front orné de plumes éclatantes, vinrent encore hors de la ville à la rencontre du couple vénéré, et au moment de son débarquement les fanfares de ce peuple guerrier, mêlées aux acclamations de la foule des Nègres, accourus sur les rivages, signalèrent une grande réjouissance.

El-Kameni reçut ses nouveaux hôtes dans son palais avec autant de faste que les plus grands princes de l'Orient; il était assis sur un trône d'or massif; ses habits étaient couverts de toutes sortes de pierreries, ses appartemens pompeusement parés; le plus grand respect régnait parmi ses courtisans, et la foule du peuple, qu'on venait de traverser, offrait des physionomies ouvertes et riantes, exprimant l'aisance et le bonheur.

Denham et son épouse devinrent l'objet de la tendresse et de la curiosité du Sultan; il se nommait leur père ; il leur offrit de se fixer à sa cour comme ses enfans; mais ses prières furent inutiles. Après trois mois de courses continuelles, pendant lesquels l'infatigable Anglais fit le tour entier du Tzard, et parcourut les diverses provinces du Mandara, ayant pris connaissance du royaume voisin de Gambaru, où il espérait de trouver l'antique Birmie des pélerins, il ne fut plus possible de le retenir. Envain l'inconsolable El-Kameni lui représenta, que ses voisins étaient sauvages, belliqueux et cruels ; que le pays était aride et peuplé de bêtes féroces; qu'il avait à traverser de grandes rivières, des sombres forêts, et une température plus brûlante ; rien ne put le dissuader, encouragé par Kaïka, qui s'était associée à sa gloire, et désirait, de le conduire à un dernier triomphe. Hélas elle ne devait trouver qu'un funeste trépas! A peine avait-on quitté le sol hospitalier du Mandara, que la caravane s'apperçut d'être épiée par des hordes de sauvages, qui paraissaient par intervalles sur les flancs de la route, lançaient quelques flèches, et ensuite s'enfonçaient dans les bois. Il fallut marcher avec précaution, et se préparer à se frayer un passage, les armes à la main. Plus

on avançait, plus le danger augmentait par le nombre des ennemis. On arriva enfin sur les bords très-escarpés d'un large torrent, qu'il n'était pas facile à franchir: on s'occupa aussitôt d'abattre quelques arbres pour établir une espèce de pont; la nuit approchait et le ciel menaçait un orage. Denham décida de s'arrêter dans cet endroit pour s'y reposer. On dressa à la hâte quelques huttes pour se garantir des bêtes féroces, dont les hurlemens se faisaient entendre au lointain; le bruit du torrent voisin, les sinistres éclairs, le sourd bruissemont de la forêt, l'inquiétude d'une surprise, tout cela versait au fond de l'ame une secrète terreur, lorsque des cris effroyables annoncèrent tout à coup la présence des Nègres ennemis. Denham fut le premier à saisir ses armes; intrépide dans le danger, il courut à la rencontre des Barbares en recommandant à Kaïka de se tenir derrière les broussailles avec quelques Mandous, pour garder les chameaux et les provisions. Il espérait que quelques décharges de mousqueterie auraient pu éloigner les pillards, ainsi que cela était déjà arrivé plusieurs fois; il promettait de ne pas tarder à revenir la rejoindre. Son épouse ne voulait pas le quitter; je combattrai à tes côtés, disait-elle; mon corps te servira de bouclier, ma voix redoublera ton

courage : vivre pour toi, mourir pour toi, tel est mon serment; tu ne peux m'empêcher de l'accomplir. Restez, Kaïka, répliqua le major d'un ton sévère; obéissez; je le veux. Aussitôt il s'élance sur son cheval, part comme un trait, et vole au combat suivi de ses plus braves compagnons. D'abord tout cède à son impétuosité; le plomb meurtrier, semblable à la foudre, terrasse les plus téméraires; la stupeur et l'effroi précipitent la fuite des Africains : entraîné par son ardeur, il veut les poursuivre; il s'égare dans l'obscurité; la vitesse de son cheval l'emporte; il se trouve séparé de son escorte; un profond silence succède aux clameurs; il cherche à revenir sur ses pas; bientôt son coursier chancelle, s'abat et le jette dans un ravin; il avait été blessé d'une flèche mortelle. Denham se dégage, et tout meurtri de sa chûte il cherche envain à regagner les siens, et ne pouvant plus retrouver la route, il se laisse guider par le bruit du torrent, le seul qui réponde à sa voix; il parvient enfin sur son bord sans savoir de quel côté diriger ses pas.

Dans cette cruelle situation il se décide à s'arrêter dans cet endroit pour y attendre le jour, et succombant de fatigue il s'asseoit au pied d'un arbre, dont le vaste feuillage lui offre un abri pour se reparer de la pluie, qui

commençait à tomber. Cependant Kaïka n'a pas vu revenir son époux; une mortelle angoisse s'empare de son ame. Aura-t-il été atteint de quelque flèche empoisonnée? Sera-t-il tombé dans quelque piège? Et s'il a échappé aux Barbares, ne doit-elle pas appréhender qu'il n'ait été dévoré par quelque bête féroce? Ces craintes tour à tour s'offrent à son esprit, environnées de leurs images déchirantes; le courage du désespoir s'élève dans son cœur; elle déteste une fatale obéissance; elle veut périr ou retrouver son ami; elle invoque ses Dieux et son amour, et suivie des gardiens du camp, armée d'un seul javelot, elle se met à la recherche du major, abandonnant les chameaux et les bagages, et faisant retentir sur ses pas les cris répétés, Denham! Denham! *Barka! Barka!*

L'orage avait cessé, le jour commençait à poindre lorsque le major entendit au lontain cette voix, qui connaissait si bien le chemin de son cœur. Mais un fatal écho semblait lui apporter ces sons consolateurs, comme s'ils venaient de l'autre côté du torrent; il répond par les cris de Kaïka! Kaïka! Elle lui répond à son tour; le bruit approche; il va la revoir. Quelle ivresse! Quel bonheur! Un arbre à demi renversé sur le torrent semble lui offrir

une espèce de pont pour traverser ses eaux orageuses; il s'y hasarde; mais, tandis que d'un bras vigoureux il saisit une de ses branches pour franchir le périlleux passage, un horrible serpent s'élance sur lui, l'entortille et l'entraîne dans les flots. Le Ciel voulut que Kaïka arrivât au moment même, où le monstre emportait sa proie. Semblable au trait rapide, qui part de l'arc tendu, la courageuse et agile Africaine se précipite après lui, et d'un coup de son javelot, frappé avec adresse, atteint le monstrueux reptile à travers les écailles inférieures de son enorme flanc, et le force à abandonner sa victime.

Des cris de joie célébrèrent cette miraculeuse délivrance. Que l'amour est puissant lorsqu'il est inspiré par la vertu! Il triomphe de la faiblesse du sexe, il est capable des déterminations les plus héroïques! Denham, ramené au rivage presque sans connaissance, reçut tous les secours, qu'exigeait son état. Quelques herbes, dont les Africains connaissent le pouvoir, adoucirent ses blessures; le jus d'un fruit parfumé, nommé binka, lui rendit bientôt ses forces; il reprit ses sens, il se retrouva dans les bras de son épouse adorée, et des larmes d'amour acquittèrent sa reconnaissance; on rejoignit le camp, on retrouva tout ce qu'on avait abandonné,

on remercia le Ciel d'avoir échappé aux dangers de cette funeste nuit, on promit de ne plus se séparer, et l'on se décida de changer de direction, et de gagner les plaines de la Négritie, en descendant vers l'ouest pour se frayer un passage jusqu'a Burnuk capitale du royaume de Soggun.

De ce point central l'intrépide Anglais, qu'aucun péril ne pouvait abattre, espérait, d'après ses conjectures, de trouver une route moins incommode pour pénétrer dans le royaume de Congo, et arriver par là aux rivages de l'Océan, dernier terme de son immense recherche.

Tout sembla d'abord favoriser son audace; les noires forêts s'éloignaient, la plaine s'ouvrait devant lui plus large et plus fertile : quoiqu'on s'approchât toujours plus de la zone torride, le climat paraissait tempéré, l'air moins brûlant, les rivières plus faciles à franchir. On ne rencontrait aucun Nègre armé; on trouvait partout en abondance des eaux fraiches, du gibier, des poissons, des fruits succulens; toujours un soleil resplendissant, des nuits étoilées, des campagnes verdoyantes, d'abondans pâturages et des abris tranquilles. On arriva enfin à des champs cultivés non loin d'un fleuve majestueux, dont les bords opposés étaient couverts de nombreuses habitations. Quelques Nègres, dont la

peau était beaucoup plus obscure, se laissèrent approcher sans crainte, et se montrèrent dans l'attitude la plus pacifique ; ils s'offrirent avec leurs canots pour transporter Denham et sa suite à la prochaine bourgade, et lui firent connaître qu'il était arrivé sur les terres de Soggun, ou régnait le puissant et sage Kirman, souverain de la terre des éléphans.

Cet empressement inattendu des naturels du pays pouvait cacher quelque piège; on marcha, en prenant toutes les précautions, pendant deux jours. Kaïka surtout était en défiance, et aux approches de Burnuk, dont on appercevait déjà les minarets briller au fond de la plaine, elle voulut marcher en tête de la caravane pour mieux explorer le restant de la route. La nuit survint ; au lieu de s'arrêter, dans son impatience d'arriver la première à Burnuk pour s'assurer des intentions de Kirman et le disposer en faveur de l'envoyé des Blancs, elle n'écouta que son aveugle zèle, et sans en faire part à son époux elle prit le devant, seulement suivie de deux esclaves et d'un guide du pays, qu'elle s'était affectionné.

Lorsque Denham eut appris cette imprudence, sa tendresse s'en alarma ; il voulut envain la rejoindre ; elle était déjà bien loin ; il fallut se décider d'attendre son retour; mais elle ne reparut

pas ni le jour, ni la nuit suivante; hélas, chaque minute qui, s'écoulait, était pour son cœur une heure de souffrance! Chaque ombre, qui ondoyait au fond de la plaine, le moindre bruit, le moindre vent, agitant le feuillage, le faisait frissonner de crainte et d'espérance : plus le retard se prolongeait, plus son ame était déchirée par une cruelle incertitude; enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, il donne le signal du départ en suivant l'empreinte des pas, tracée sur la route sablonneuse. Tout à coup, derrière quelques broussailles, quel horrible spectacle vient s'offrir à ses regards épouvantés! Il aperçoit une large et profonde fosse, où sont épars les restes sanglans de trois cadavres. Grand Dieu! Quel effroyable malheur! Les Nègres de la contrée avaient préparé ce piège pour y prendre les tigres et les éléphans, qui pendant la nuit quittent les forêts, descendent dans la plaine, foulent et détruisent leurs récoltes. L'infortunée Kaïka et ses compagnons étaient tombés dans le fatal trébuchet, et y avaient été dévorés en partie par les vautours.

Qui pourrait exprimer le désespoir de l'inconsolable Denham? Quelle catastrophe inattendue! Quelle irréparable perte! Comment sur cette terre inconnue, au milieu de ces

peuplades, à moitié sauvages, privé de son guide, de son conseil, de sa consolation, pourra-t-il supporter un si rude coup du sort? Dans cet horrible isolement, sa première pensée est de renoncer à un misérable reste de vie, déjà tourmentée par tant de souffrances. Osera-t-il encore la disputer à l'inclémence d'un ciel brûlant, à la haine, à la fureur jalouse de tant d'autres peuples, qui vont s'offrir devant lui, dont il ignore complètement les mœurs, et les langages? L'inexorable destin semble lui indiquer ce dernier coin de terre pour y jeter sa dépouille à côté de la compagne fidelle, de l'épouse chérie, qui s'est dévouée si généreusement pour lui: où sa froide poussière pourrait-elle trouver un meilleur asyle? Mais aussitôt d'autres idées jaillissent dans son esprit, et le ramènent à des sentimens plus sublimes. N'a-t-il entrepris de si loin ce périlleux voyage; ne s'est-il décidé à surmonter tant d'obstacles et de fatigues que pour n'écouter que le cri de sa douleur, pour ne montrer qu'un courage vulgaire? L'amour pour une Négresse l'emportera-t-il sur celui de l'humanité? Une ame fortement trempée à ce foyer sacré doit-elle se laisser abattre par la perte d'une femme? N'est-ce pas par les plus grandes épreuves et par la route de l'adversité qu'il faut traverser la vie

pour arriver à l'héroïsme ? Cette vie lui appartient-elle ? Et si les décrets de la Providence l'avaient réservée pour le succès de son entreprise, ne serait-il pas coupable de s'armer contre la volonté du Ciel ? Ce sentiment religieux lui fit enfin comprendre que le véritable courage de l'homme de bien consiste à ne pas fléchir devant le malheur ; il lui inspira la noble résolution de poursuivre sa tâche, malgré l'épine cruelle qui déchirait son cœur. Mais, avant de quitter ces lieux funestes, Denham s'empressa de descendre dans la fosse, d'y recueillir les restes de l'infortunée victime, et de les transporter sur les bords d'un ruisseau voisin, au pied d'un triste palmier, où il dressa de ses mains un tombeau de gazon, et grava ces mots sur son écorce: « Ici repose la vertueuse » Kaïka, femme du major anglais Williams » Denham. Passant, qui que tu sois, donne- » lui une prière et une larme. »

Après avoir rempli ce pénible devoir, le major s'éloigna rapidement de cette terre fatale, emportant dans son cœur la plaie saignante de son amour. Bientôt abandonné de son escorte, surmontant d'incroyables fatigues, marchant toujours environné des plus grands dangers, opposant, pendant deux mois, la force de son ame à l'excès de ses misères ; traversant des

pays inconnus, se cachant aux regards des Nègres, ne vivant que de fruits et d'herbes sauvages, s'abandonnant entièrement à la Providence, il parvint enfin aux rives d'un large fleuve, où la pitié du sort lui fit trouver un frêle canot. Il s'y hasarda tout seul, se laissa entraîner au courant, et au moment, où il avait perdu toute espérance, il arriva miraculeusement non loin d'une grande ville; c'était la capitale du royaume d'Angola. Là existaient un comptoir anglais, des vaisseaux de sa nation, des hommes capables d'apprécier son héroïsme, empressés à lui prodiguer tous les secours, dont il avait besoin; ce fut le terme de ses longues souffrances.

L'AVEUGLE
DE LA TURBIE.
NOUVELLE DOUZIÈME

La Nouvelle, qui suit, est entièrement historique.

L'Auteur en a puisé lui-même le sujet sur les lieux. Elle n'a besoin d'aucun ornement romanesque pour être intéressante.

L'AVEUGLE
DE LA TURBIE *.

NOUVELLE XII.

Je ne sais comprendre pourquoi on s'occupe de préférence de la recherche des plantes, des insectes et des minéraux, lorsqu'en étudiant la nature humaine elle pourrait offrir aux observateurs des phénomènes d'un plus grand intérêt.

Le hasard vient de m'en faire rencontrer un, digne de fixer l'attention des physiologistes; il confirme la judicieuse remarque de la Rochefoucault, que dans l'œuvre sublime de la création il y a compensation pour tous les êtres animés, et que, par une loi générale de bienfaisance, les privations et les défauts corporels sont constamment balancés par d'autres dons de la nature, qui attestent la sollicitude paternelle du Créateur. En effet on rencontre

* *Village à trois lieues de Nice sur la route de cette ville à Gènes.*

presque toujours la finesse et l'élévation de l'esprit à côté des difformités du corps, et celui, qui naît privé d'un de ses membres, trouve ordinairement dans les autres un surcroît de faculté, qui le dédommage de cette privation.

Dernièrement j'ai fait, avec quelques amis, une course à la Turbie; ils étaient en voiture et moi à cheval, et je les ai dévancés de plus d'une heure. Arrivé à l'auberge, j'ai trouvé, assis près de la porte de l'écurie, un aveugle, qui ne paraissait être là que pour intéresser la charité des voyageurs. Je demande un valet; cet homme vient aussitôt saisir la bride du cheval, en me disant: reposez-vous sur moi, rien ne lui manquera. - Comment pourrai-je confier ce pauvre animal à toi, qui es privé de la vue? - Oh, monsieur, ne craignez rien! Depuis long-tems je suis chargé du soin de l'écurie et jamais je n'ai eu le moindre reproche. Il s'en empare promptement, le fait entrer, le débride, lui passe le licou et l'attache au ratelier avec une adresse, qui excite ma surprise. Comme vous l'avez fait courir, a-t-il ajouté, en lui passant la main sur la croupe! Si vous l'aviez pris de louage, vous lui en auriez donné pour votre argent! Mais vous auriez dû l'épargner davantage, puisque je crois qu'il vous appartient.

- Qui t'a dit cela? - Parbleu est-ce que je ne connais pas tous les chevaux, qui viennent ici? Le votre c'est pour la première fois, et d'après l'empressement, que vous avez à le faire soigner, je ne doute pas qu'il ne soit à vous. En disant cela, il lui passait les mains sous le ventre, tâtait ses jambes, et caressait alternativement sa crinière et sa queue. - Vous avez là une bête docile, propre pour la fatigue; mais il faut la ménager un peu plus. Cette race du Briançonnais est la meilleure pour les chemins de montagne: mon maître en avait une comme la votre; poil roux, jambes de fer et de bonnes dents, peu délicates pour la nourriture; elle a vieilli comme le meilleur cheval normand. J'étais on ne peut plus étonné de l'entendre parler ainsi, parceque non seulement il avait deviné les qualités de mon cheval, mais encore sa race et la couleur de son poil. - Sans doute je me suis trompé; malgré tes yeux fermés, il faut que tu ne sois pas totalement aveugle. - Que trop, monsieur, pour mon malheur! J'ai perdu la vue à l'âge de cinq ans, à la suite de la petite vérole, et je me rappelle à peine de la clarté du jour, qui s'est éteinte entièrement pour moi; l'ouïe, le tact et l'habitude me consolent d'une perte si douloureuse: je remercie pourtant la bonté

du Ciel, de ce qu'elle me laisse le moyen de gagner ainsi ma vie, et de secourir la vieillesse de ma mère, qui sans mon travail serait réduite à la mendicité. Ma surprise augmentait de plus en plus, en voyant, tandis qu'il parlait, avec quelle facilité il faisait sa besogne, et allait d'un coin à l'autre de l'écurie sans aucune hésitation, malgré l'encombrement; avec la meilleure vue on n'aurait pas agi avec plus de dextérité. Mon ami, lui ai-je dit en sortant, comment te nommes tu? - Juste pour vous servir - Quel est ton pays? - Je suis né dans ce village - Ne l'as tu jamais quitté? - Quelques fois pour aller à Nice; mais rarement, parceque je me trouve embarrassé dans cette grande ville, où je ne puis faire un pas sans avoir un guide.

Dans ce moment le receveur des douanes, mon intime ami, ayant appris mon arrivée, est venu m'embrasser avec monsieur le Curé; nous avons fait quelques pas du côté de la fontaine, d'où l'on apperçoit une partie de la route de Nice. Juste, qui me suivait, entend le roulement d'une voiture; aussitôt il s'écrie: voilà le cabriolet et le cheval de Félix; il faut que j'aille préparer l'avoine. Il ne s'était pas trompé: quoique à plus de trois cent pas de distance, il avait parfaitement reconnu l'un et l'autre.

J'ai alors demandé au Curé : cet homme est-il réellement tout-à-fait aveugle ? - Absolument: il marche environné des plus épaisses ténèbres, et cependant il court partout de nuit et de jour dans le pays, mieux que vous et moi, sans que jamais il lui soit arrivé le moindre accident. Nous nous en servons pour faire nos commissions, et il les remplit, mieux que personne, avec précision et exactitude; il manie et connait les cartes avec un tact merveilleux; il joue fort bien aux boules, et sur cette esplanade il défie à la course les plus agiles de l'endroit: personne ne se tient à cheval mieux que lui; il sait dompter les plus fougueux et, il y a peu de jours, il a fait preuve d'une grande adresse. Deux anglais, étant venus ici pour visiter les restes de l'ancien monument, élevé à la gloire d'Auguste, voulurent ensuite descendre à Monaco par le raccourci; ne pouvant amener leurs chevaux, à cause que ce sentier est à peine praticable aux piétons, ils les laissèrent aux soins de notre aveugle. Celui-ci voulut les conduire à l'abreuvoir de la fontaine sans prendre trop de précaution : monté à poil sur le plus vif, et n'ayant pour le contenir que le simple licou, l'animal ne fut pas plutôt sorti de l'écurie, qu'il lui prit la main, et s'élança, ventre à terre, sur la route de Nice. Nous le

vîmes bientôt disparaître avec le pauvre Juste, qui se tenait cramponné à la crinière de l'impétueux coursier, sourd à ses cris. Sur une route, bordée de précipices dans toute sa longueur, il courait les plus grands dangers; heureusement il ne les voyait pas, et suivi par l'œil de la Providence son courage n'en fut pas ébranlé. Tous ceux, qui le rencontrent sur son passage, environné d'un tourbillon de poussière, essayent envain d'arrêter le fougueux cheval. Ses pieds effleurent à peine la terre, inondée de son écume; les cris des passans irritent toujours plus sa furie; déjà le territoire d'Eza a fui derrière lui; mais malgré ses sauts et ses bonds Juste n'a pu être renversé; il l'aurait mené droit à Nice, s'il n'avait par bonheur rencontré une voiture à trois colliers au bout de la montée à l'endroit dit des quatre chemins: le conducteur eut le bon esprit de la placer en travers pour barrer entièrement le passage, et par ce moyen le cheval fut forcé de s'arrêter. Alors Juste, mettant promptement pied à terre, lui passe la corde du licou au milieu des dents, l'entortille à ses narines et l'oblige à revirer de bord; je le tiens maintenant, dit-il au voiturier, il faudra bien qu'il m'obéisse. Une heure après il était de retour sain et sauf, aussi fier qu'un jockei anglais, vainqueur à la course.

Il était encore tout essoufflé, lorsqu'un exprès, arrivé de Monaco de la part des deux voyageurs, demande les chevaux parcequ'ils veulent aller à Menton. Notre aveugle est bientôt prêt; calculant que le détour de la grande route est trop long, et les ferait trop attendre, il se détermine à descendre par le raccourci, en tenant les deux chevaux à la main, et il réussit à franchir, sans le moindre accident, cette pétilleuse et difficile descente. Cela est bien extraordinaire, me suis-je écrié ; si tout autre que vous me le disait, je ne le croirais pas. Cela est de toute vérité, a répondu mon ami; une foule de témoins peuvent l'attester, et je l'ai vu de mes propres yeux.

Tandis que j'hésitais encore à croire un pareil prodige, la voiture que j'attendais de Nice arriva. Nous avions formé le projet d'aller, avant le dîner, visiter le sanctuaire de Notre-Dame de Laghet. Je résolus de faire la descente à pied ; mais craignant la fatigue de la montée à mon retour, à cause de la chaleur du soleil, j'exprimais le désir de me servir de mon cheval pour l'heure de midi, et je demandais quelqu'un pour me l'amener. Juste sur ces entrefaites sortait de l'écurie; qu'avez-vous besoin, m'a-t-il dit, de chercher un autre que moi? Ne suis-je pas bon moi-même? Est-ce la première fois

que j'ai conduit des chevaux là-bas? Allez, monsieur, ne vous mettez pas en peine; à midi vous serez servi.

Je suis parti toujours plus émerveillé de ce véritable phénix, et le long du chemin mon esprit cherchait à se rendre raison de tout ce qu'il m'avait offert d'extraordinaire. Par quels secrets ressorts l'officieuse nature peut-elle suppléer au manque d'un organe aussi essentiel que celui de la vue? Quel esprit assez profond pourra pénétrer ce mystère? Par quelle compensation parvient-elle à se jouer des ténèbres, et à triompher de son sort malheureux? Que la raison humaine, malgré son orgueil, est petite devant cet immense et impénétrable foyer de lumière!

J'arrivais au sanctuaire, absorbé dans ces réflexions, et j'avoue que, malgré la majesté du lieu, le pittoresque du paysage et les sentimens religieux, qu'inspirent les murs sacrés du temple, parés des offrandes des fidèles et consacrés à la Mère de Dieu, je ne pouvais m'arracher de la pensée le miracle d'un aveugle, faisant par instinct et par habitude ce qu'il nous serait impossible dans l'obscurité de la nuit.

J'étais à la fenêtre du couvent, occupé à contempler les environs, lorsque j'apperçus Juste descendre à cheval et au trot la rampe

assez rapide qui achève la route, et saisir adroitement le tournant du pont qui conduit au plateau. Je ne l'ai pas perdu de vue; il a mis lestement pied à terre, a trouvé de suite un des anneaux de fer fixés au mur paralelle de l'église, où il a attaché le cheval, et se retournant avec la plus grande aisance est venu droit à la porte du monastère, évitant, comme s'il voyait, une voiture et une charrette dételées, qu'on avait laissées au travers de la place; il n'a pas hésité à monter les escaliers; il ne s'est point trompé de corridor pour venir dans la salle, où nous étions plusieurs personnes; s'est dirigé en droiture vers moi, quoique j'eusse gardé exprès le silence, et m'a abordé franchement en me disant: monsieur, votre cheval est là-bas; si vous n'avez plus besoin de moi je vais de suite retourner à la Turbie, où l'on m'attend. - Comment seul et à pied? Parbleu, m'a-t-il répondu, je suis bien venu à cheval. La repartie était si juste, que je n'ai rien trouvé à répliquer.

Me mettant de nouveau à la fenêtre, je n'ai pas tardé à le voir traverser le pont, et suivre sa route à pas accéléré; il faisait mouvoir ses deux bras de la même manière qu'un piéton, qui marche pressé.

J'ai bientôt quitté le couvent, et en calculant qu'il ne m'avait précédé que de quelques minutes je pensais, d'après la vitesse de mon cheval, de l'atteindre à peu de distance. Pourtant, lorsque j'ai pu le rejoindre, il avait déjà fait la moitié du chemin. Je le voyais devant moi marcher rondement sur un des bords de la route et placer ses pieds dans les meilleurs endroits, évitant les pierres, dont elle est parsemée, avec une agilité surprenante. Il s'est bientôt arrêté pour me laisser passer en me disant : vous arriverez plutôt que moi. Mais toi-même, lui ai-je répondu, comment as-tu fait pour dévorer ainsi le chemin ; car je suis parti presque immédiatement ? - Quand je vais à pied, monsieur, je prends toujours les raccourcis ; on gagne près de vingt minutes. - Il faut observer que ces raccourcis ne sont que des sentiers pour les chèvres.

Lorsque je suis arrivé à la Turbie, le dîner était prêt. L'amitié avait fait tous les frais du repas ; l'appetit ne manquait pas aux nombreux convives. L'infatigable Juste ne s'est pas fait attendre. Que vient-il faire, ai-je demandé au Curé, placé à mon coté ? - Il vient nous servir : c'est notre valet, aussi bien que notre commissionnaire. J'étais moins occupé de manger, que de suivre des yeux

toutes ses démarches; il agissait aussi promptement que le domestique le plus clairvoyant; portait les plats, changeait les assiettes et fesait le tour de la table sans le moindre embarras.

Après le café j'avais besoin de prendre l'air: je me suis dirigé vers les ruines du monument, dont j'ai déjà parlé. Je contemplais ces restes vénérables de la grandeur romaine, moins épargnés par la main sacrilège des Barbares, que par la faulx impitoyable des âges. Cette masse énorme, suspendue sur ma tête, ne m'étonnait pas autant, que le prodige d'un aveugle, marchant, agissant, faisant tout aussi bien et mieux qu'une personne douée de la meilleure vue. En considérant ces majestueux décombres, dont le front vieilli s'élance encore avec orgueil vers la voûte des cieux, je me suis senti naître le désir de monter, s'il était possible, jusqu'à leur sommité. Un vieillard faisait paître des vaches non loin de ces nobles débris. Connaissez-vous, lui ai-je dit, un sentier pour arriver là-haut? - Il y en a bien un, mais il est si difficile et si périlleux, que je ne vous conseille pas de vous y aventurer: il n'y a qu'un seul individu dans ce village, qui ose se hasarder d'y monter; c'est parce qu'il est aveugle, et ne voit pas le danger. Aussitôt Juste s'est présenté à ma pensée et je ne me suis pas trompé.

En effet, la compagnie étant venue me rejoindre, l'homme aux miracles a paru, portant des boules; quelques rasades de vin l'avaient rendu gai. Je lui ai demandé: est-ce bien vrai, mon brave ami, que tu as la hardiesse de gravir jusqu'au sommet de ce monument? - Oui, monsieur, plus aisément que tout autre; je suis le Cicéron de l'endroit, et si vous voulez me suivre je vous servirai de guide. Je le lui ai défendu pour ne pas l'exposer à quelque malheur; mais il s'est mis à rire, et jetant les boules à terre il a aussitôt grimpé sur cet amas avec une agilité, qu'il faut avoir vu pour y croire. Il était déjà arrivé à moitié hauteur, lorsque j'ai jugé à propos d'interposer l'autorité de M.r le Curé pour le forcer à descendre. Il a obéi, mais de mauvaise humeur comme si on se méfiait de son adresse, dont il a fait une nouvelle preuve pour regagner le bas du monument.

Bientôt on a proposé une partie aux boules: Juste s'est institué notre marqueur; avant d'entrer en jeu, j'ai voulu m'assurer si ce qu'on m'avait dit de lui était vrai. Je l'ai interpellé s'il était capable d'enlever une boule à une certaine distance; il m'a répondu: celà me réussit assez souvent, et je vais l'essayer maintenant si vous le desirez. Pour faire cette épreuve, on a

placé la plus grosse des boules à vingt pas, et Juste, ayant été conduit en face, s'est mis aussitôt en œuvre. Il a marché vers le but en ligne droite, sans dévier, en comptant le même nombre de pas ; il s'est alors incliné ; s'est assuré, par le tact de la main, de la grosseur de la boule et de l'assiette du terrain ; il est retourné à son poste se placer en prospective en disant : maintenant faites frapper plusieurs coups sur la boule. Pendant que cela s'opérait je l'ai vu, la tête penchée, tendre les oreilles du côté d'où partait le bruit, comme pour saisir par l'intelligence ce qu'il ne pouvait voir, et, se redressant ensuite avec assurance, il a mesuré son coup de manière, que la boule, lancée d'un bras vigoureux, à été frapper en plein celle qui lui était opposée. Des applaudissemens partent de tous les côtés : cette inconcevable adresse, bien plus extraordinaire que celle de Guillaume Tell, excite si fort mon admiration, que je cours à lui, et je l'embrasse. Cette expression affectueuse ne suffisait pas ; Juste méritait une récompense de plus de valeur pour lui : nous avons tous mis la main à la bourse, et je crois qu'il aura été content de sa journée.

Je l'ai aussi été de la mienne ; jamais je n'en avais passé une plus intéressante ; quoique

ayant assez couru le monde, jamais je n'avais rien vu de plus digne de fixer l'attention d'un observateur philosophe.

Adorable Providence, que tu es sublime dans tes ouvrages! Quelque présomptueuse que soit la raison humaine elle reste confondue devant un pareil prodige. Quelle est cette finesse d'instinct, qui parvient à surmonter de si grands obstacles? Quelles sont ces ressources secrètes de la nature, par lesquelles on peut se passer du précieux organe de la vue? Quel esprit assez subtil pourra pénétrer à travers ces mystérieux ressorts?

Vous, qui niez l'existence d'un Dieu, et n'apercevez dans le majestueux ensemble de l'univers que l'ouvrage de la matière, allez à la Turbie, et en voyant l'infortuné Juste faire des choses si surprenantes, dites après si la seule matière est capable de produire un pareil phénomène.

Cet aveugle est à-peu-près âgé de trente ans, de taille médiocre et un peu courbée: ses traits ésopiques expriment la finesse de son esprit; ses saillies sont promptes et vives; quoique sans instruction, ses mœurs sont irréprochables; les vices de la société n'ont pu le frapper au grand jour; il a bien pu les sentir, mais pas assez pour en éprouver le dangereux contact.

Voilà les réflexions, que j'ai faites à mon retour à Nice. On ne pourra pas m'accuser d'avoir inventé un roman; le village de la Turbie est à peu de distance, et il sera facile aux incrédules d'aller s'assurer de la vérité du fait.

Je donne au public cette notice dans l'intérêt de la physiologie. Les savans, qui abondent dans ce pays, attirés par la douceur du climat, me sauront gré peut-être d'une indication, qui peut ouvrir un vaste et nouveau champ à leurs remarques scientifiques, et j'espère que mes concitoyens partageront l'intérêt qu'inspire le pauvre aveugle de la Turbie, trop peu remarqué jusqu'à présent.

V. ZAPPATA Rev. Arch.

Vu et permis d'imprimer

VACHINO pour la Grande Chancellerie.

Turin, le 22 novembre 1833.

L'Editeur déclare vouloir jouir des privilèges accordés par les Patentes Royales du 28 *fevrier* 1826, *ayant rempli les conditions portées par l'art.* 18.







